ALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE 2
PLUTEO VII
N.º CATENA 31

Gr. Sala 2 V 45

III 3 III 31

Digitized by Google

Digitized by Google

LE TRIBUNAL SECRET

Digitized by Google

LE MANS. — IMPR. DERALLAIS, DU TEMPLE ET Cᵉ.

16948

LE TRIBUNAL SECRET

PAR

CLÉMENCE ROBERT

I

PARIS
ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE RIVOLI, 55
1860

LE

TRIBUNAL SECRET.

I

AU PIED DU CHÊNE

Conrad-Bourg était une antique forteresse située sept mille de Prague. Sa masse sombre et formidable, pendant plus de quatre siècles noircie et cicatrisée par l'action des combats, se confondait de loi avec la chaîne de roches grises qui formait son horizon.

Ce château fort et ses environs étaient ordinairement déserts. On ne voyait sur les plates-formes qu la sentinelle à demi perdue dans les brumes d'un ciel bas et nébuleux, on n'entendait que les pas comptés des hommes d'armes résonnant dans les profondeurs des salles vides, et, au-dessous des remparts, la flûte lente et monotone du pâtre qui gardait ses troupeaux dans les landes sauvages.

Cependant, le premier dimanche de septembre de l'année 1415, la citadelle de Conrad-Bourg se trouvait par événement livrée à un mouvement extraordinaire.

L'empereur d'Allemagne Winceslas IV épousait, ce jour-là, la grande-duchesse Sophie de Bavière; il avait imaginé dans son humeur bizarre de célébrer la fête de son mariage dans la forteresse isolée, et qui, dans les mœurs guerrières du temps, servait aussi parfois de résidence royale; la cour de Prague, avec sa suite nombreuse, était venue envahir l'intérieur du vaste donjon.

En même temps, vers la tombée du jour, une nombreuse population était subitement attirée dans une grande prairie qui se déroulait au pied du château, du côté du nord.

Les habitants des campagnes voisines, descendant des sommets agrestes, se rendaient en foule vers ce point.

Des bandes de pauvres bohêmes en voyage, qui s'en allaient à pied, les hommes portant sur l'épaule la harpe dont ils jouaient dans les moments de repos, les femmes parant de fleurs des champs leurs grossiers chaperons, se détournaient précipitamment de leur chemin, et arrivaient de tous côtés pour grossir le rassemblement.

On venait d'apprendre dans les environs que le comte d'Hasting, chéri de ses vassaux, honoré de toute la Bohême, avait été assassiné dans la prairie de Conrad-Bourg, dans cet espace découvert, en plein

jour, et en vue du château ! On accourait de toutes parts au lieu où demeurait encore étendu le corps de la victime.

Le chemin, déjà jonché par l'automne d'épines sèches et de feuilles mortes, bruissait sous les pas de la multitude ; le vent du nord, courant sous une voûte de nuages sombres, grondait dans les gorges des montagnes ; mais ces bruits étaient dominés par les clameurs confuses de mille voix dans lesquelles on distinguait ces paroles :

— Le comte d'Hasting assassiné ! lui, l'honneur de la chevalerie, le protecteur des opprimés, l'espoir de sa noble famille !

— Lui qui passait encore hier par ici pour se rendre au tournoi et qui avait si belle prestance sous son casque ceint de lauriers et son armure émaillée d'or !

— Qui a pu le frapper, bon Dieu ! il n'avait point d'ennemis ?...

— Oh ! tout le monde l'aimait, Dieu le sait... et les pauvres aussi.

— Et il faut que ce soit lui qui meure, tandis qu'il en est tant d'autres...

— Dont la mort serait une bénédiction.

— Ce n'est pas eux qui s'en iront dans l'autre monde, ces brigands de seigneurs qui mettent le feu à un village pour éclairer la fête de leur château !

— Qui tuent un paysan à la chasse, ni plus ni moins qu'un lièvre... et qui passent à cheval sur son pauvre cimetière !

La foule se resserrait dans le vallon autour d'un énorme chêne isolé au milieu de la prairie. Au pied de cet arbre était le corps sanglant d'un homme étendu sur la terre ; à quelques pas se tenait encore immobile et la tête basse le cheval d'où il avait été renversé. Il se formait là un rassemblement compacte, pressé, qui grossissait à chaque minute. Les paysans avec leurs instruments de culture, les passants avec leurs chariots, les chanteurs ambulants avec leur léger bagage, encombraient l'espace, s'étendaient jusqu'aux confins de la prairie ; ceux qui étaient aux derniers rangs montaient sur les arbres, sur les blocs des rochers, d'où leurs regards arrivaient jusqu'au lieu de la scène.

Les exclamations douloureuses et les signes de détresse redoublèrent à la vue de la victime ; il régnait dans cette foule un de ces sentiments unanimes et profonds qui fondent pour un instant des milliers d'individus en un seul corps, en une seule âme.

Mais tout à coup cette masse serrée de population se rompit d'elle-même pour faire place à un vieillard et à un jeune homme qui arrivaient sur le lieu du sinistre. C'étaient le père et le frère du comte d'Hasting, qui, habitant un château voisin, et déjà avertis par la rumeur publique, venaient s'assurer de leur malheur.

Comme le jour baissait, ils furent obligés de se pencher sur le cadavre pour distinguer ses traits, et le reconnurent en frémissant.

La douleur du père était cruelle à voir : ce vieillard, faible, accablé, étouffait de sanglots dont les pleurs ne pouvaient s'échapper ; ses lèvres pâles s'agitaient sans laisser exhaler une plainte. En même temps le jeune homme versait des larmes brûlantes sur ce corps immobile, et prodiguait les plus doux accents de la tendresse à son frère.

L'émotion du peuple augmentait celle de ces malheureux parents. Le nom du comte d'Hasting, prononcé avec une douce compassion, s'élevait et passait dans l'air comme le profond soupir sorti du sein de cette foule ; et le fidèle cheval du mort, accueillant la désolation commune, hennissait tristement.

Mais, dans la multitude, les sentiments changent promptement de face : la douleur amène bientôt la colère. Une vive agitation se fit soudain apercevoir à la surface de cette foule, qui ondula dans toute son étendue : on venait de passer de la contemplation d'un grand malheur à la pensée de celui qui l'avait causé, et des paroles de vengeance s'élevaient de toutes parts ; on s'écriait :

— A mort l'infâme qui a porté la main sur d'Hasting !

— Oui, à mort le traître, l'assassin !... Quels que soient son rang, sa puissance, il faut qu'il paie son crime... il en sera puni, nous le jurons !

Et l'indignation, comme un vent qui roule dans l'étendue en redoublant ses mugissements, répétait au loin :

— A mort, le meurtrier !... à mort... nous le jurons !

Le vieux comte promenait lentement son regard affaibli sur ce peuple enthousiaste, et une lueur de consolation éclairait déjà son visage.

Cependant il y avait dans la partie du cercle la plus rapprochée du chêne fatal un mendiant qui, au milieu de l'agitation générale, les deux bras croisés sur la tête de son bâton, ne portait sur son visage qu'un flegmatique et dédaigneux sourire. Nul ne s'occupait de lui : mais en ce moment il parvint à tirer par son manteau un bourgeois qui inclinait la tête sur le corps de la victime, et, après avoir fixé l'attention de cet homme, il étendit le doigt vers le tronc de l'arbre.

Au même instant, une exclamation sourde, isolée, domina cependant les mille voix de la multitude, tant elle avait d'impression saisissante.

Celui qu'avait guidé le signe du mendiant venait d'apercevoir, sous les branches horizontales du chêne, un poignard piqué dans l'écorce, et le cri pénétrant était sorti de sa bouche.

Il prit l'arme encore tachée de sang, la montra au peuple... puis la laissa tomber, il fit le signe de la croix.

— Les francs-juges ! s'écria-t-on de toutes parts : une exécution des francs-juges !

La foule, frappée d'une indicible terreur, resta tout à coup muette et consternée : tous les fronts se penchèrent vers la terre, tous les bras élevés pour un serment de vengeance retombèrent inertes et immobiles.

Les membres du tribunal secret laissaient leur poignard près de celui qu'ils avaient frappé, ce signe suffisait pour déclarer d'où venait le coup mortel. On n'avait pas même besoin de lire les paroles sacramentelles sur l'arme des *invisibles* pour la reconnaître : dans ce temps où la juridiction terrible des francs-juges était à l'apogée de sa puissance, on voyait assez d'exécutions à mort pour ne pas s'y tromper.

L'arme laissée auprès de la victime veillait là pour que rien n'interrompît le cours de la justice, dans le cas où le condamné n'aurait pas expiré sous le coup, et repoussait loin de lui tout secours comme toute pitié.

— Le comte d'Hasting était donc coupable? coupable d'un grand crime ! murmurait le peuple surpris et atterré.

Puis on ajoutait tout bas :

— Il a expié sa faute; que Dieu veuille bien lui faire grâce !

Et on s'éloignait pas à pas du corps sanglant.

Les regards et les larmes avaient été subitement refoulés jusque chez le père et le frère du condamné; leur douleur changeant de caractère, était maintenant morne, sombre, mêlée de honte; ils demeuraient pétrifiés et détournaient les yeux du corps d'Hasting.

Car telle était la foi immense qu'on avait en la justice de ceux qu'on appelait par excellence les *Sages*, qu'à l'arrêt porté par eux sur le plus estimé, sur le

plus aimé des hommes, on s'étonnait, mais on ne doutait pas.

Peu à peu l'espace devenait vide autour du grand chêne. En proie à la terreur glacée qui avait succédé à tout autre sentiment, la foule se retirait d'un mouvement unanime, solennel ; chacun reculait pas à pas, la tête basse, sans oser jeter un regard sur le mort, car ce regard eût pu sembler un adieu : chacun retenait son souffle dans son sein, car ce souffle eût pu sembler un murmure contre l'arrêt des *Vengeurs*.

Mais, au milieu de cette morne retraite, de ce silence universel, un incident vient réveiller les passions violentes.

Une belle jeune fille accourt, perce les masses de la foule, s'élance au pied du grand chêne, se jette à genoux devant le corps expiré.

— D'Hasting est mort ! est mort assassiné ! s'écrie-t-elle, et on l'abandonne !

Un murmure de réprobation s'élève autour d'elle ; elle ne l'entend pas. Avec la pâleur extrême de son visage, le désordre de ses cheveux dénoués dans la course, il règne surtout en elle une expression frappante de force d'âme et de noble courage.

Inclinée sur ce corps immobile, elle relève tout à coup la tête, tend la main vers la foule et s'écrie :

— Mais voyez donc, le sang coule à flots de sa blessure !... Il n'est pas mort peut-être... Son cœur... oui, son cœur bat encore !... Du secours ! mon Dieu, du secours !

Et, tenant une main sur la plaie pour arrêter le sang, elle répète de toutes les forces de son âme son ardent appel.

Rien ne lui répond qu'un silence irrité. Alors elle aperçoit le père, le frère du comte d'Hasting; elle tient fixé sur eux son regard enflammé qui leur demande s'ils laisseront bien mourir leur fils, leur frère, sous leurs yeux, sans faire un effort pour le sauver.

Le vieillard, pour toute réponse, murmure en secouant la tête :

— Il est mort... ou il doit mourir.

Et, comme pour achever ces mots, un des assistants montre à la jeune fille le poignard des francs-juges tombé au pied de l'arbre.

Mais elle s'est levée avec indignation.

— Que m'importent, s'écrie-t-elle, les francs-juges et leur arme! Les francs-juges, mon Dieu! sont-ils moins assassins pour tuer avec un fer sacré!... D'Hasting sera-t-il moins perdu à jamais pour avoir succombé sous leurs coups, succombé sous cette justice invisible qui se fait mystérieuse pour paraître céleste!

Et, dans un mouvement impétueux, où se mêlent la passion d'une femme et la colère d'un enfant, elle foule aux pieds le poignard sur le gazon, et d'un coup violent le fait sauter au loin.

Le mot de *sacrilége!* tonne et retentit dans la foule.

Puis il succède un cri de détresse :

— Malheur!... malheur à nous!

Les assistants qui se trouvent le plus près s'emparent de la jeune fille. Elle s'attache de toutes ses forces au corps d'Hasting, qu'elle cherche encore à ranimer de son étreinte : mais on l'arrache avec violence de cette place.

En même temps le peuple, que fait trembler la pensée seule des francs-juges, et qui les croit, d'après l'expression consacrée, *présents partout quoique invisibles*, témoigne de son respect pour eux en accablant d'injures la jeune audacieuse qui a osé les braver. De toutes parts, on ramasse les pierres de la vallée, qui, levées contre la pauvre enfant, vont pleuvoir sur elle et faire une victime de plus.

Mais celui qui est placé au dernier rang de cette foule de bourgeois et de paysans, le vieux mendiant élève la voix, et, malgré la bouche infime d'où elles partent, ses paroles se font écouter.

Il brandit son bâton pour suspendre par ce geste les hostilités, et dit d'un accent que sa puissance d'intonation fait arriver dans un large espace :

— Ohé ! les braves gens, vous ne savez donc plus que défense est faite à tout le populaire de prendre en main la cause du très-haut et très-puissant tribunal, et que c'est impiété de toucher à son droit suprême de vengeance?

Ces mots, prononcés au nom des francs-juges, frappent vivement ceux qui ont pu les entendre ; ils renoncent aux voies de fait qui allaient éclater, et se hâtent de transmettre la juste réflexion qu'ils viennent d'en-

Digitized by Google

tendre, et la suspension d'armes qu'elle amène, aux rangs les plus reculés de la foule.

Mais, comme les imprécations grondent encore contre la jeune fille, et qu'elle est toujours entre les mains de fer des manants qui ont peine à abandonner l'objet de leur vengeance, deux des personnages les plus importants de l'assemblée font observer que l'ordre doit régner en toute chose, qu'il faut aller requérir l'autorité du lieu pour lui décliner l'affaire; et qu'en attendant l'arrivée du magistrat ils prennent sous leur garde la coupable, et se chargent de la retenir prisonnière.

Après ce sage arrêté, qui paraît recevoir l'assentiment commun, ils s'emparent en effet de la jeune fille et l'emmènent à l'écart.

Pendant ce temps, les malheureux parents du comte d'Hasting se sont retirés. Toute la population s'éloigne peu à peu. Ceux qui restent les derniers auprès du grand chêne voient le corps d'Hasting frémir encore; son sang cesse de couler sur l'herbe où il repose, et une dernière convulsion annonce qu'il expire.

La prairie redevient une vaste solitude dont rien n'interrompt l'uniformité, que le gigantesque chêne, le cadavre couché à son ombre, et le cheval qui est resté seul près du cadavre de son maître. Funèbre tableau, à demi caché dans les hautes herbes où flottent les vagues rayons du crépuscule.

Les deux notables du conseil qui ont emmené la jeune criminelle se sont retirés avec elle du côté de la

forteresse, soit que le hasard ait dirigé leurs pas de ce côté, soit que l'ombre du château impérial leur semble devoir protéger une mesure de modération et de sûreté; ils sont adossés, à quelques pas d'une poterne, contre les assises de la muraille, attendant l'arrivée du magistrat qu'on est allé requérir. Ils gardent entre eux deux la jeune fille accablée, qui ne peut que tourner ses regards vers la partie de l'horizon où est le corps d'Hasting, et tendre de ce côté ses mains encore tachées de quelques gouttes du sang de la victime.

Le château de Conrad-Bourg ne semblait guère en ce moment le théâtre d'une fête. Les vitraux de ses immenses croisées n'étaient pas encore colorés par l'illumination intérieure; les murailles n'offraient que des masses colossales et sombres; on entendait bien dans la salle principale le mouvement d'un banquet, le bruit des verres, la parole des convives; mais ni accent de joie, ni rires, ni chants ne se mêlaient à ces notes basses. Il fallait que la gaieté de ce festin fût bien incertaine ou bien comprimée, pour qu'aucun son ne vînt s'exhaler au dehors. Au-dessous des remparts passaient des hommes d'armes qui, dans leurs rondes continues, déployaient leurs lignes nombreuses et armées en guerre : parmi ces faisceaux d'armes, ces masses cuirassées, on voyait seulement, de loin en loin, entrer par la poterne des ménestrels et des valets qui portaient des instruments de musique et des corbeilles de fleurs.

Quelques officiers de l'empereur parcouraient aussi

les alentours du château pour mettre un peu d'air frais dans leur vin et interrompre par un moment de promenade la longueur du repas.

De ce nombre se trouvait le plus jeune des pages de la cour.

C'était presque un enfant pour la légèreté des formes et la délicatesse du visage ; mais le développement de la physionomie, la finesse et la réflexion qui se peignaient sur ses traits, devaient faire croire qu'il était arrivé à un âge plus avancé que ne l'indiquait son extérieur.

Il avait été témoin de la scène de la prairie, et maintenant, ayant vu la belle et courageuse fille aux portes du château, il la regardait avec beaucoup d'intérêt et de compassion.

Arrivé à quelques pas du groupe que formaient la prisonnière et ses deux gardiens, le joli page, posé sur une jambe, une main retournée sur la hanche, la tête penchée de côté sous le disque argenté de sa longue plume blanche, se caressait le menton d'un air capable et réfléchi, et cherchait évidemment une idée dans son cerveau.

Bientôt un éclair d'imagination passe sur ses traits... Il regarde un grand balcon de pierre qui règne devant les croisées de la salle de réception, puis un arc-boutant qui surgit du pied de la muraille et offre un point d'appui à peu de distance de la balustrade. Dans la même minute, il saute légèrement sur ce grossier piédestal, et se trouve au-dessous du balcon.

Arrivé là, le page se met à chanter de la voix harmonieuse, mais voilée, de la première jeunesse, une ballade langoureuse fort répandue parmi les ménestrels de Bavière.

Alors, par la porte du balcon qui est ouverte, on voit venir du fond de la salle du banquet une femme à la démarche rêveuse; elle s'avance pas à pas, attirée par le chant, s'appuie sur le balcon et penche la tête en dehors. Elle porte sur le front le diadème impérial, et paraît écouter le chant populaire de toute son âme... Elle sourit avec une larme dans les yeux.

Mais aussitôt le page interrompt sa ballade, descend prestement de son piédestal, et va se placer à côté de la jeune fille qu'on retient prisonnière.

Les yeux de la noble dame suivent naturellement le chanteur, et elle remarque alors les trois personnes étrangères qui se trouvent aux portes du château. Son cœur s'émeut de pitié à la vue de cette belle enfant en pleurs, qui tourne vers le ciel son visage désolé et suppliant. Elle envoie un des officiers de la cour s'informer de ce qu'est cette jeune fille et des circonstances qui l'ont amenée près de la résidence royale.

Cette femme avait le droit de connaître toutes les infortunes et le pouvoir de les soulager : c'était Sophie, duchesse de Bavière, unie le matin même à l'empereur Winceslas.

Au récit qui lui fut fait du meurtre du comte d'Hasting et de la scène qui avait amené l'arrestation de la jeune fille, l'impératrice ordonna qu'on fît entrer la

coupable au château, disant qu'elle voulait d'abord offrir à cette malheureuse enfant un asile convenable, et la prendre sous sa sauvegarde jusqu'à l'arrivée des magistrats, étant disposée à se conformer ensuite aux ordres de la justice.

Les deux bourgeois qui s'étaient faits les représentants de la volonté publique furent donc obligés de remettre leur captive entre les mains de l'impératrice. Alors la herse de fer s'ouvrit, la lourde poterne de chêne tourna sur ses gonds, et la jeune fille, conduite par un chambellan, s'enfonça sous la longue voûte obscure qui servait d'entrée à la forteresse.

Nous allons pénétrer avec elle dans l'intérieur de ces redoutables murailles.

II

LES NOCES IMPÉRIALES.

On pourrait réellement appeler la citadelle dans laquelle nous pénétrons une montagne de pierre, tant elle était exhaussée de tours, de bastions, et cuirassée de toutes parts de formidable granit. Le jour, cette masse d'éternel ciment perçait de ses créneaux les plus hauts sapins d'alentour, et la nuit, grandissant encore aux regards, elle semblait approcher de ce ciel du Nord qui faisait rayonner sur son front de resplendissantes étoiles.

Après le portail d'entrée, on trouvait l'escalier d'honneur, formé d'énormes troncs d'arbres équarris. Il conduisait, au premier étage, à un vestibule voûté sur de massifs piliers, et dans lequel des soldats, à cheval sur des bancs de chêne, jouaient aux dés, buvaient et se tenaient au courant des diables et fantômes qui hantaient pendant la nuit la forteresse isolée.

La grande salle de réception, qui venait après ce vestibule, différait peu de son rude frontispice. Les

parois montraient à nu leur maçonnerie de briques rouges et leurs solives revêtues de noire poussière. A chaque bout de la galerie étaient des cheminées de toute hauteur, où brûlait le chêne royal sous son dais de noires et massives armoiries. Entre les rares et hautes croisées, des effigies de soldats, revêtus de juste-au-corps en buffle et armés de pied en cap, tenaient des torches de cire jaune qui illuminaient l'enceinte.

Des chambres d'honneur dans le même style s'étendaient de chaque côté de cette salle. Aux quatre angles du bâtiment s'élevaient des faisceaux de tours dont les divers étages servaient d'arsenal aux machines de guerre, ou de *retraite* aux hôtes du château, jusqu'aux sommets habités par les oiseaux de nuit.

Dans les bas-fonds régnait une étendue souterraine destinée aux prisons, comme il s'en trouvait dans toutes les demeures seigneuriales, en ces temps de haines barbares et de guerres continuelles ; il y avait là des salles remplies d'instruments de torture, des puits à fleur de terre, des cachots habités par des squelettes ou des prisonniers encore vivants.

La forteresse de Conrad-Bourg était enfin un des plus beaux ornements de la terre féodale.

Dans cette journée de fête où la cour y était réunie, cet immense cadre de pierre brute enfermait une foule de seigneurs, de jeunes femmes, vêtus de soie et de velours, resplendissants de dorures et de pierreries.

L'impératrice Sophie s'avança jusque dans le vesti-

bule pour recevoir la jeune fille qu'elle prenait sous sa sauvegarde.

Mais celle-ci, abordant sa souveraine le regard levé, lui dit avec un accent plein de fermeté et de candeur :

— Oh ! madame, ne me donnez pas un asile auprès de vous ! J'ai commis un crime si grave selon nos lois, que ma présence peut être funeste, même à la puissance impériale.

— Quel est votre nom ? demanda en souriant la princesse.

— Léonore Muller.

— Et vos parents ?

— Mon père est armurier, madame. Il appartient à l'un des corps d'état les plus riches et les plus honorés de votre fidèle ville de Prague.

— Et quelle fatalité a pu vous pousser à l'acte de violence pour lequel vous êtes inculpée ?

— J'étais depuis quelques mois dans l'habitation d'une de nos parentes, voisine du château d'Hasting. C'était là que le comte d'Hasting m'avait connue et aimée. Malgré l'infériorité de ma condition, il avait demandé ma main à mon père ; il faisait à l'amour le sacrifice de toutes les convenances de rang et de naissance, et j'allais être unie à lui, lorsque aujourd'hui... il y a quelques heures... j'ai appris tout à coup la nouvelle de sa mort violente !... Je suis venue le voir expirer sous ce chêne !...

— Et alors, pauvre enfant, vous n'avez pu contenir l'élan de votre douleur ?

— De ma douleur et de mon indignation... Oh! madame, tout mon bonheur, tout mon avenir étaient brisés en un instant... Ce n'était rien encore; mais je voyais d'Hasting frappé de cette mort affreuse qui ne laisse pas même les regrets et les larmes des amis! qui ne laisse pas même une tombe vénérée!... J'ai maudit les auteurs de cette mort, j'ai maudit les bourreaux qui éteignent ainsi dans l'ombre les plus nobles vies... Je suis prête à le faire encore.

L'aveu de cette jeune fille, ses accents énergiques et tendres, avaient rendu Sophie de Bavière rêveuse, et l'impression qui passait en elle la portait peut-être à excuser les imprudences de la passion.

Elle répondit à Léonore Muller avec cette douceur de langage, cette affection prématurée des âmes naturellement tendres, et que les souffrances intérieures rendent meilleures encore :

— Votre révolte a été bien audacieuse, mon enfant, mais elle venait d'un sentiment irrésistible et légitime. On y verra sans doute une infraction violente aux lois établies... Mais, moi, je ne puis m'empêcher de reconnaître les lois plus saintes encore d'amour et de pitié que Dieu a gravées dans nos âmes... Je vous plains, et m'intéresse à vous de toute mon âme.

— Mon Dieu, madame, gardez-vous de cette douce indulgence pour moi! elle vous exposerait aux ressentiments d'une puissance terrible... Il vaudrait mieux m'abandonner à mon sort.

— Mais le connaissez-vous ?

— Je sais qu'il me faudra peut-être payer mon audace de la vie.

— Ce danger est donc trop grand pour que je puisse vous y livrer sans défense. Je vous garderai d'abord sous mon autorité, qui sera toute de protection, au lieu de vous livrer à celle des magistrats, qui serait sans doute plus sévère. Le ciel fera le reste.

— Quoi qu'il décide de moi, madame, répondit la jeune fille en s'inclinant, je trouverai toujours une ineffable consolation dans l'intérêt qu'aura témoigné à mon malheur mon auguste souveraine.

La jeune étrangère s'était montrée sous un aspect particulier dans sa présentation fortuite à l'impératrice. Elle avait manifesté plus de calme et de courage qu'on n'aurait dû en attendre d'un cœur brisé, et plus d'assurance surtout qu'on ne devait en supposer à une jeune fille née dans un rang obscur, et placée subitement en face de grandeurs si nouvelles à ses yeux.

Sophie de Bavière remit la jeune Muller entre les mains de ses demoiselles d'honneur, et rentra dans la salle de réception.

Cette galerie était tellement vaste, que les personnes rassemblées par la fête princière pouvaient, selon leurs goûts et leur âge, y former des réunions différentes et presque étrangères les unes aux autres.

La présence du duc de Bavière, père de l'auguste mariée, et l'homme de son temps le plus imposant par sa réputation de haute sagesse, avait établi pendant le

festin de noce un sérieux et une réserve inaccoutumés à la table de Winceslas. De plus, des soucis divers, absorbant l'esprit des principaux personnages de cette réunion, y avaient fait régner un silence assez taciturne. Maintenant la soirée offrait plus de liberté, la danse s'ouvrait, et le plaisir oublieux commençait à reprendre ses droits.

Au milieu de la salle, sous l'orchestre où les ménestrels jouaient de la flûte et de la harpe, les quadrilles se formaient, et la foule des spectateurs les entourait. A l'un des bouts de la galerie, l'empereur Winceslas, établi avec ses plus fidèles sujets, revenait sur les libations trop abrégées du repas, et se disposait à les clore par l'ivresse. Dans le cintre crénelé d'une plate-forme sur laquelle donnait la grande salle, on apercevait plusieurs jeunes femmes assises en rond autour de Léonore Muller, que sa tristesse tenait éloignée de la fête; elles écoutaient attentivement la triste et touchante histoire d'amour de la jeune fille, à la lueur cristalline des étoiles, bien que leur solitude ne laissât pas d'être légèrement troublée par les jeunes gentilshommes et les pages qui tournoyaient autour d'elles. A l'extrémité de la galerie opposée à celle où siégeait l'empereur, dans la profonde embrasure d'une croisée, la nouvelle impératrice s'entrétenait à voix basse avec son père.

Sophie de Bavière n'était plus très-jeune et n'avait jamais été belle; la nature ne l'avait pas créée pour le trône. Son teint brun et pâle, la petitesse de sa taille,

la pose inclinée de sa tête, son attitude molle et languissante, contrastaient avec l'éclat de la royauté, étaient peu favorables à la représentation.

Cette princesse n'avait d'attraits qu'un regard et une physionomie d'une douceur exquise, de beaux cheveux noirs, et une grâce parfaite dans la nature et la simplicité de ses manières. Maintenant qu'elle atteignait sa vingt-sixième année, la timidité et la retenue craintive qui avaient toujours dominé dans son caractère semblaient redoubler au lieu de s'effacer avec l'âge.

Une dot magnifique était le seul avantage dont Winceslas eût été touché en demandant la main de la princesse Sophie, qui depuis longtemps vivait retirée dans un cloître. Le duc de Bavière, qui voyait la royauté sous son plus bel aspect, avait été flatté d'y élever sa fille, et Sophie s'était résignée à l'accepter pour l'amour de son père.

En ce moment, assis tous deux sur le banc de pierre que formait la maçonnerie de la croisée, et à demi cachés aux regards par l'ampleur des rideaux, ils goûtaient les charmes d'une intimité qui devait cesser bientôt par l'éloignement du duc. La princesse avait pu se dérober un moment aux honneurs de cette journée, avait éloigné d'elle la duchesse de Ratisbonne, *grande maîtresse du palais*, qui la suivait pas à pas comme l'étiquette vivante de la cour, et, à demi penchée sur l'épaule de son père, écoutait attentivement ses paroles.

— Que Dieu te pardonne, ma fille, la peine que tu m'as faite aujourd'hui, disait le duc. Je n'ai pu te voir quitter un instant cet air sombre et attristé qui fait outrage à ton époux et au rang suprême où tu viens de monter.

— Mon père, j'ai pourtant retenu mes larmes toute la journée.

— Tu m'avais promis de te montrer paisible et souriante... Moi seul je devais savoir que ton bonheur n'était que du courage.

— Du courage! j'en aurai besoin toute ma vie, il ne faut pas l'user en un jour.

— Tu avais besoin seulement d'un grand effort sur toi-même pour accepter l'union d'un homme étranger à ton cœur, et même inconnu à tes yeux; tu en as eu la force, tu es sortie volontairement du couvent.

— Si j'avais vu Winceslas sur le seuil, j'y serais rentrée plus volontiers encore.

— Pauvre femme? tu as conservé sur le mariage toutes les illusions de jeune fille.

— Mon père, j'ai cru pendant longtemps unir ma vie à l'homme le plus pur, le plus noble que le ciel eût créé, et je suis mariée à Winceslas!... Pensez-vous que la couronne, placée dans ce plateau de la balance, puisse le faire pencher, et que les biens qu'il me reste à regretter ne soient que des illusions!

— Écoute-moi, ma fille. Henri Waltimor était fils d'un simple gentilhomme, sans titre, sans fortune, promu seulement pour quelques faits d'armes au rang

de chevalier. Eh bien, je te donnais à lui, toi, ma fille, unique descendante de princes et ducs souverains, héritière de mon nom, riche d'une dot de deux cent mille florins. C'était assez accorder, il me semble, au mérite personnel, c'était assez faire pour l'amour qui t'unissait à Henri... pour l'amour que les parents sages doivent toujours respecter, puisque enfin c'est Dieu qui l'envoie... Si Waltimor eût vécu, j'aurais béni votre mariage, j'aurais borné mon ambition à vous voir heureux tous deux et reconnaissants envers moi... Mais Henri Waltimor a péri au milieu d'un des ouragans qui éclatent souvent dans nos montagnes sauvages.

— Oui, mes espérances, mon bonheur, ma destinée entière, ont été anéantis dans le rapide intervalle d'une tempête!

— Je me suis alors conformé à ta triste volonté, ma fille; je t'ai laissée t'enfermer dans un cloître, où tu as porté ton deuil dix années, ne voyant que ton pieux confesseur Jean Huss et moi. Mais, dans ces derniers temps, l'empereur a demandé ta main. J'ai désiré une union qui donnait à ma fille le premier rang dans le monde, et à la Germanie une souveraine dont les vertus m'étaient assurées. Tu ne t'es pas opposée à mes vœux. Maintenant que ta nouvelle destinée commence, c'est à toi d'y apporter une constance et une force d'âme qui soient dignes d'elle.

— J'ai promis d'être impératrice, je le suis; je n'ai pu m'engager à oublier le passé, parce que c'était im-

possible. Les années qui ont passé sur mon malheur ne l'ont pas rendu moins grand; et il me semble que j'aime encore plus Waltimor depuis que je suis à un autre.

— Et tu ne te crois pas coupable d'un pareil sentiment?

— Oh! l'amour pour celui qui habite maintenant parmi les bienheureux est de la religion.

— Et la puissance souveraine que tu possèdes, tu n'y songes pas... ce n'est donc rien pour toi?

— C'est un nom dans l'histoire et une tombe fastueuse.

— C'est la faculté de faire le bien.

— Vous ne serez plus près de moi pour m'inspirer, mon père.

— Mais Dieu y sera. D'abord, tes douces vertus pourront avoir une heureuse influence sur Wincelas...

— Hélas! je ne me sens pas la sainteté du martyr qui soumettait les lions auxquels on l'avait jeté.

— Ma fille!

— Mais, sérieusement parlant, pour que je pusse modifier les mauvais penchants, il faudrait que nous fussions réellement unis... et, je le sens bien, quoique mariés, nous resterons toujours étrangers.

— Alors tu seras bonne et bienfaisante par toi seule, et c'est assez pour remplir la vie. Nous sentons sans cesse dans ce monde de douleurs un besoin immense de soulager les misères : ce désir, comprimé par l'im-

puissance, est un torrent pour la plupart des hommes, c'est une source de bonheur chez les souverains qui peuvent le satisfaire.

— J'ai toujours eu foi en votre sagesse, mon père; je n'oublierai pas les dernières paroles qu'elle m'adresse.

— Tu peux déjà en reconnaître la vérité. Tout à l'heure, le premier signe de ta protection a sauvé cette jeune fille, accusée d'outrage envers le tribunal secret, de la justice brutale qui allait s'exercer contre elle, et des outrages du peuple qui auraient pu s'y joindre...

— Cette jeune fille m'inspire un intérêt plus vif que je ne peux l'expliquer. J'ai été singulièrement frappée de sa vue, de la fermeté et de l'élévation empreintes sur ses traits... C'est moi sans doute qui dois influer sur sa destinée... et quelque chose semble me dire que c'est elle qui influera sur la mienne.

— Chaque jour t'offrira une nouvelle occasion de bien faire... n'est-ce pas là une douceur que tu as acceptée?

— C'est une consolation.

— Et la pensée d'avoir fait le bonheur de ton père?

— Oh! cela, c'est le bonheur, s'écria Sophie en jetant ses bras au cou de son père dans un élan de caresse où elle reprenait ses grâces naïves et tendres de jeune fille.

Depuis ce moment leur entretien se continua à voix basse; il n'y avait plus qu'un échange de tendres paroles, un murmure de tristes adieux.

Au contraire, le bruit s'élevait davantage dans le principal groupe de la galerie, formé par l'empereur et ses compagnons de table.

III

LES NOCES IMPÉRIALES.

(SUITE.)

Winceslas était assis dans son fauteuil royal, sous le manteau d'une cheminée.

Ce prince était alors âgé de quarante ans. Il avait une corpulence épaisse, une forte tête allemande, une figure qui avait été belle, mais où dix années de royauté, passées dans l'oisiveté et la débauche, n'avaient imprimé que la pourpre du vin et le sceau de l'abrutissement. A cette table, qui était son véritable empire, il dominait tous les convives par ses exploits de buveur, au milieu des flots de fumée et des vapeurs de vins chauds aromatisés, il était là comme Jupiter, cachant sa gloire dans un nuage.

L'empereur disait en ce moment :

— Morbleu ! messeigneurs, je ne vois pas pourquoi vous faites tant de bruit de la mort d'Hasting, et venez m'apprendre comme une chose si rare et si curieuse qu'un homme a passé de vie à trépas.

Les courtisans s'écrièrent tous ensemble :

— C'est que vraiment voilà bien l'exécution la plus audacieuse des francs-juges!

— Condamner un homme attaché à la cour!

— Revêtu de la haute faveur du souverain!

— Et le frapper sous les murs du château, sans qu'il y ait de sa mort ni bruit ni trace!

— Pour cette fois, les *invisibles* ont bien mérité leur nom!

— Ce n'est, après tout, qu'un courtisan de moins, reprit Winceslas de sa voix grondante, et j'en vois bien encore assez autour de moi pour m'aider à vider mes coffres et mes flacons.

Cette oraison funèbre peu gracieuse pour le mort et les survivants ne troubla point les chevaliers de Winceslas, accoutumés à de pareilles galanteries de la part de leur maître.

Le jeune Ratisbonne, fils de la grande maîtress du palais, et favori de l'empereur, répondit bravement :

— D'autant plus que les coffres et les flacons de Votre Altesse ne seront pas longs à vider, vu que la pénurie reste seule dans le fond.

— Silence! dit Winceslas en fronçant le sourci, j'ai défendu qu'on me parlât d'affaires après le dîner.

— S'il vous plaît, monseigneur, répliqua le courtisan gâté, c'est plutôt de l'absence de toute affaire qu'il s'agit en ce moment : car là où il ne reste pas un denier, les distributions sont bientôt faites, et il n'y a pas de comptes à régler.

Le prince se tourna brusquement vers un chevalier qui se tenait un peu à l'écart derrière lui :

— Tenez, comte de Norberg, dit-il à celui-ci, vous seul me plaisez aujourd'hui. Depuis qu'il est question ici de l'assassinat du comte d'Hasting, vous ne dites mot à ce sujet... Et vous ne venez pas me tourmenter non plus du piteux état de nos finances !... Pour la première fois, votre figure pâle et vos grands airs de hauteur dédaigneuse me sont tout-à-fait agréables.

Celui que l'empereur interpellait ainsi répondit lentement et avec un froid sourire :

— Votre perspicacité ordinaire, monseigneur, ne vous fait-elle donc pas deviner que je garde le silence sur la mort d'Hasting, parce que seul ici je m'en réjouis au fond de l'âme, espérant hériter de ses dépouilles.

— Je crois que vous vous moquez de nous, répondit son maître, mais je ne puis l'affirmer, parce qu'on ne sait jamais ce que vous avez au fond de l'âme.

— C'est que la franchise ne parait guère aujourd'hui que dans l'ivresse, répliqua Norberg.

— Et que Norberg ne se grise jamais ni de vin ni d'amour, dit-on en l'interrompant.

— Hélas ! nous en serons bientôt tous à ce régime, si notre misère continue, dit tristement Ratisbonne.

— Encore tes enragés soupirs ! s'écria Winceslas. Est-ce ma faute à moi si les deux cent mille florins de dot de ma femme ont été aussitôt dissipés que reçus ?

— Où donc?

— Dans les dépenses de mariage.

— Monseigneur veut parler des sommes distribuées à ses nombreuses maîtresses, qui avaient la prétention de se faire épouser toutes, et dont il fallait faire taire les clameurs pendant qu'on en conduisait une autre à l'autel.

— Eh bien, mes amis, ne sont-ce pas là *des frais de noces?* dit l'empereur en déridant sa face purpurine. Tout y a passé. Et, lorsque ensuite il a fallu, comme il est indispensable aux mariages souverains, envoyer mon gant rempli de pièces d'or au portail de la basilique pour qu'il fût répandu sur le peuple, ce gant contenait mes dernières espèces!...

— C'est pour cela que nous n'aurons pas de fêtes dans la capitale.

— J'ai eu l'heureuse idée de venir passer les premiers temps de mon mariage à la campagne: d'abord, c'était tout économie, et la nécessité m'y forçait; ensuite je m'en suis fait honneur auprès de ma mélancolique épouse, qui sort du cloître, comme vous le savez, et doit aimer surtout les pures splendeurs de la nature, le religieux cortége des étoiles?

— Et nous en voilà pour un mois!

— Je ne sais; jusqu'à ce que notre trésor soit assez bien remonté pour que nous puissions prendre figure dans notre capitale... ce qui ne peut toutefois tarder beaucoup, puisque, Dieu merci, les fortunes de nos gros marchands de Prague sont des plus rondes, et

qu'il ne s'agit que de faire passer l'argent de leurs coffres dans les nôtres.

— Une taxe de mille écus d'or, prélevée sur les douze plus riches banquiers de la ville, était le moyen le plus simple.

— J'en avais chargé le comte d'Hasting... ou plutôt il s'en était chagé lui-même, parce qu'en dépit de sa belle réputation de générosité, il connaissait très-bien cette axiome, que *celui qui recueille le miel en garde aux doigts*. Aujourd'hui le voilà mort et bientôt enterré, mais je trouverai bien parmi vous quelqu'un qui voudra le remplacer dans cette affaire.

— Moi ! s'écria Ratisbonne.

— Moi ! moi ! s'écria-t-on de tous côtés, comme s'il y avait eu là vingt échos.

Les courtisans remplirent, vidèrent leurs coupes, et réglèrent joyeusement l'emploi des pièces d'or qui allaient venir en leur possession.

— Messeigneurs, dit le comte de Norberg, vous vous partagez les plumes d'un oiseau qui vole encore.

Ces mots, prononcés d'un accent pénétrant et glacé, firent faire un léger soubresaut aux buveurs.

— Ce Norberg, dit-on, a toujours des augures sinistres qui viennent se jeter au travers de vos espérances.

— Si l'argent de mes bourgeois n'était plus à moi, dit Winceslas déjà honnêtement pris de vin, ce serait à en devenir fou !

— Ah ! sire, dit Ratisbonne, la place est prise ! Le roi de France, se trouvant dans de mauvaises affaires,

Digitized by Google

vient de tomber en démence à l'aide d'un fantôme rencontré dans une forêt, et il ne peut décemment y avoir deux rois fous en même temps.

— Cela forcerait les peuples à devenir sages, ajouta Norberg; ce qui serait peut-être malheureux pour les souverains absolus.

— Avons-nous encore avant cela le temps de vider notre pinte? demanda l'empereur, assez aviné pour ne pas trop comprendre ce qu'on lui annonçait.

Les courtisans se mirent à rire.

— Allons, les échansons, versez encore! reprit Winceslas.

Les vins parfumés coulaient à pleins bords; à chaque tour des flacons, l'empereur regardait d'un œil plus troublé, la pourpre de ses joues devenait plus foncée, la parole s'embrouillait davantage sur sa lèvre épaissie; la masse de son corps chancelait déjà dans le large fauteuil.

— Le dernier coup, dit-il, le dernier coup à la ronde!.. Allons donc, échansons, c'est la grande coupe que je demande!

On lui apporta un calice d'or du poids de trois cents écus; il le fit remplir jusqu'au bord pour que chacun y but à son tour, et commença par le vider à moitié... Mais ses yeux se fermèrent aussitôt, sa main s'appesantit, la coupe, lentement inclinée, laissa couler son contenu, qui alla serpenter en ruisseau le long de la toge impériale.

—Voyez l'insatiable buveur, dit-on, qui aime mieux

abreuver son pourpoint de vin du Rhin que de nous le faire partager!

— Par ma foi, il dort de tout son cœur!

— Bon! dit Ratisbonne, le voilà maintenant capable d'oublier qu'il est marié et de prolonger son somme toute la nuit.

— Pour nous, le bal nous réclame, et c'est trop longtemps priver les belles dames de nos hommages.

— A propos de belles, avez-vous vu cette jeune fille que le peuple poursuivait de ses menaces pour les regrets qu'elle donnait au comte d'Hasting, et que l'impératrice a prise sous sa protection?

— Je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de plus charmant!

— Moi, dit Ratisbonne, je suis resté une heure sur la plate-forme pour la regarder. Elle est amirablement jolie; et il y a en même temps sur son front et dans ses yeux une éclatante expression de courage et de fierté... on dirait un héros, par le pouvoir de quelque fée, métamorphosé en jeune fille.

— Oh! pour moi, je n'ai pas vu tout cela, car dès le premier regard elle m'a fait perdre la tête.

— Elle rendrait amoureux le diable en personne.

— Je dis plus : elle séduirait Norberg lui-même, s'il pouvait la voir deux minutes!

— Est-ce que vous n'êtes pas curieux de connaître cette merveille, Norberg, et essayer son pouvoir sur le marbre de votre cœur?

— Je l'ai vue avant vous, répondit le comte d'une voix brève et sourde.

Mais les jeunes seigneurs ne l'entendirent pas; ils se répandaient déjà dans la longueur de la galerie pour se mêler à la danse et autres divertissements de la soirée.

Lorsque dix heures furent sonnées, la grande maîtresse termina une veillée très-prolongée pour les habitudes de ce temps, et donna le signal de la retraite.

Les hauts barons et grands officiers de la couronne s'approchèrent de l'empereur pour le conduire à la chambre nuptiale, mais ils le trouvèrent encore près du foyer, où les vins contenus dans de hautes amphores entretenaient leur chaleur.

Sa Majesté dormait profondément au milieu des aromes de la liqueur chérie qui nourrissait sa bienheureuse ivresse.

Les jeunes seigneurs partirent d'un immense éclat de rire, fait pour exprimer tout ce qu'il y avait d'inopportun et d'inconvenant dans ce sommeil; mais le dormeur n'en parut pas plus disposé à interrompre le cours de ses songes.

On se décida, malgré ce qu'il y avait d'impérieux dans la circonstance, à laisser Winceslas endormi, et à le transporter dans sa chambre habituelle, où on le déposa tout habillé sur son lit, comme on le faisait tous les soirs où le grand empereur se trouvait ivre-mort.

En même temps, la duchesse de Ratisbonne condui-

sait la nouvelle épouse dans la chambre d'honneur, préparée pour cette nuit et située à l'autre extrémité du château. Mais la grande maîtresse pâlissait de désespoir en voyant que l'honoré souverain manquait d'une manière si flagrante à l'étiquette de ce jour.

Arrivée sur le seuil de cette chambre solitaire, la duchesse de Ratisbonne, duègne blasonnée, voulut du moins montrer tout son dévouement à sa maîtresse dans une extrémité semblable.

— Madame, dit-elle, vous ne pouvez coucher seule ici, et, si vous voulez le permettre, je vais y faire dresser mon lit.

— Et pourquoi donc, ma chère duchesse, ne puis-je y coucher seule?

— Dieu me garde, madame, de médire d'aucune des résidences royales de nos augustes souverains, mais je ne dois pas cependant laisser ignorer à Votre Altesse la vérité sur celle-ci. Il est certain que les âmes des guerriers morts, il y a des siècles, sur ces remparts ou dans les prisons souterraines, hantent pendant la nuit l'intérieur de la forteresse, particulièrement dans la partie de l'ouest où nous nous trouvons.

— Je ne crois point au retour des morts, dit Sophie avec un triste sourire. Personne, je pense, ne les a vus de ses yeux... Quand on parle des fantômes qui habitent ce séjour, c'est peut-être un symbole, signifiant que les hommes d'aujourd'hui ne sont que les pâles ombres de leurs illustres ancêtres.

La grande maîtresse eût plutôt renoncé à la croyance

de Dieu qu'à celle des spectres et des démons, surtout dans ses sombres murailles, où des traditions irrécusables et de récents exemples venaient à l'appui de sa foi. Elle reprit :

— Rien n'est plus certain, madame, que les apparitions dont ce château a été le témoin ; mais leur retour n'a lieu que dans certaines nuits de l'année, et je prie le ciel que celle qui commence ne soit pas du nombre.

— Je vous remercie de ce vœu, madame, répondit l'impératrice ; mais, dans tous les cas, avec quelque peu de raison et une conscience pure, on est à l'abri des pouvoirs inconnus, illusoires ou réels.

La duchesse de Ratisbonne salua, fit le signe de la croix, et s'éloigna avec regret de sa noble maîtresse.

Sophie de Bavière se parait en ce moment d'un courage qui était bien loin d'elle ; car, au fond, nul ne portait une âme aussi timide en présence de toute espèce de dangers, et elle était femme à avoir peur de son ombre. Elle entra donc avec un sentiment de crainte mêlé de curiosité dans la chambre signalée à ses terreurs.

IV

LA NUIT DANS LA FORTERESSE.

La chambre destinée à Sophie de Bavière avait été disposée pour le séjour d'un mois que la princesse devait faire à Conrad-Bourg. Quelques objets que Sophie aimait, et qui venaient de sa cellule du couvent, y avaient été placés. C'étaient un rouet d'ivoire, un prie-Dieu poli par un long usage, un sablier dont la poudre avait mesuré toutes les heures d'une longue et triste retraite. Du reste, la pièce, profonde et sombre, n'avait que des tentures de laine rembrunies, un parquet de chêne usé; à la voûte, quelques pâles peintures, entremêlées de devises, et sur les meubles antiques, de grandes urnes de terre peintes, où trempaient des reines-marguerites, dernières fleurs données par l'automne.

Les demoiselles d'honneur, qu'on avait choisies dans d'illustres familles pour former la maison de la nouvelle impératrice, l'attendaient dans son appartement à l'heure du coucher. Les belles jeunes filles tenaient chacune une partie du vêtement de nuit ou un bassin

d'eau parfumée, et l'une d'elles un luth dont les sons devaient aider à endormir la princesse.

La solitude de la nouvelle mariée, dans la première nuit où elle venait reposer sous le toit impérial, laissait, au moment du coucher, les simples usages de la vie journalière. L'intérieur de cette chambre, à peine éclairée, avait un aspect tout pudique et recueilli.

Sophie quitta avec un plaisir extrême les lourds ornements de la royauté qui la fatiguaient depuis le matin ; des demoiselles de service relevèrent ses longs cheveux noirs dans un bandeau de mousseline, et lui passèrent une large robe de laine blanche. Dans ce déshabillé de nuit, elle alla ouvrir la croisée pour respirer un moment en liberté.

Cette partie du château donnait sur la grande prairie, qui, du côté de l'ouest, s'étendait jusqu'au pied des montagnes.

Le vaste horizon qui se déroulait devant la fenêtre offrait, dans la nuit, une perspective imposante et triste, qui devait convenir à l'âme de la princesse.

L'étendue de la vallée, le rideau de saules qui la bordait, et, au loin, la chaîne des monts, formaient des plans d'ombres larges et majestueux. Au milieu de la teinte grise de la prairie se détachait, en forme plus sombre, le gigantesque chêne, témoin peu auparavant d'une mort cruelle et mystérieuse. Il émanait de cette place une impression lugubre qui se répandait dans toute la perspective. Le sol marécageux était couvert de joncs et de hautes bruyères, dans lesquels

le vent rendait de plaintives mélodies; de loin en loin des feux bleuâtres, tristes lueurs des dangereuses solitudes, couraient sur la pointe des herbes et allaient se perdre dans les saules.

A gauche, et touchant aux murs du château, étaient les ruines de la chapelle qui lui avait autrefois appartenu. Des pans de murs échancrés, des arcades rompues, s'arrêtant sans soutien dans les airs, sa flèche brisée, tous ces débris enveloppés de lierre, et dans le mouvement incliné que donne la secousse du temps, décrivaient des formes mélancoliques.

La nuit était assez claire, mais un épais rideau de nuages montait depuis quelques instants du couchant.

— Madame ne veut-elle pas se mettre au lit? dit d'une voix timide une des demoiselles d'honneur groupées derrière leur maîtresse.

— L'air est bien froid ce soir, ajouta une autre.

— Et les feux follets, les voyez-vous là-bas se percher sur les joncs!

— Ils se lèvent et viennent se réjouir quand un malheur est dans l'air.

— Laissez-moi, mes chères demoiselles, j'achèverai de me déshabiller. Emportez les flambeaux.

— Quoi! madame, vous restez seule ici, dans l'obscurité?

— Allons, tout le monde veut que j'aie peur ici, au milieu d'une forteresse!

— Il est tel hôte de nuit que n'arrête pas la lance des hommes d'armes.

— Enfants; allez vous reposer, et demain le château n'aura été visité que par le sommeil.

— Faut-il, au moins, relever la veilleuse qui baisse?

— Non, laissez-la s'éteindre; sa lueur ne fait rien que montrer les ténèbres.

L'impératrice donna sa main à baiser aux jeunes filles, et elles se retirèrent.

Demeurée seule, Sophie approcha un tabouret de la fenêtre et s'assit à cette place. Au bout d'un instant, la fraîcheur de la nuit la saisit; elle s'enveloppa d'une pelisse et persista, sans savoir pourquoi, à demeurer à cette croisée.

La princesse de Bavière avait éprouvé dans sa vie une profonde passion, qui, depuis dix années, n'était plus que souvenir et regrets; mais, en ce moment, la rêverie d'amour où elle se sentait entraînée perdait cette teinte funèbre qui l'enveloppait depuis longtemps; ses impressions étaient douces, animées, palpitantes comme autrefois; elle se livrait plutôt au bonheur d'aimer qu'à la triste douceur de se rappeler l'amour; il semblait que le cours du temps eût remonté de dix années en arrière.

L'heure était avancée, un profond silence régnait dans la forteresse endormie, et cependant la jeune femme ne se sentait pas seule; son âme se répandait au dehors, comme si elle eût cherché à aller rejoindre un être aimé.

Le rideau nuageux du couchant avait peu à peu envahi tout le ciel et répandu une ombre épaisse,

dans laquelle se perdaient l'horizon, le grand chêne, la chapelle plus rapprochée; il régnait partout une nuit tellement uniforme et noire, qu'elle était presque surnaturelle.

Au milieu de cette masse compacte de ténèbres, Sophie, accoudée sur l'appui de la fenêtre et la tête penchée dans sa main, vit tout à coup une lueur bleuâtre dans la nef de la chapelle; elle tressaillit de tout son corps et pensa que l'un des feux errants de la nuit, qui s'allument, disait-on, pour conduire les pas errants des morts, venait d'entrer dans ces ruines.

Le pâle rayon marchait lentement dans les parois en avançant vers l'extrémité qui touchait au château.

Cette lumière intérieure, qui, en passant, faisait apparaître en légères silhouettes les découpures de la chapelle, les ogives élancées, les lianes pendantes à leurs bords, les oiseaux de nuit perchés sur leurs sculptures, aurait paru d'un effet remarquable à d'autres yeux; mais Sophie était d'une timidité extrême, et, au fond, déjà très-frappée des avis effrayants qu'elle avait reçus, tout ce qu'elle avait montré d'assurance, lorsque rien n'éveillait ses craintes, s'évanouit subitement devant ce léger incident, qui était plutôt fait cependant pour inspirer la surprise que l'effroi.

Agitée d'un battement de cœur violent, elle se pencha à la fenêtre et recueillit toute son attention. La lumière avait disparu au pied du château, et le voile

noir de la nuit, qu'elle avait percé un instant, était plus épais que jamais.

Mais, dans le massif d'arbustes et de broussailles qui croissaient entre les ruines et le mur de la croisée, il se fit entendre un bruissement de feuilles comme celui que causeraient les battements d'ailes d'un oiseau, et Sophie sentit sur son visage la fraîcheur de l'air agité par le mouvement des branches.

Saisie d'une terreur sans cause, insensée, mais extrême, elle laissa échapper un cri. A peine cette exclamation s'exhalait de ses lèvres, qu'elle fut arrêtée par ce mot :

— *Sophie !*

C'était un son faible comme un soupir, mais dans lequel la jeune femme reconnaissait la voix de celui qu'elle avait aimé quand il était de ce monde.

L'étonnement, les frissons de la terreur, les élans de l'amour, brisèrent la pauvre Sophie, qui retomba sans force sur son siége.

Elle ne vit, n'entendit plus rien ; mais, se sentant sous la puissance d'un être invisible, tremblante comme une feuille, le regard perdu dans la nuit, la poitrine oppressée, elle dit d'une voix éteinte :

— L'âme de Waltimor est ici...

— Oui, elle est près de toi, elle y sera toujours, reprit la voix qui sortait du feuillage.

Ces paroles, clairement entendues, prouvèrent à Sophie que son imagination ne l'avait pas trompée, et qu'un être de l'autre monde était en effet près d'elle.

— Les morts... les morts reviennent !

— Il fallait revenir pour te consoler, reprit l'ombre; tu souffres! tu souffres! Sophie, d'avoir donné ta main à un autre qu'à moi!... Mais je te pardonne ton mariage avec l'empereur... Tu l'as accompli par dévouement pour ton père...

— Oui.

— Avec un tel époux, tu resteras toujours pure de cœur et de pensée... et tu n'auras pas cessé d'être à moi.

— C'est bien sa voix, dit Sophie laissant tomber sa tête sur sa poitrine et se parlant à elle-même, c'est bien sa voix chère!... Et pourtant il est mort!

— Oui, mort; et, malgré la condamnation suprême, gardant toujours de la vie passée l'amour que j'avais pour toi.

— O mon Dieu! dit-il vrai? murmurait Sophie.

— Ainsi nous sommes unis, unis pour l'éternité, continua l'ombre.

Ces accents, faibles et voilés, faisaient tressaillir Sophie; elle palpitait de joie et frémissait de crainte... Plus la mort est impuissante, plus nous lui donnons le pouvoir de nous épouvanter. La faible femme, même dans la nuit, n'osait tourner la tête du côté où était le fantôme.

— Comme il doit être pâle et glacé, mon Dieu! dit-elle.

Et lui reprit:

— Pauvre femme, tu ne connaîtras qu'une amère

dérision du mariage ; tu croiras que ce lien éternel et maudit ne vient que consacrer la tyrannie d'un maître et faire peser mille chaînes sur ton âme... Tandis que près de moi c'eût été l'union des cœurs, avec tout son cortége de gloires et de douceurs... c'eût été l'amour... le ciel.

A cette pensée, le cœur de Sophie se brisa ; elle trouva des larmes.

— Écoute-moi encore, reprit la voix. Tu auras beaucoup à souffrir... Des orages se forment autour du trône où tu es assise ; tu seras malheureuse comme souveraine autant que comme femme... Dans ta détresse, tu n'auras pour refuge que le souvenir de notre amour ; mais il suffira pour te sauver. Tu iras à toute minute te renfermer dans cette pensée sainte comme dans un sanctuaire où les troubles du monde ne pourront t'atteindre.

Sophie n'était point frappée de ce funeste oracle, apporté d'un monde où les secrets de l'avenir sont sans doute connus. Sa situation présente en face d'une apparition surnaturelle portait en elle trop de frémissantes impressions pour qu'aucun autre sentiment de crainte pût s'y joindre. Mais cet effroi même commençait à céder dans l'entraînement de son cœur vers l'ombre de celui qu'elle avait tant aimé. A chaque accent de sa voix, la terreur diminuait et l'amour devenait plus puissant. Elle bénissait le retour de cette âme adorée, même au milieu de cette effrayante atmosphère de la mort qui l'entourait.

— Voilà ce que je voulais te dire, reprit l'ombre; notre union sacrée subsiste encore d'un monde à l'autre.

— Que le ciel en soit béni ! murmura Sophie en tremblant.

Et elle osa alors tourner doucement son regard et ses mains jointes en extase du côté d'où venait la voix.

— Je t'ai laissée pure autrefois dans mes bras, dit encore le fantôme, car je ne voulais pas être plus heureux que toi... Tu me reviendras pure dans l'éternité que nous devons passer ensemble.

A ces mots, Sophie, triomphant enfin de toute terreur, jeta une douce exclamation de joie, se leva et tendit ses bras dans la nuit, en appelant de toute son âme : Henri !

Mais rien ne lui répondit... On voyait alors au sommet des monts la ligne blanche de l'aube qui allait se lever... C'était le moment où les âmes errantes devaient rentrer dans la nuit, et les tombes se refermer.

Sophie, cette fois, se sentit seule, bien seule, dans le froid et l'obscurité qui régnaient encore. Elle était incapable de songer avec lucidité à ce qui venait de se passer; une extase triste et douce l'enlevait à elle-même. Son corps, brisé d'émotions violentes, s'était penché sur l'appui de la fenêtre.

Elle demeura là quelque temps, l'âme vivement éveillée et les sens anéantis; semblable au doux fantôme qui venait de l'approcher, son âme était vivante et son corps enveloppé des lourds pavots de la tombe.

Digitized by Google

Lorsque Sophie eut la force de se soulever, l'horizon s'était éclairé devant ses fenêtres. Elle retrouvait les bruyères, les ruines, les masses de montagnes, toute la réalité.

Le grand jour nous apporte ordinairement une raison plus froide et plus incrédule. La princesse pensa un instant qu'elle s'était endormie devant cette croisée, et que l'apparition de la nuit n'était qu'un songe. Cette idée la jetait dans une douloureuse anxiété.

Elle s'agenouilla, leva les yeux et les mains jointes vers le jour naissant, et pria Dieu avec ferveur de l'éclairer. En se relevant, elle trouva en elle le souvenir distinct de ce qu'elle avait entendu, et la conviction profonde que l'âme de Waltimor, passant sous les arceaux de la chapelle et le massif de feuillage, était venue la visiter.

Au bout de quelques instants de méditation, la jeune femme conçut le projet, très-hardi pour elle, d'aller, en ce moment même où elle se trouvait libre, parcourir les ruines dans lesquelles la lumière s'était d'abord montrée.

Elle resserra sa pelisse autour d'elle, et sortit du château. Tout dormait encore; elle ne rencontra que le regard insouciant de la sentinelle.

La porte de la chapelle était trop délabrée pour qu'aucune ferrure pût la retenir. Mais les ronces qui croissaient de l'un et de l'autre côté prouvaient qu'elle n'avait pas été ouverte depuis longtemps. La princesse, en poussant de toutes ses forces les ais vermoulus,

rompit les entraves naturelles qui les retenaient, et entra dans la nef longue et étroite de la chapelle.

Elle marcha à pas lents sur cet antique pavé, presque entièrement formé des pierres des tombes où étaient ensevelis les anciens seigneurs du lieu et d'autres chevaliers de Bohême. Mais, à peine arrivée au milieu de l'enceinte, elle tressaillit, recula de deux pas et tomba à genoux.

Elle venait de voir, sur une pierre tumulaire d'une teinte moins rembrunie que celle des tombes seigneuriales aux dates anciennes, le nom d'*Henri de Waltimor*. Henri était de noble famille; son corps, sans doute retrouvé dans les montagnes à la suite de l'ouragan, avait été apporté dans cette chapelle abandonnée, mais anciennement consacrée aux sépultures des grands, et dont l'enceinte était toujours bénie. Sophie pria et pleura sur ce tombeau dont la vue lui donnait plus de foi encore en l'apparition de la nuit, qui, dès ce moment, se trouvait en quelque sorte expliquée pour elle. Elle s'arracha avec peine de cette enceinte, et regagna heureusement sa chambre avant que personne fût éveillé dans la forteresse.

Ainsi la tendre et pieuse Sophie de Bavière avait passé cette première nuit de mariage à s'entretenir avec une ombre, soit qu'elle l'eût rêvé, soit que l'apparition se fût en effet présentée à elle.

Nous allons rapporter maintenant les circonstances qui signalèrent cette même nuit pour l'empereur Winceslas, son époux.

Il était minuit. Depuis deux heures Winceslas dormait étendu sur son lit. Ses chambellans savaient qu'il entrait dans des violents accès de colère quand on l'éveillait du sommeil de l'ivresse, et ils attendaient son plaisir pour le déshabiller et achever de le mettre au lit.

Le baron Warner, capitaine des gardes, le comte de Ratisbonne, d'autres officiers de la couronne, favoris de l'empereur et devant assister à son coucher, étaient réunis autour de son lit, étendus dans des fauteuils, sommeillant à demi en causant à voix basse.

Le page Edgard entra précipitamment. Il tenait un parchemin ouvert et percé en rond dans le milieu.

— A l'empereur ! dit-il en tendant le papier, et à l'instant même !

Au premier coup d'œil jeté sur cet écrit, les seigneurs de la cour éprouvèrent un vif saisissement. Ils reconnaissaient le sceau des francs-juges.

— D'où vient ce papier ? s'écrièrent-ils ; page, qui te l'a remis ?

— En allant porter le mot d'ordre à la sentinelle, je l'ai trouvé cloué à la poterne.

Le comte de Ratisbonne s'approcha de son maître et secoua rudement la masse ronflante.

— Le jour ?... dit l'empereur en se frottant les yeux... On part pour la chasse !

— Non, sire, répondit le jeune favori. Ce qui vient vous éveiller en ce moment est moins doux qu'un

rayon de l'aube, et il s'agit bien d'autre chose que de plaisir... Voyez!

— Qu'est-ce que ce chiffon de papier?

— Un ordre des francs-juges.

— Mille morts! s'écria Winceslas, que veulent-ils donc? Ils viennent assassiner mes gens sous les murs de mon château, et ils me font éveiller au milieu de la nuit... Cela commence à devenir fort indiscret.

— Lisez, sire, dit le comte en tendant toujours le menaçant parchemin.

— Et parbleu! lis toi-même... Tu dois bien penser que, quand je dors encore à demi, je n'y vois goutte.

Ratisbonne se plaça devant le lit de l'empereur, sous la lumière d'un flambeau que tenait le page, et, entouré des seigneurs, dont la figure peignait une curiosité avide et inquiète, il lut ce qui suit:

« A l'empereur et à ses pairs.

« De par le tribunal suprême, défense est faite dans tous les États de Germanie de lever aucune taxe ou impôt arbitraire sur le peuple, les marchands ou les bourgeois; défense est faite à tout chevalier, ou autre membre de la noblesse, de commettre aucune exaction au nom de l'empereur ou au sien propre... »

— Quelle audace! interrompit Winceslas.

— Attendez, monseigneur, ce n'est pas tout, dit Ratisbonne. Et il continua d'une voix altérée:

« Hasting, pour ce crime dont il allait se rendre coupable, a été puni de mort. Et quiconque braverait

l'ordre du saint tribunal serait condamné d'avance à mourir comme lui.

« Fait par nous,

« LES SECRETS VENGEURS DE L'ÉTERNEL. »

— Juges de malheur ! s'écria Winceslas en se dressant sur son séant, est-ce donc eux qui me donneront de l'argent ?

— Jamais leur audace ne s'est élevée si haut, dirent les assistants.

— Ils osent imposer des ordres aux grands de l'empire...

— Et contredire ceux du pouvoir souverain...

— Et cependant il me faut de l'argent ! dit Winceslas poursuivant son idée fixe.

— Les francs-juges voient tout du haut de leur sagesse mystique, et ne s'inquiètent pas des besoins matériels.

— Il me faut de l'argent à tout prix ! répéta le prince avec éclat.

— Pour donner une fête de noce dans la capitale ?

— Pour des choses de plus haute importance, messeigneurs, dit Winceslas en prenant tout à coup un ton de gravité qui ne lui était pas habituel. Mes troupes n'ont pas de solde, pas d'équipement ; les vivres sont parfois sur le point de leur manquer ; les compagnies de la garde impériale sont si mal montées, qu'à tout moment mes soldats sont prêts à se faire voleurs de grand chemin pour avoir une condition plus sortable.

— C'est vrai... et quelques-uns ont déjà pris ce parti.

— Et pourtant, je n'eus jamais si grand besoin qu'à cette heure du sabre de mes bons lansquenets !... Vous le savez, messeigneurs, parmi mes chers alliés les princes feudataires, il en est plus d'un qui convoite ma puissance, et se débarasserait d'abord de ma personne comme préliminaire indispensable. Albert de Saxe, Herman de Silésie, surtout mon beau cousin Job de Moravie, sont toujours prêts à se jeter sur l'empire pour en prendre large ou petite part... Il faudra peut-être avoir des troupes à leur envoyer pour répondre à leurs prétentions. Où prendrai-je alors les fonds nécessaires pour les arriérés, les fournitures de l'armement ?... Il faudra donc vendre les diamants de la couronne !... que sais-je !... fondre nos coupes d'or jusqu'à la dernière...

— On ne vit jamais détresse semblable.

— Non, messeigneurs, j'espère encore que nous n'en sommes pas là ! reprit l'empereur. Tant qu'il y a de l'argent dans les coffres de ses sujets, un prince ne doit pas en manquer. Les artisans sont faits pour acquérir de la fortune et la partager avec leur maître. Nos marchands et fabricants de toute sorte sont riches en Germanie, mais par quel moyen ? Parce que nous éloignons d'eux la guerre qui viendrait les troubler dans leur trafic, parce que nous donnons notre sang pour assurer au pays la prospérité à l'abri de laquelle ils peuvent amasser leurs trésors.

— Rien n'est plus certain.

— En prélevant sur eux taxes et impôts, nous ne faisons donc que nous payer de nos peines et prendre ce qui nous est acquis.

— En tout bien tout honneur, assurèrent les courtisans.

—Et les francs-juges ne savent ce qu'ils disent, continua Winceslas.

— Non, en vérité !

— Eh! bien mes gentilshommes, reprit le prince, puisque vous reconnaissez l'urgence et la justice de cet impôt, il faut y avoir recours le plus tôt possible... Qui de vous veut se charger de l'opération? Vous aviez tous, tantôt, il m'en souvient, un grand désir d'en prendre l'honneur.

Les seigneurs baissèrent la tête en silence.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le maître, ce chiffon de papier change un peu vos dispositions... Il ne vous plaît plus de remplacer le comte d'Hasting dans l'opération pour laquelle il venait de se mettre en besogne... Vous avez peur de commencer cette tournée dans laquelle on peut faire halte à l'ombre d'un chêne...

L'empereur interrogea du regard ceux qui l'entouraient, il vit partout une réserve muette et taciturne.

— Aucun de vous n'ose prendre la parole, dit-il, lâches et félons chevaliers !

— Faites excuses, monseigneur, dit Ratisbonne, me voilà prêt à répondre : et je déclare hautement ne

vouloir me charger en aucune manière de la levée des impôts entreprise par votre délégué.

— Je n'attendais pas moins de ta couardise.

— Entendez la raison, sire, continua le favori. On n'est pas lâche pour craindre Dieu, parce qu'il a tout pouvoir sur vous sans que vous en ayez sur lui, parce qu'il frappe sans que vous puissiez vous défendre. Eh bien, je demande pardon à Dieu de la comparaison ! mais les francs-juges ont cette même puissance occulte et terrible. Comme Dieu, ils sont partout et nulle part ; comme lui, ils voient tout et entendent tout, en demeurant invisibles... Si Dieu efface un homme de la terre en soufflant sur lui, les francs-juges n'ont qu'à prononcer leur condamnation silencieuse, et l'homme est mort.., c'est fini.., on n'y pense plus. Si vous fuyez, cent mille assassins sont toujours sur vos pas... cent mille, et on n'en voit pas un ; mais on en soupçonne partout : votre bourreau est près de vous sous toutes les formes... C'est peut-être votre compagnon de voyage, celui qui boit avec vous et couche à vos côtés... c'est peut-être votre ami, votre frère... Caché dans une chaumière, le paysan qui vous l'a ouverte sera peut-être votre meurtrier; réfugié dans un palais, fût-ce celui de l'empereur... l'assassin, déguisé sous des habits dorés, peut vous ôter la vie aux pieds de votre maître.

Les traits de Winceslas s'étaient assombris, et il gardait le silence.

Ratisbonne continua :

— Mais, à supposer que l'un de nous, pour complaire à Votre Seigneurie, voulût accepter le supplice de ce danger invisible, de cette union continuelle avec la mort, son dévouement serait complètement inutile.

Ce placard, cloué à la poterne du château, va l'être de même à tous les carrefours de la ville, à tous les poteaux des grands chemins. Quand nous parlerions de lever taxes et impôts, on n'aurait qu'à nous envoyer promener un peu pour nous apprendre à lire l'arrêt qui nous le défend. Les contribuables resteraient tranquillement assis sur leurs coffres-forts en nous riant à la barbe.

— Tu as raison, dit l'empereur, calmé par cette réflexion. D'ailleurs, tout ceci cache un profond mystère, et nous devrions peut-être porter nos appréhensions les plus vives sur un autre point que l'embarras d'argent, quelque pressant que celui-ci se fasse sentir. Le tribunal secret, institué seulement pour répandre de toutes parts la vigilance des lois, pour faire qu'aucun coupable n'échappe à la vengeance publique ; ce tribunal, après avoir servi le pouvoir souverain en esclave sous nos pères, se montre depuis quelque temps hostile et presque menaçant envers notre autorité et celle de nos premiers vassaux.

— A-t-on jamais bien pu connaître les principes dominants de cette société dans l'ombre où elle se cache? dit le capitaine Warder, et peut-on les connaître encore?

— Écoutez-moi, messeigneurs, dit Winceslas; je n'étais point destiné au trône, loin de là : mon frère

Rodolphe, qui devait succéder à l'empereur Charles, avait déjà les meilleurs fiefs de l'empire, et moi, la principauté qui m'était échue en partage était si petite, qu'en la parcourant tout entière, c'était à peine s'il y avait de quoi prendre appétit pour dîner. J'eus la pensée de me faire recevoir dans la société des francs-juges, espérant que leur influence me servirait dans les tentatives que je comptais faire pour agrandir mes domaines...

— Quoi! sire, vous avez été...

— Membre du tribunal suprême, ou peu s'en est fallu. Le principal siége de cette société, autrefois au centre de la Westphalie, est maintenant transporté en Bohême. Je m'y présentai; je subis les premières épreuves; je connus les principaux moyens de procéder des francs-juges, les signes mystérieux auxquels ils se reconnaissent entre eux, ainsi que leur fidélité au serment qui les lie, leur foi en l'institution qu'ils soutiennent, enfin les forces morales sur lesquelles s'appuie leur puissance.

— Vrai Dieu, monseigneur! et jamais un mot de cela n'est sorti de votre bouche!

— Non. Il y a dans ces secrets mêmes un principe sacré et silencieux. On ne peut, une fois qu'on les connaît, ni les oublier ni les divulguer; ils sont en nous comme les inscriptions gravées sur les plaques d'airain et placées dans les tombes, se conservant toujours et demeurant toujours cachées. Cette loi de silence est immuable. Ainsi, moi, mes amis, vous me

connaissez, ajouta gravement Winceslas, vous savez si je suis buveur, parleur, inconsidéré, emporté, eh bien, je n'ai jamais parlé de ces secrets ni à vous ni à mes maîtresses; je n'en aurais pas parlé à ma coupe, je n'en aurais rien laissé échapper dans mes songes. De plus, il est sans exemple qu'un membre du tribunal secret, même tombé en état de démence, ait divulgué quelque chose de ses mystères.

— Ensuite, sire, qu'arriva-t-il de votre initiation?

— Rien. Mon frère Rodolphe disparut tout à coup du trône et de la terre. Il tomba sans doute sous les coups d'un assassin, quoiqu'on n'ait jamais retrouvé son corps.

De sorte que, contre mon attente et contre celle de la nation, qui ne trouva pas, je crois, la surprise agréable, je fus appelé au trône. D'après mon élévation, je n'appartenais plus à l'ordre des francs-juges. Mais enfin, j'avais pénétré dans cette société secrète; j'avais pu juger de son caractère et de ses vues.

— Elle était alors liée de principes au gouvernement impérial?

— Et prête à favoriser ses actes, à s'armer contre ses ennemis... Mais à présent tout est changé. Ce tribunal semble faire mépris de ma puissance en rendant des arrêts contraires aux miens; il vient se mettre devant les pas de mes grands vassaux pour les empêcher d'abuser de leurs priviléges, et leur donner des leçons de morale à coups de poignard.

— Et à l'époque où vous connûtes cette institution, sire, rien ne pouvait faire prévoir un tel changement?

— Il se trouvait bien alors sur le banc des grands juges un vieillard qui, à ce qu'il paraît, avait passé sa vie à parcourir les contrées de l'Europe, et faisait de longs discours sur les destins à venir de l'humanité, sur les droits du peuple qui allaient se faire jour et renverser le despotisme, sur la mission *des sages* qui devaient aider à cette marche providentielle... débitant sous son masque noir je ne sais combien de rêveries enfantées par son orgueil et l'affaiblissement de sa raison. Mais cet homme était bien vieux alors, les plus anciens des membres du tribunal l'avaient toujours vu vieux dans leur sein... Il doit être mort depuis longtemps, Dieu merci!

— N'importe, son esprit de révolte peut vivre après lui parmi les francs-juges.

— Leur nombre est formidable, leur influence est immense. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure que, sans argent, sans armée, sur le point sans doute d'être assaillis de toutes parts par des rebelles, nous avions peut-être un danger plus terrible à courir : l'opposition du tribunal suprême à notre monarchie.

— M'est-il permis de donner mon avis dans une affaire de si grave importance? demande le page Edgard, dont les grands yeux bleus étincelaient d'ardeur et de fierté.

— Parle, mon joli page, mon chevalier en miniature, dit son maître : si tu es bien jeune pour

ouvrir la bouche dans un conseil, je sais que l'esprit et le courage ont mûri chez toi comme en serre chaude.

— Eh bien, sire, d'après mon jugement, la question n'est point de savoir si la pensée et l'influence du tribunal secret menacent la sûreté de l'empire. Dès l'instant que ses membres ont outre-passé leurs pouvoirs en poursuivant, non plus les coupables que la voix publique leur désigne, mais ceux qu'il leur plaît à eux-mêmes d'incriminer; dès qu'ils ont osé outrager la personne sacrée du souverain dans les nobles qui sont les agents de sa volonté, les reflets de sa puissance, il y va de l'honneur de la noblesse et du trône de leur demander compte de cette usurpation.

— Et de quelle manière?

— Quel moyen plus simple y a-t-il que de nous réunir, nous les plus fidèles sujets de Votre Altesse, de parvenir, en battant tous les points de la Bohême, jusqu'au lieu où siége ce mystérieux tribunal? Une fois en présence des francs-juges, nous leur parlerions... comme il convient à des chevaliers de parler... l'épée à la main. Nous leur apprendrions, s'ils ne le savent pas encore, que l'autorité impériale est sacrée; qu'on doit tout au souverain légitime, que la religion est de le servir, l'honneur de le défendre, la vertu de l'aimer. Nous leur demanderions s'ils peuvent jurer de ne s'écarter jamais de cette voie. Il appartiendrait alors à ces *juges suprêmes*, accusés à leur tour, de rendre compte de leurs actes; à nous de les rappeler à

l'ordre s'ils ne sont que des juges trop audacieux, de les punir s'ils sont des sujets rebelles.

A ces paroles, les seigneurs froncèrent le sourcil, et ils regardèrent autour d'eux avec une vague terreur.

— Tu dis là, enfant, répondit le prince, ce qu'aucun homme n'oserait même penser. Mais d'ailleurs, écoute : la croisade que tu parles ainsi d'entreprendre serait plus longue que celle de nos pères à la terre sainte; car il y a moins loin d'ici à Jérusalem que d'ici au tribunal secret, quoiqu'il soit peut-être à nos portes... Il change mille fois de retraite, toujours ouvert aux initiés, toujours dérobé aux profanes... En parcourant toutes les routes de la Germanie, en fouillant toutes les forêts, en sondant toutes les montagnes, tu ne le découvrirais de longtemps.

— Le sanctuaire du tribunal suprême, dit un des assistants, est au centre de la nature, mais la nature le cache.

— *La croix*, *les trois roses*, *le poignard* et *la corde* sont dans le tabernacle qui s'ouvre aux rayons de la lune. Voilà tout ce qu'on sait. Ce temple est mystérieux comme les signes de la rédemption et les fleurs mystiques; il est fort comme les instruments de supplice.

— Il n'est donc aucun moyen de pénétrer dans les desseins des francs-juges, et de savoir si le gouvernement impérial doit les compter pour ses plus terribles ennemis?

— Si fait, messeigneurs, il en est un! dit le comte

de Ratisbonne en se levant subitement et en montrant une grande assurance sur son visage, où paraissaient aussi la finesse et l'astuce.

— Que dis-tu ? demanda son maître.

— Ce qu'il serait insensé de tenter à une troupe d'élite, à une armée entière, peut être accompli par un seul homme ; et cet homme, ce sera moi !

— Vraiment, comte, vous vous flattez !

— Que Son Altesse m'accorde un congé de la cour, et, après la seconde lune qui sera venue nous éclairer, je serai de retour ici, ayant pénétré dans le sein du tribunal suprême, apportant le secret de ses plus profondes pensées.

— Et quelle magie emploierez-vous ?

— Que je sois libre et qu'on ait confiance en moi, c'est tout ce que je puis dire.

— Va donc, mon brave comte ; pars quand tu voudras, dit l'empereur, et nous prierons pour toi... le verre à la main.

— Mais, en attendant, sire, que décidez-vous au sujet de cet arrêté des francs-juges?

— D'y obéir, puisqu'on ne peut faire autrement.

— Monseigneur, reprirent les courtisans qui entouraient Winceslas, le peu de biens qui nous restent est à votre disposition pour remettre vos troupes sur pied et parer aux premiers dangers qui pourraient se présenter.

L'empereur promena son regard sur ses fidèles officiers.

— C'est bien, dit-il. Je compte sur toi, Ratisbonne, qui vas tenter pour mon service je ne sais quelle audacieuse aventure; je compte sur vous tous qui restez pour me prêter aide et secours... Avec de tels amis, un prince n'est jamais bien à plaindre !

Le jour allait paraître. Winceslas, ayant parlé d'affaires plus longtemps que ses forces mentales ne le lui permettaient, secoua sa tête endolorie pour en chasser les soucis de la royauté, et se hâta de régler les parties de plaisir qui devaient remplir le cours de cette journée.

V

LE TEMPS DES AMOURS.

Un mois s'était passé depuis l'arrivée de l'empereur et de sa cour dans le château fort de Conrad-Bourg.

Un matin, c'était la veille du jour fixé pour le départ de la forteresse, l'impératrice était dans une chambre circulaire appartenant à l'une des tours du château; elle avait auprès d'elle ses demoiselles d'honneur travaillant à des broderies, et quelques seigneurs admis à son intimité.

Sophie de Bavière était assise dans un grand fauteuil gothique; mais dans tout le reste de la pièce, des tas d'herbes odoriférantes jetées sur les dalles servaient seuls de siéges. Les demoiselles d'atours, posées en diverses attitudes sur ces touffes de plantes aromatiques fraîchement cueillies et encore semées de fleurs des champs, formaient un groupe charmant, qu'éclairait un large rayon du soleil d'automne pénétrant par la croisée nue.

Les gentilshommes s'entretenaient à demi-voix avec

ces belles jeunes filles, ou, retirés à l'écart, composaient pour elles les poésies à la mode du temps.

A travers les grandes croisées, on voyait au loin, sur le bord de la rivière qui passait à quelque distance de la forteresse pour aller à Prague, une cavalcade formée de l'empereur et de ses fidèles compagnons de plaisir, qui se rendaient en ce moment au couvent de Saint-Bruneau, où son Altesse Winceslas avait découvert d'excellent vin, de joyeux hôtes, et allait souvent faire des retraites bachiques.

La princesse Sophie était demeurée depuis un mois sous l'impression mêlée d'étonnement, de bonheur et de crainte dont l'avait frappée l'apparition nocturne d'Henri Waltimor, ou plutôt son ombre, la première nuit de son arrivée dans la forteresse. Enfermée tout entière dans ce souvenir mystérieux et cher, elle apportait à tout le reste un visage indifférent, mais toujours empreint de son ineffable douceur d'âme.

A côté de l'impératrice était la jeune Léonore Muller, qui, dans un jour de détresse, avait, comme nous le savons, trouvé secours et protection auprès de sa souveraine.

Le bourgmestre du canton avait renoncé à toute poursuite contre la coupable, en la voyant recueillie dans le château impérial; et, nul avertissement du dehors n'étant venu éveiller de craintes sur les suites de son arrestation, on devait supposer l'événement qui y avait donné lieu entièrement oublié.

Sophie de Bavière s'attachait tous les jours davan-

tage à la jeune étrangère et l'avait mise au nombre de ses filles d'honneur. Cette distinction n'avait rien de trop extraordinaire dans les mœurs du temps : une grande fortune élevait parfois les commerçants aux priviléges de la noblesse. Ainsi, après une vive, mais inutile opposition de la part de la grande-maitresse, et quelques murmures des nobles demoiselles qui se voyaient donner pour compagne une personne d'un rang inférieur, la nouvelle situation de Léonore avait été acceptée, et, le mérite personnel de la jeune fille faisant le reste, on avait oublié ce que son élévation avait d'un peu hasardé.

En même temps, comme le riche armurier avait fait don à l'empereur d'une forte somme d'argent, en actions de grâce des bontés répandues sur la tête de sa fille, Winceslas avait vu de très-bon œil l'installation de cette belle enfant du peuple à sa cour.

Aucune trace de tristessse ne paraissait plus sur le front de Léonore. Elle n'avait jamais eu pour le comte d'Hasting qu'un sentiment de vive reconnaissance, fondé sur la générosité dont ce seigneur semblait faire preuve à son égard. Mais, depuis la mort du comte, on avait découvert qu'en épousant la fille du plus riche fabricant de Prague, comme en servant l'empereur dans ses exactions, il n'avait d'autre but que de relever à tout prix une fortue dilapidée par ses désordres, et Léonore Muller l'avait déjà oublié de tout son cœur.

Léonore Muller avait alors vingt-deux ans. Sa taille

était développée dans les plus belles proportions, son visage éclatant de blancheur et de vif incarnat, une épaisse chevelure blonde, un large front ouvert et imposant, des yeux, une bouche parés du plus beau regard et du plus beau sourire, offraient en elle d'invincibles séductions. Sa merveilleuse beauté était relevée par le costune national de Bohême : un corsage à basque de satin blanc, garni de martre, une jupe semblable et une toque de velours noir, ornée de perles et de plumes de héron.

Douée d'un esprit fin, d'une riche intelligence, elle avait été élevée parmi les plus simples artisans. D'après ces diverses conditions, elle apportait à la cour un tact délicat des convenances, des formes naturellement élégantes, mais en même temps beaucoup de naturel, d'indépendance, et une certaine originalité de langage et de manières. Sa fierté personnelle lui faisait conserver son caractère particulier, jouir de son libre arbitre et exercer toutes ses fantaisies dans la haute sphère où elle avait été jetée. Quelquefois elle restait de longues heures à demi couchée aux pieds de sa maîtresse, à broder ou à jouer du luth avec une grâce modeste. Puis, tout à coup, si le son du cor se faisait entendre, si le bruissement des armes retentissait, elle s'élançait au dehors, montait à cheval et allait tirer de l'arc et jouter d'adresse avec les plus habiles chevaliers.

La princesse de Bavière jouissait des succès de cette jeune fille, qui ne lui portait aucun ombrage ; car,

n'ayant vécu que pour l'amour, Sophie n'avait pas eu le temps de regretter la beauté qui lui manquait et d'envier celle des autres.

L'impératrice jeta un coup d'œil sur le rivage, où l'on voyait encore briller dans le feuillage les manteaux dorés de l'empereur et de sa suite qui s'éloignaient.

— Mesdames, dit-elle, voici notre seigneur Winceslas qui va encore une fois visiter dans leur agreste solitude les moines de Saint-Bruneau... Il nous faut aussi employer notre dernière journée de séjour à la campagne à une longue promenade... Nous irons parcourir la partie de nos montagnes qui nous est inconnue et profiter de ce beau soleil qui réchauffe encore les chemins... Ce soir, nous aurons une petite fête à l'occasion de la réception de notre nouvelle chevalière.

L'impératrice tenait négligemment déroulé sur ses genoux un long velours à lisérés bleus.

—Voici, ma chère enfant, dit-elle à Léonore Muller en montrant ce ruban, voici le cordon d'honneur que vous devez recevoir aujourd'hui en témoignage de l'estime que je fais de vous... Mais je me garderai bien de vous le donner en ce moment. La grande-maîtresse a droit d'attacher ce cordon en séance solennelle, et elle ne me pardonnerait jamais de la priver de ce privilége.

— Peu importent, madame, les mains qui attacheront ce signe d'honneur sur ma poitrine, puisqu'il me viendra toujours de vous.

— Et vous me serez toujours fidèle chevalière ?

—De par tout l'amour et le dévouement que je porte à ma souveraine.

— Ces nobles sentiments respirent dans vos yeux.

— C'est qu'ils sont gravés dans mon cœur.

— Ce cœur de vingt ans est donc bien brave et bien aimant?

— J'ai été formée dès mon enfance au culte de l'honneur.

— Vraiment !

— La maison de mon père, celle d'un simple armurier, peut sembler aux yeux des grands une demeure bien vulgaire; mais dans ses forges, où le feu brille toujours pour fondre les armes, dans cette tâche continuelle à battre le fer qui sera consacré au service de Dieu et du prince, il y a le principe sacré du courage et de la fidélité.

— Et c'est ainsi que votre père pratique son art !

—Messire Muller, aux yeux de tous, est brave et pur comme l'acier qui sort de ses mains. Et, si le service de son maître ou le soin de sa propre renommée l'exigeait, il saurait se servir des armes qu'il forge aussi victorieusement que qui que ce soit au monde.

— C'est bien, mon enfant, reprit la princesse en souriant. En attendant les actes de vaillance que nous promet votre digne origine, nous aurons ce soir une solennité, dont votre danse et vos chants feront les principaux frais.

— Il nous sera donc permis d'y assister? demandèrent vivement les jeunes seigneurs.

—Certainement, répondit l'impératrice. Il est même indispensable que les plus dignes chevaliers de la cour soient réunis près de nous pour l'achèvement de la cérémonie, car il y a une formalité, et la plus importante de toutes, dont nous n'avons pas encore parlé. Ma chère Léonore, allez, je vous prie, prendre sur la toilette de ma chambre un rouleau de soie blanche et du velours semblable à celui du cordon d'honneur.

La jeune fille obéit et revint s'asseoir aux pieds de sa souveraine.

— Maintenant, dit celle-ci, vous allez border cette bande de soie avec ce ruban et en former une écharpe, que vous donnerez ce soir à l'un de nos seigneurs, à votre choix. Celui qui recevra ce gage deviendra par là votre chevalier féal pendant une année.

Léonore se mit à façonner entre ses belles mains l'écharpe qu'il lui était ordonné de préparer tout en jetant de côté un regard observateur et enjoué sur ceux qui pouvaient y prétendre.

C'étaient les hommes de la cour les plus distingués par leur esprit et l'élégance de leurs manières que l'impératrice admettait à son cercle. Parmi eux on devait remarquer surtout le comte Norberg.

Il était d'un extérieur plein de dignité et de charme; mais, à peine âgé de trente ans, une partie de ses cheveux noirs avait déjà blanchi, et des rides sillonnaient son visage ; la gravité triste de sa physionomie appartenait aussi à un âge plus avancé que le sien. Ce-

pendant ce précoce déclin de ce qu'on nomme la beauté n'ôtait rien aux séductions réelles de sa figure. Ses grands yeux bruns avaient conservé un feu extraordinaire; son sourire était d'une douceur exquise; ses poses, ses gestes, ses moindres mouvements, avaient une empreinte particulière de noblesse et de grâce martiale.

Avec un esprit supérieur, un savoir très-étendu pour son siècle, une rigidité de mœurs extrême, le comte de Norberg résidait constamment au milieu d'une cour ignorante, débauchée, pervertie; il traitait en maître respecté ce Winceslas, qui n'avait d'empereur que le nom; il le suivait partout comme son ombre, et, s'il ne partageait pas ses grossiers plaisirs, il semblait cependant les approuver par sa présence. Il y avait là une bizarrerie dont les gens les moins observateurs étaient frappés. Le comte, vivant au milieu des courtisans, était pour ainsi dire inconnu d'eux; les regards curieux, souvent attachés sur sa personne, ne pénétraient pas jusqu'à son âme.

Depuis quelque temps, sa réserve habituelle et sa hauteur dédaigneuse avaient pris une teinte de rêverie et de tristesse. Si on eût attribué ces nouvelles dispositions du comte à une souffrance de cœur secrète et profonde, les compagnons de Norberg eussent repoussé cette supposition, tant sa froideur et son austérité l'avaient fait juger jusque-là en dehors de la vie commune.

Près du comte de Norberg était le page Edgard dans

son attitude habituelle : la tête haute, une main caressant à son menton la barbe qu'il n'avait pas encore, l'autre appuyée sur la hanche, de manière à relever son manteau et à découvrir la garde de son épée.

Edgard, très-jeune encore, avait, comme nous l'avons dit, une expression de physionomie très-marquée, un feu dans le regard, une fermeté dans la contenance qui dénotaient en lui un rapide développement d'esprit et de courage.

C'était lui qui, un mois auparavant, avait sauvé Léonore Muller des mains du peuple soulevé contre elle, en appelant l'attention de l'impératrice sur la belle prisonnière. Depuis cet instant, il l'aimait de toute son âme. Dans cette âme, où rajeunissait l'ancienne chevalerie, l'amour était une religion, et le jeune homme l'avouait hautement, comme il le faisait de sa foi chrétienne. Il parlait sans cesse de son amour à Léonore, il en faisait confidence à la cour entière, il devait aller le conter aux arbres et aux échos du vallon, si cela durait encore.

C'était avec une chanson, dont les sons aimés devaient attirer la princesse sur le balcon, qu'Edgard avait arraché Léonore à ses persécuteurs ; ainsi, dans tout le cours de la vie, doué d'une heureuse assurance, confiant en son étoile, il devait combattre les dangers et les peines avec un chant et un sourire.

En ce moment, il regardait avec une ardente convoitise l'écharpe qui allait désigner le chevalier de Léonore.

VI

LE TEMPS DES AMOURS

(SUITE.)

Le soleil s'était élevé et rendait, pour quelques instants aux campagnes environnantes leur atmosphère radieuse. On entendit sous les fenêtres de la tour le hennissement des chevaux amenés pour la promenade, et l'impératrice donna le signal du départ.

La princesse et sa suite montèrent sur de légers chevaux, dressés à parcourir les chemins difficiles des montagnes, et la cavalcade se mit en marche. Des archers venaient par derrière, pour prêter secours, s'il le fallait, dans ces pays sauvages habités par les bêtes fauves de toute espèce.

On traversa assez lentement la prairie marécageuse où de fortes ronces et des herbes de haute venue embarrassaient la marche.

Le comte de Norberg, depuis le départ du château, cheminait aux côtés de Léonore. Il montait un superbe cheval qui avait appartenu au comte d'Hasting, et qui était demeuré longtemps dans cette prairie auprès du

corps inanimé de son maître. En passant devant le chêne à l'ombre duquel s'était commis le meurtre, l'animal au fidèle souvenir fit un violent soubresaut, se cabra et s'élança en avant avec tant de violence, que Norberg, quelque bon écuyer qu'il fût, ne put le retenir et se trouva pour quelques instants emporté loin des voyageurs.

Edgard eut bientôt pris la place du comte près de Léonore.

Le page et la belle écuyère, pour se garantir du soleil, suivaient le demi-cintre des aulnes qui longeaient la prairie.

— Mademoiselle Léonore, dit le jeune homme, avez-vous laissé dans votre corbeille à ouvrage l'écharpe que vous devez donner ce soir à l'un de nous pour en faire votre chevalier? — Certainement.

— Tant pis.

— Et pourquoi?

— Les lieux sauvages où nous allons entrer auraient été propices pour déterminer votre choix... A votre place, j'aurais tenu cette écharpe blanche à la main dans ces parages escarpés, et je l'aurais jetée dans le gouffre le plus terrible en disant : « Elle appartiendra à celui qui ira la prendre... »

— Vraiment?... Eh bien, en me donnant ce conseil vous ne vous mettez pas à ma place, vous restez égoïstement à la vôtre. Vous pensez qu'étant le plus agile de tous et le moins inquiet de vous rompre le cou, c'est vous qui auriez ramassé le ruban.

— C'est vrai.

— Bien au contraire, à ma place, vous auriez pensé que cette manière de faire un choix pourrait très-bien me donner pour chevalier un daim ou un chamois des montagnes, habile à sauter dans les précipices, ou bien un homme qui posséderait les mêmes avantages de légèreté et de vitesse, qui ne sont pas, en vérité, des qualités suffisantes.

— Vous prenez mes paroles au pied de la lettre, tandis que ce n'était là qu'une manière détournée de vous dire que je vous aime...

— Vous me le dites très-clairement tous les jours !

— Et qu'il faut me prendre pour votre chevalier.

— Beau chevalier vraiment, quand l'or qui doit forger ses éperons est encore au fond de la mine !

— Je sais que beaucoup à la cour sont plus que moi; mais je suis déjà beaucoup pour mon âge et le point d'où je suis parti.

— Parce qu'il a plu à l'empereur de vous donner une épée dans le corps des pages, qui reste toujours en temps de paix, et de vous appeler quelquefois à son conseil, où on discute sur les aromes à mettre dans le vin.

— Quelque puéril que vous semble un tel avancement, il est extraordinaire pour moi... pour moi, enfant perdu dans le monde, ne sachant à qui je dois le jour, n'ayant pas même *un nom*, cette protection native, qui nous fait des aïeux une garde invisible... Vous ne connaissez pas l'abandon dans lequel s'est

passée ma première jeunesse... J'ai été élevé pour ainsi dire sur la voie publique, dans les universités, à la cour, où tout le monde passe sans se connaître, sans s'aimer. En arrivant, à seize ans, dans la maison de l'empereur, séjour étranger pour moi, qui avait sa langue, ses usages particuliers, personne n'est venu m'en donner la clef, me conduire dans ce dédale, où chaque pas offrait une difficulté. Je n'avais pour me guider que mon cœur, qui me disait : « C'est Dieu qui fait les rois, que son choix semble juste ou non à nos faibles lumières, aime ton prince, sers-le avec dévouement, et tu auras bien mérité de Dieu. » Cet attachement vrai et profond m'a attiré la faveur de Winceslas; car c'est une faculté des enfants et des rois de sentir qui les aime. Eh bien, ce droit de porter une épée que j'ai reçu seul entre tous les pages, cette faveur du prince dont vous souriez, lorsque tant d'autres l'achètent par des bassesses, je l'ai obtenue par un seul sentiment louable et pur, j'en atteste le ciel.

L'accent ému qui accompagnait ces paroles fit tomber l'ironie des lèvres de la jeune fille; elle répondit plus affectueusement :

— Sérieusement parlant, Edgard, j'ai foi en une fortune fondée sur de telles bases, et je vous crois un brillant avenir.

— Vous allez trop loin, maintenant.

— La protection de l'empereur...

— Est bien capricieuse.

— Il vous restera toujours le meilleur appui, celui qu'on trouve en soi-même.

— J'ai bon courage, sans doute, et je me sens quelque chose dans la tête et dans le cœur; mais il manque à ces bons instincts une volonté supérieure qui les rallie et les dirige, un esprit d'en haut qui les anime. Plus je vous connais, Léonore, plus il me semble que vous devez être cette puissance bienfaisante qui me protége et me guide, cette âme qui domine en moi.

Ce que le page disait à Léonore en ce moment n'était que la répétition des aveux et des confidences qu'il lui renouvelait tous les jours, et sur tous les tons ardents et plaintifs dont l'amour module ses accents.

Léonore l'écoutait en riant, mais avec un secret intérêt. Le jeune page, déjà si courageux et réfléchi, répondait bien à son propre caractère; elle trouvait dans Edgard, comme dans elle-même, la force morale sous une enveloppe délicate et fragile.

On était alors arrivé à mi-côte de la chaîne des montagnes; leur vue plus rapprochée dévoilait d'agrestes beautés.

A mesure qu'on avançait, le vent puissant des hauteurs chassait devant lui de longs flots de brouillards comme il eût fait d'un *fil de la Vierge*. On voyait alors de gigantesques sapins, entremêlés de roches sourcilleuses, où siégeaient des orfraies et des vautours; de profonds ravins bordés de blocs informes de granit qui semblaient les squelettes de quelques monstres

sauvages endormis autrefois sur ces bords; de chaque fente de leurs parois sortaient des troncs de chêne noirs et tortueux. Dans cette nature sombre et menaçante, régnait un vent plaintif et terrible qui semblait le soupir des animaux féroces qui l'habitaient.

A quelques pas de là, l'atmosphère devenait tout à coup douce et calme; il flottait dans l'espace des vapeurs d'opale roses et azurées. On voyait dans le plan le plus rapproché un fond de gazon, couvert de bosquets, de vergers; dans cette zone de verdure s'élevaient de petits hameaux dont les cabanes de bois étaient hautes comme les tiges d'iris qui croissaient à côté; l'église seule était en pierre : sa flèche bénie restait toujours là, et voyait, à chaque saison qui passait, les plantes et les cabanes naître et tomber à ses pieds.

Cependant la troupe élégante qui cheminait sur la pente la plus douce de la montagne ne donnait pas à ce magnifique paysage toute l'attention dont il était digne. Les demoiselles d'honneur, les jeunes chevaliers, étaient tous occupés d'eux-mêmes et de ceux à qui ils voulaient plaire. La princesse Sophie, qui, de ces hauteurs, découvrait la chapelle ruinée dont une pierre tumulaire portait le nom de Waltimor, ramenait sans cesse ses regards de ce côté... En appelant Sophie de Bavière à la possession de l'empire, on lui avait au moins donné la tombe de son amant!

La cavalcade, apercevant à quelque distance un plateau tapissé de gazon et abrité du vent sous de hautes

roches, se dirigea de ce côté pour y prendre un peu de repos et une légère collation.

Tandis qu'on gravissait un sentier sinueux, l'impératrice voyait sans cesse un énorme vautour qui, à mesure qu'elle marchait, voletait de roche en roche devant elle. Le sombre oiseau, dans son attitude horizontale et disgracieuse, battant lourdement des ailes, tendant son grand cou plumé, regardait fixement la princesse de ses yeux jaunes et irisés.

Sophie se plaignit plusieurs fois de cette importunité, et, toujours prête à s'effrayer, se prit à trembler réellement de la présence continuelle de cet oiseau, dont les ailes sont chargées de malheur.

Mais, à l'instant même, elle le vit tomber mort au pied de la roche.

En se retournant, elle vit Léonore Muller, fraîche et souriante, assise sur son cheval dont elle avait abandonné les rênes, et tenant encore un arc à la main.

Léonore avait pris cet arc entre les mains des archers qui suivaient le cortége et avait abattu le vautour du premier coup, à quarante toises de distance.

De vifs applaudissements partirent de tous côtés; on ne pouvait voir meilleur tireur d'arc dans la garde impériale.

— Vraiment! dit l'impératrice en serrant la main de la jeune fille, je n'ai plus rien à craindre, ayant si brave amazone à mon service.

— Puissé-je, madame, répondit Léonore, éloigner ainsi de vous tout sujet de tristesse et de danger.

— J'ai entendu plusieurs fois, reprit Sophie, la voix du pressentiment me dire qu'il en serait ainsi.

On était arrivé sur le plateau de rocher désigné comme le dernier point du voyage. On fit halte à cet endroit pour reprendre ensuite le chemin du retour.

VII

LE TEMPS DES AMOURS

(SUITE.)

De l'esplanade naturelle que formait le rocher, on découvrait une étendue de landes verdoyantes, de bruyères roses, de sable doré, un immense espace éclairé de soleil, où passaient majestueusement et sous des formes diverses les grandes ombres versées par les nuages. De l'autre côté, on était adossé à un pan de montagne, dont le cône se trouvait terminé par un petit ermitage abandonné, qui se découpait sur le ciel.

La princesse et ses belles écuyères, assises sur la mousse, buvaient des tasses de lait que les archers étaient allés chercher dans un hameau voisin.

Léonore, débout au bord du plateau, appuyée contre le tronc d'un hêtre, contemplait le magnifique horizon déroulé devant ses yeux. Le comte de Norberg s'approcha d'elle pour relever le mouchoir tombé de sa main, et le lui tendit en silence, mais en jetant sur elle un de ces regards ardents et tristes qui lui étaient

particuliers, et dont la jeune fille, malgré sa fermeté habituelle, était troublée jusqu'au fond de l'âme.

Dans la crainte que le comte s'aperçût de l'émotion passagère qu'il portait en elle, elle se hâta de lui adresser quelques paroles banales. Regardant son élégant habit de velours bleu, dont les larges broderies d'or brillaient au soleil, elle lui dit d'un ton enjoué :

—Quelle toilette matinale, monseigneur! Votre pourpoint reluit comme un miroir.

Il la regarda encore un instant en silence, et répondit lentement :

— Il n'y a pas besoin que mon pourpoint soit un miroir pour que vous voyiez votre image dans mon sein.

Cet aveu d'amour subit et formel, quelque chose légère que ce fût en apparence, fit tressaillir Léonore comme une révélation plus importante et qui eût dû marquer dans sa vie. Il y avait tant de puissance dans les traits et dans la voix du comte, qu'en toute circonstance les paroles qu'il prononçait étaient faibles auprès de l'impression qu'elles faisaient naître. Cependant la jeune fille, qui avait légèrement pâli, reprit avec une apparente gaieté :

— C'est depuis que nous sommes à la campagne que vous songez, seigneur, à occuper votre cœur d'une humble fille du peuple !... comme ces dames boivent du lait dans des jattes de terre pour goûter des plaisirs champêtres.

— C'est depuis le jour où je vous ai vue au château,

jour qui, de plus d'une manière, restera gravé dans ma mémoire.

— Alors, comte Norberg, de toutes les vertus chevaleresques, la discrétion est celle que vous pratiquez le mieux; car vous ne m'avez jamais témoigné vos sentiments par les hommages qui leur servent ordinairement d'interprètes.

— Et qui consistent à porter les couleurs d'une femme, à prendre sa main pour danser dans un ballet?

— Sans doute.

— Cela suffit, en effet, pour peindre des sentiments qui ont la force d'un ruban... la durée d'un quadrille... Mais il est tel amour qui ne peut s'exprimer ainsi.

— Que lui faut-il donc?

— S'enfermer en lui-même ou attendre les événements pour se montrer.

— Les grands événements se présentent rarement dans la vie, et cet amour pourrait bien être comme l'aloès, qui fleurit une fois tous les cent ans.

— Les coups du sort ne sont pas si rares dans les temps de trouble où nous vivons.

— Mais ils ne descendent pas jusqu'à une femme obscure, sans importance dans le monde... Ma vie, à moi, ne peut être qu'uniforme et paisible... Et cet amour qui attendrait les grandes circonstances pour se montrer ne me serait peut-être prouvé qu'à l'heure de ma mort.

Le comte regarda Léonore avec une fixité profonde, et répondit lentement :

Digitized by Google

— Heureux encore celui qui pourrait la partager avec vous !...

Norberg était debout, appuyé contre le rocher. Son front puissant était à demi incliné ; l'ombre de ses sourcils noirs et proéminents répandait sur ses traits une teinte sombre ; ses lèvres entr'ouvertes semblaient desséchées par un souffle brûlant : tout en lui exprimait une douleur étrange, mêlée d'amertume et de terreur, qui alla se réfléchir dans l'âme de la jeune fille.

Elle répondit aux paroles du comte avec une espèce de frémissement :

— Vraiment, monseigneur, si mourir avec moi est le seul bienfait du sentiment que je vous inspire et le seul espoir que vous en receviez pour vous-même, il vaut mieux l'éloigner de votre âme... ou du moins l'y tenir secret.

— Voilà ce qu'on croit sans cesse, reprit Norberg, que l'amour est seulement une route pour arriver au bonheur !...

— Sans doute.

— C'est une impiété de le prendre pour un moyen, parce qu'il n'y a de plus grand bonheur que l'amour même... et c'est la source de toutes les tristes déceptions.

— La vérité que vous annoncez est plus triste encore.

— La jouissance suprême, le but de l'amour, est d'aimer... et il nous conduit toujours à des revers de destinée plus ou moins cruels.

La pose abattue de Norberg, les regards de feu qu'il détournait de Léonore, les instants de silence qu'il gardait entre ses lentes paroles, peignaient mieux qu'il eût pu dire cet amour tout-puissant qui absorbe en lui les forces et la raison de l'homme, et le brise sous le malheur s'il ne peut le rendre coupable.

Léonore se sentait pénétrée d'une crainte vague et inconnue... Mais, soudain elle secoua la tête, montra un visage serein, et répondit en souriant aux derniers mots du comte :

— S'il en est ainsi, monseigneur, l'amour que vous faites si doux dans le présent et si effrayant dans le lointain ne m'inspirera pas de terreurs, car j'ai l'heureuse faculté de ne vivre que dans le jour qui luit, et d'oublier le lendemain aussi facilement que la veille.

— Et je serais tenté de tout oublier moi-même, reprit Norberg avec un accent plus doux, pour ce moment où je vous vois si calme et si radieuse... dans le cadre de cette belle nature tout en harmonie avec vous.

En ce moment la princesse de Bavière, qui venait de tourner la roche et dont les pas avaient été dissimulés sur la mousse, se trouva devant eux.

A l'expression de physionomie du comte plus encore qu'au peu de paroles qu'elle avait entendues, Sophie devina le sujet de l'entretien qui venait d'avoir lieu. Norberg se retira à l'approche de la princesse ; celle-ci prit le bras de Léonore et l'entraîna du côté où

étaient les dames de la cour, en lui disant avec une gracieuse douceur :

— Je me doutais bien, ma belle enchanteresse, que vous aviez vaincu notre chevalier invincible.

— Moi, madame ?

— Mais sans doute ce n'était pas ce vieux chêne ou ce rocher qu'il regardait avec tant d'ardeur... Et les regards de Norberg ne peuvent mentir ; la loyauté de son âme est assurée comme la supériorité d'esprit et la grandeur de caractère, qui en font l'homme le plus éminent de la cour et de l'empire.

— Et Votre Altesse croit que ce demi-dieu a daigné descendre pour moi aux sentiments humains !

— Vous le croyez aussi... et devriez bien lui octroyer quelque faveur en retour.

— Une pauvre fille, qui n'a que son cœur, ne peut rien donner, à moins de donner trop.

— Vous vous trompez, Léonore ; vous pouvez accorder une préférence honorable au comte de Norberg en le nommant ce soir pour le chevalier qui doit vous prêter foi et hommage pendant le cours d'une année.

— Lui ! si grave, si imposant...

— Ce choix montrerait beaucoup de sagesse de votre part, et, comme il fixerait davantage le comte près de nous, me serait très-agréable à moi-même.

— Ah ! madame, cette raison est toute-puissante, dit Léonore avec entraînement.

Puis elle s'arrêta subitement. Elle éprouvait pour le comte un sentiment inexplicable, qui lui faisait en

même temps l'admirer et souffrir de sa vue, et n'aurait pas voulu s'attacher à lui, même par le lien le plus fragile. Mais, comme elle trouvait au-dessous d'elle de se diriger d'après une impression presque superstitieuse, elle reprit avec résolution :

— Je choisirai le comte de Norberg pour mon chevalier, puisque tel est le bon plaisir de ma souveraine, et je vais en donner un témoignage à l'instant même.

La princesse et Léonore rejoignaient en ce moment le groupe des voyageurs, qui se reposaient, tandis que les chevaux paissaient un peu d'herbe à l'ombre des rochers.

— Regardez cet ermitage, mesdames, dit la jeune fille d'honneur en montrant l'espèce de châsse en pierre posée au pic de la montagne, et qu'un éboulement de terrain formé au-dessous faisait paraître presque suspendu dans les airs. Son Altesse a dit, en le voyant, que ce petit sanctuaire, si haut placé, était des domaines du ciel. Eh bien, aussi vrai qu'un saint homme l'a autrefois habité, je vais aller chercher un lierre de sa muraille.

— C'est impossible ! dit-on de toutes parts.

— Je parie, dit Léonore, en étendant la main, de faire cette ascension à cheval par le bois qui monte de ce côté, et de revenir par le sentier qui descend de celui-ci.

— La pente est impraticable.

— Seigneur Norberg, reprit vivement Léonore en se tournant vers le comte, savez-vous bien le *Pater* et le *Credo* sans vous tromper?

— Comme tout chevalier chrétien le doit.

— Alors il n'y a pas de danger pour vous dans un chemin difficile; vous allez m'accompagner.

— Moi ! dit-il d'une voix troublée, traverser avec vous ce bois sombre !

Et un signe de négation acheva sa réponse.

Léonore, surprise, regarda le comte en riant; et son air semblait lui demander si réellement il aurait peur d'elle au fond d'un bois.

— J'irai, j'irai, moi ! s'écria Edgard.

— Quelle folie ! dit-on encore de tous côtés.

—Venez, venez, mademoiselle Léonore ! je vais vous conduire, dit le page en s'élançant sur son cheval.

— Vous, monsieur l'écervelé, vous me conduiriez tout droit en paradis par le chemin de quelque précipice, et je ne suis pas en état de grâce pour y arriver si vite... Mais je vais passer la première, et venez avec moi si vous voulez !

Puis elle sauta à son tour sur sa haquenée.

Sans écouter la voix de l'impératrice, qui leur criait de faire trève à cette folie, les deux jeunes gens s'enfoncèrent bride abattue dans le bois et disparurent.

Un quart d'heure après on vit leur tête pointer au-dessus des arbres, puis on les vit à la cime du roc se détacher sur la nue. Ils mirent pied à terre et s'agenouillèrent dévotement sur ce sommet élancé où, à cette distance, ils semblaient deux brillants et gracieux ramiers posés l'un près de l'autre.

Ensuite Léonore cueillit une branche de lierre

bénie, et ils prirent ensemble le sentier escarpé qui descendait de cette pente rapide. Mais, au lieu de retenir leurs chevaux, comme de sages écuyers eussent dû le faire, ils donnèrent de l'éperon pour les lancer en avant, et semblèrent avoir établi un défi à qui arriverait le premier. Au commencement de la descente, le cheval d'Edgard s'abattit. Léonore, ne voulant pas profiter de cet avantage, sauta légèrement à terre et se pencha pour boire à une source vive, tandis que le page faisait sortir son destrier d'un repos intempestif. Puis les deux aventureux coureurs reprirent leur élan audacieux et touchèrent en même temps le bas de la montagne.

Ils arrivèrent bientôt sur la plate-forme, les cheveux au vent, le visage éclatant d'incarnat, les yeux brillants, les lèvres épanouies, tout radieux de triomphe et de joie.

Léonore donna la relique rapportée de l'ermitage aérien à l'impératrice, qui embrassa la jeune fille et la gronda en même temps de sa témérité.

La cavalcade se remit en marche, et rentra peu de temps après au château.

A huit heures du soir, toute la cour était réunie dans la grande galerie.

Les torches de cire, soutenues par des effigies de soldats armés, et devant les cuirasses qui leur servaient de réfracteurs, répandaient une vive lumière. La musique des ménestrels remplissait l'espace, la danse était très-animée. Pour la première fois, les

hôtes de la forteresse goûtaient quelque peu de franche gaieté. On célébrait la réception de Léonore Muller parmi les chevalières de l'impératrice.

Winceslas, qui était assez bon prince pour toutes les jolies femmes, avait voulu présider la réunion, et s'était conformé de fort bonne grâce à l'usage, qui lui ordonnait d'embrasser la nouvelle chevalière en ouvrant la soirée.

La jeune Muller avait montré dans cette journée tant de grâce, de courage, de dévouement chevaleresque à sa souveraine, qu'une espèce d'enthousiasme se mêlait au charme qu'elle exerçait d'ordinaire autour d'elle. L'amitié franche de ses compagnes, les hommages ardents dont les hommes l'entouraient, la montraient dans cette réunion comme une véritable enchanteresse, attirant tous les cœurs à elle. Elle se sentait admirée, aimée, et en devenait plus charmante encore.

La fin de la soirée approchait. Sophie de Bavière prit le cordon blanc des mains de la grande maîtresse pour en décorer Léonore.

On se rangea en cercle, et la jeune fille approcha de sa souveraine. En ce moment, un signe de l'impératrice, un coup d'œil jeté sur le comte de Norberg, rappela à Léonore qu'elle avait promis de choisir ce seigneur pour son chevalier, et un regard de Léonore répondit qu'elle ne l'avait point oublié.

La jeune récipiendaire allait s'agenouiller devant sa maîtresse pour recevoir de ses mains le signe d'honneur, lorsque, au milieu du silence ému que répan-

dait ce moment d'une douce solennité, on entendit le son d'un cor sous les remparts.

Un mouvement d'attention retint tout le monde en suspens. Bientôt un valet entra, apportant une lettre adressée à Léonore Muller.

La jeune fille sentit, en touchant ce papier, un froid subit se répandre dans ses veines. Cette souffrance inexplicable fut partagée par la princesse, dont l'âme était unie à celle de Léonore par un lien sympathique.

Elle demanda au valet d'une voix altérée :

— D'où vient cette lettre?... Qui vous l'a remise?

— Un messager inconnu, qui est reparti à l'instant même.

Léonore avait déjà déchiré l'enveloppe et reconnu d'où venait le message.

La force extraordinaire dont son âme était douée ne l'abandonna pas à cette vue. Elle se plaça sous la lueur d'un flambeau pour lire ce que contenait ce papier.

Son visage était d'une pâleur profonde, ses sourcils arqués se joignaient sur son front haut et grave, mais aucun signe de faiblesse ne se montrait en elle. Elle lut d'une voix lente et ferme ce qui suit :

« A Léonore Muller.

« Léonore, coupable de révolte et de blasphème contre le saint tribunal, comparais! Nous, les secrets vengeurs de l'Éternel, te sommons de venir, avant

la fin de cette lune, rendre compte devant la souveraine justice, que tu as méconnue. Comparais ! comparais (1) ! »

La jeune fille laissa retomber sa main, qui tenait la lettre fatale, et regarda autour d'elle.

Tout était muet, immobile... Au milieu des joies de la musique, de la danse, cette foule, soudain pétrifiée, n'offrait plus que des visages fixes, hagards, où la consternation était peinte.

Les francs-juges n'avaient pas oublié l'outrage fait à leur saint caractère. Après avoir laissé sommeiller leur vengeance, ils en donnaient en ce moment un avis dont il y avait tout à redouter.

Pendant quelques minutes, Léonore contempla l'étendue de son malheur dans l'impression profonde qu'il causait. Elle essaya de parler. Sa voix, d'abord tremblante, soulevait les larmes enfermées dans son sein et n'exhalait que des mots entrecoupés. Mais elle se raffermit bientôt, et rappela le courage autour d'elle.

— Mon Dieu, dit-elle, pourquoi cette alarme que je vois répandue ici pour un arrêt qui, grâce au ciel, ne frappe que moi ? J'étais bien heureuse et bien digne d'envie auprès de notre douce souveraine. Tout est changé en une minute... Il n'y a plus pour moi, maintenant, que la persécution, la mort. Mais je suis si peu de chose au monde !

— Il faut fuir ! s'écria l'impératrice.

(1) Formule de citation du tribunal secret.

On fit signe de toutes parts que c'était impossible.

Léonore leva son beau visage vers le ciel.

— Que Dieu me pardonne, dit-elle, un orgueil qui ne convient pas à une femme ! mais, quand même la fuite pourrait assurer mon salut, je ne voudrais jamais descendre à me cacher comme une coupable.

— Malheureuse enfant ! que feras-tu ? dit Sophie de Bavière.

— Je me présenterai devant les francs-juges, répondit Léonore. Monseigneur, ajouta-t-elle en se tournant vers Winceslas, toutes les formalités de la justice doivent être connues de vous : dites-moi dans quel lieu siége le tribunal secret.

— Partout et nulle part.

— Comment peut y parvenir celui qu'on y appelle ?

— L'accusé doit se trouver seul, à minuit, dans le carrefour des rues ou la croisée des chemins ; il voit alors venir à lui un homme couvert d'un masque noir, qui le conduit, les yeux bandés, dans l'enceinte où siége le tribunal.

— Il suffit, dit Léonore ; d'ici à huit jours je comparaîtrai.

— Et que diras-tu pour ta défense ? demanda Sophie en la regardant avec des yeux pleins de larmes.

— Moi, accusée d'avoir élevé la voix contre les francs-juges, et citée à paraître devant eux, je leur dirai qu'ils ne peuvent connaître d'une cause dont ils se croient la partie offensée ; je leur dirai qu'en toute circonstance la justice doit se rendre à la face du ciel ;

que, lorsqu'elle se cache dans l'ombre, ce n'est plus qu'un complot de haine et de vengeance; qu'alors l'accomplissement de ses décrets n'est plus une exécution légale, mais un meurtre, et que ceux qui reposent dans la tombe ensanglantée ont le droit de les maudire pendant l'éternité... Voilà ce que je dirai pour ma défense !...

Léonore était si belle en prononçant ces paroles de sainte colère, sa voix fraîche et suave de jeune fille contrastait tellement avec la fierté de ses paroles, il y avait dans toute sa personne un ensemble si frappant de faiblesse touchante et d'audace, que tout le monde redoublait d'admiration et de terreur pour elle.

L'impératrice s'approcha vivement et prit une des mains de la jeune fille, qu'elle pressa sur son sein comme pour la retenir, en s'écriant :

— O mon Dieu ! elle va se perdre !

— Eh bien, dit Léonore avec un ineffable sourire, avant de mourir, il faut que je reçoive cette décoration dont allait me parer votre gracieuse bonté... Veuillez donc me donner, madame, le cordon de votre chevalière.

Et, en disant cela, elle se prosterna avec une grâce noble et tendre aux genoux de l'impératrice.

Sophie, palpitante d'émotion, passa d'une main tremblante à l'épaule de Léonore le cordon blanc qui se terminait par un médaillon au chiffre de la princesse.

Léonore engagea sa foi, de servir toujours avec amour et respect sa souveraine.

Cette simple cérémonie empruntait une solennité extraordiuaire du moment où elle avait lieu : ces fleurs de chevalerie, de beauté, de jeunesse, se détachaient au milieu des plus sombres images ; ce mot *toujours* prononcé par une jeune fille, qui n'avait peut-être pas quelques jours d'avenir, faisait tout frémir autour d'elle.

Léonore n'avait rien oublié des détails de sa réception. Elle dit en se relevant :

— Il ne me reste plus, je crois, qu'à nommer mon chevalier.

Elle parcourut du regard le cercle des seigneurs pour y chercher le comte de Norberg... mais il avait disparu.

Il passa sur les lèvres blanches et frémissantes de la jeune fille un sourire de dédain qui s'effaça aussitôt. Léonore était au milieu du cercle de la cour ; une de ses mains était toujours retenue par Sophie et mouillée des larmes de cette douce princesse ; elle étendit l'autre en montrant l'écharpe qui allait lui servir de gage dans son choix, et dit d'une voix ferme :

— Ce n'est plus dans les bals, les concerts, les tournois ou les pieux pèlerinages qu'un chevalier doit porter mes couleurs, m'adresser ses chants ou prier pour moi... C'est à une existence fragile et cruellement menacée qu'il devra se lier ; ce sont des journées d'angoisse, et dont je ne serai jamais sûre de voir le couchant, qu'il viendra partager avec moi ; c'est au milieu des dangers terribles et toujours présents qu'il devra

me suivre... Eh bien, pour montrer que je ne tremble pas devant ces périls et ne cherche pas à me réfugier sous l'abri d'une puissante défense, je choisis pour mon chevalier le plus jeune de tous, celui dont l'épée n'est pas encore sortie du fourreau, celui qui n'a que son cœur à m'offrir au lieu de son bras... Page Edgard, voulez-vous cette écharpe?

Le jeune homme se précipita à ses genoux, les yeux enflammés d'une ardeur immense.

— Oh! je vous remercie, Léonore, s'écria-t-il, vous avez bien choisi!

VI

LE COUVENT DE SAINT BRUNEAU

Le lendemain, au lever du soleil, toutes les fenêtres de la résidence royale étaient déjà ouvertes, et il régnait à l'intérieur le mouvement agité d'un départ; le son des cors se répétait de l'une à l'autre tourelle; les écuyers amenaient dans la cour d'honneur les chevaux de voyage, richement caparaçonnés, et, sur l'esplanade où résonnaient les mots de commandement et le bruissement de l'acier, la garde impériale se rangeait sous les armes.

L'impératrice et les femmes de la cour terminaient une toilette qui devait servir pour tout le cours de la journée et l'entrée à Prague.

Pendant ce temps, Léonore eut le désir d'aller faire sa prière du matin dans la petite chapelle abandonnée du château. La jeune fille était profondément frappée du danger terrible dont était venue l'avertir la lettre du tribunal secret. Mais le recueillement de la nuit l'avait cependant fortifiée; cette sève généreuse qui coule dans les veines de la jeunesse, et semble, en

dépit de tout, promettre une longue existence, la raffermissait sans doute... Elle allait se recueillir un moment devant Dieu, et se sentait ensuite capable de présenter un visage serein jusqu'au jour où se déciderait sa destinée.

Le faible jour d'un matin d'automne, pénétrant dans l'intérieur de la chapelle, éclairait harmonieusement les restes délabrés de l'architecture sainte, et le sol inégal ou le creux des sépulcres enlevés après l'abandon de la chapelle interrompait les lignes des tombes qui restaient encore fermées, et parmi lesquelles se trouvait celle d'Henri Waltimor. L'autel de pierre s'élevait au milieu d'un éboulement de la muraille, que le temps avait revêtu d'une végétation verdoyante; l'oiseau qui chantait au matin dans cette feuillée, et la violette qui perçait le gazon, rendaient à l'autel oublié les hymnes et l'encens.

Deux personnes étaient déjà dans le petit sanctuaire.

A peu de distance du chœur, et caché derrière un pilier, le comte de Norberg se tenait debout, les bras croisés. Son front portait la pâleur et l'absorption d'un chrétien austère, et cependant on aurait bien pu juger, à l'expression de ses traits, qu'il ne priait pas; il ne donnait non plus aucun regard d'attention aux précieuses sculptures gothiques qui restaient encore dans la ruine... On aurait pu connaître ce qu'il venait faire en ce lieu.

Léonore, absorbée en elle-même et passant de l'autre côté de la colonne, n'aperçut point le comte; mais en

avançant, elle vit Edgard au pied de l'autel. Sa toque et son épée posées près de lui sur le gazon, il tenait la tête inclinée et appuyait son front dans ses mains.

Au bruit des pas de Léonore, il tourna la tête.

— Votre dévotion s'y prend de bien bonne heure, lui dit la jeune fille avec un doux sourire.

Edgard se leva, mit la main sur sa poitrine, et dit avec un profond accent de vérité :

— Nous sommes condamnés, Léonore... c'est le moment de penser à Dieu.

— Condamnés !...

— Parmi les accusés du tribunal secret, bien peu sont absous... Nous devons nous faire à cette pensée !..

— Pourquoi dites-vous *nous*, quand il ne s'agit que de moi ?

— J'ai bien pensé à cela cette nuit... et avec une mûre réflexion. Car, je vous le jure, Léonore, ces douze heures m'ont vieilli de douze années... Et voici le fruit de mes réflexions. Quand même j'aurais la force des héros et leur courage, je ne pourrais vous sauver du coup des invisibles... mais j'ai organisé un plan de conduite pour être toujours auprès de vous ; le jour à vos côtés, la nuit à votre porte. Ainsi on ne pourra vous frapper sans que je tombe sous le même poignard... Je vous empêcherai de mourir seule, abandonnée. C'est ainsi, Léonore, que je serai votre *chevalier*.

— Quel titre serait plus digne de votre cœur ?

— Et, si Dieu veille sur nous et nous sauve de cet abîme, quand vous aurez été accoutumée à la pensée

de notre mort commune, qui sait si vous ne voudrez pas aussi que nous partagions la vie ensemble!

Edgard se tut un instant et reprit d'une voix plus ferme :

— Telle a été ma résolution de cette nuit ; et je suis venu ici ce matin pour la consacrer par un serment devant Dieu.

Léonore tendit la main au jeune homme.

— Je vous comprends, dit-elle, et ne cherche pas à vous détourner de votre sacrifice... car, à votre place, j'en ferais autant. Moi aussi, lorsque j'aimerai, je reconnaîtrai la puissance exclusive, universelle de l'amour, et serai prête à sacrifier tout le reste pour lui.

— Léonore ! s'écria le page, que mes derniers jours seraient beaux si vous disiez cela pour moi !

Les deux jeunes gens s'agenouillèrent et firent leur prière du matin l'un près de l'autre.

Le son de la trompe, qui annonçait le départ, vint frapper les murs de la chapelle : ils se levèrent du pied de l'autel. A quelques pas, ils aperçurent Norberg, que la colonne avait dérobé à leurs yeux, et furent frappés de l'altération de ses traits. Son visage était dans ce moment d'une pâleur plus profonde et humide de sueur froide. Dieu savait quels tourments intérieurs il y avait eu à subir pour lui depuis quelques instants, mais nul autre ne devait jamais avant sa mort en pénétrer le secret.

Edgard et la jeune fille étaient trop occupés de leur situation personnelle pour donner une vive attention à

un sujet presque indifférent; ils étaient aussi trop purs, trop sincères dans le sentiment qui les unissait tous deux, pour s'inquiéter qu'un étranger en eût entendu l'expression. Ils sortirent de la nef, pénétrés de la tranquillité ineffable que ce moment venait de leur donner.

A l'instant où le cortége allait se mettre en marche, l'empereur s'aperçut de l'absence du comte de Norberg et le fit demander. Edgard ayant dit qu'il venait de voir le comte dans l'intérieur de la chapelle, des écuyers allèrent y chercher Sa Seigneurie; mais ils ne trouvèrent personne dans l'enceinte ruinée. Quoique les environs de la chappelle fussent en ce moment remplis de monde, et qu'on n'eût point vu sortir le comte de Norberg, il avait disparu. Winceslas cessa de s'occuper de cet incident et donna l'ordre du départ.

Un moment après les princes et leur suite avaient pris la route de Prague, laissant derrière eux la forteresse, rendue au silence, à la solitude, et à son aspect habituel d'une masse de rochers dans son bois de sapins.

En tête de l'escorte, les lanciers de la garde portaient devant l'empereur l'étendard de la Germanie, aux rayons d'or et de flamme. Winceslas était monté sur un coursier dont l'ample corpulence ne le cédait en rien à celle de Son Altesse, ce qui faisait une forme équestre monumentale, et couverte dans toute sa rotondité de dorures et de pierreries.

L'empereur avait à ses côtés le baron Warner, capitaine des gardes, et les principaux officiers de la couronne. Le comte de Ratisbonne seul manquait auprès de son maître : le jeune favori était parti, comme on le sait, pour une expédition qui devait le conduire dans le sanctuaire du tribunal secret, gardant pour lui seul les moyens qu'il comptait mettre en usage pour y parvenir.

Immédiatement après ce corps d'élite venait la litière de l'impératrice, où la grande maîtresse et quelques dames de la cour avaient leur place. Léonore était assise près d'elles, et chargée, par privilége, de porter au poing le faucon de la princesse.

Sophie de Bavière, encore brisée de l'impression violente de peine et de terreur qu'avait produite sur elle l'avis du tribunal secret, sentait redoubler sa tendresse extrême pour la jeune accusée, et la regardait souvent avec des yeux humides de larmes. Pour Léonore, elle avait repris ses regards sereins, ses fraîches couleurs. Elle était puissamment aimée, et cette conviction circulait dans ses veines ainsi que ces liqueurs spiritueuses qui réchauffent et raniment la vie. Elle se sentait légère et orgueilleuse comme le bel oiseau qu'elle tenait à la main, et croyait avoir des ailes comme lui.

A la suite de l'équipage impérial était le corps brillant des pages, dans lequel Edgard se distinguait par sa fière prestance, et par l'épée que lui seul, d'après une faveur spéciale de son maître, avait droit

de porter parmi ses compagnons. Il tenait ses yeux constamment fixés sur la litière de l'impératrice, dont parfois le vent soulevait les rideaux armoriés pour lui laisser voir la dame de ses pensées.

Le chemin se déroulait entre une vaste lande à l'horizon dépouillé et le bord rocailleux de la Moldaw, qui allait, ainsi que les voyageurs, chercher les murs de Prague.

La campagne était comme un miroir, où le règne féodal reflétait son image. C'étaient de loin en loin, des castels bardés de fer, ceints de remparts, où la lance dressée des soldats arborait le signe de la force oppressive et brutale; et, tout autour, un désert interrompu de pauvres cabanes, sans résistance contre l'ouragan et le choc des combats; les champs restaient en friche, ou leur culture, à peine ébauchée, était déjà ravagée par le passage des hommes d'armes; on voyait sur les terres du pauvre la dévastation imprimée par la guerre et les traces du mal exercé pour lui-même.

La troupe impériale voyagea par un temps assez favorable pendant les premières heures de la journée; mais ensuite le soleil brûlant qui précède l'orage darda sur la route pierreuse et devint difficile à soutenir. Une montée longue et ardue se présentait alors à parcourir; on éprouva un vif désir de suspendre un instant la marche et de trouver un abri muni de quelques rafraîchissements.

— Monseigneur, dit un des officiers en s'adressant à

Winceslas, on demande à Votre Altesse si le voyage doit se faire tout d'une haleine et sans humecter la poussière de la route par quelque cordial généreux.

— Je ne suis point le tyran cruel qui aurait pu concevoir une telle pensée, répondit Winceslas; et nous voici précisément arrivés devant le lieu de réfection où j'ai toujours compté faire halte en chemin.

La route bifurquait en cet endroit : une de ses branches s'enfonçait à droite sous une allée de hêtres touffus, au-dessus desquels on découvrait à quelques distance une toiture surmontée d'une croix, et enfoncée dans des massifs d'arbres.

— Vous voyez bien là-bas ce bâtiment aux sombres murailles, reprit Winceslas : c'est le couvent de Saint-Bruneau. Il ne faut point se méfier de son aspect sévère. J'ai découvert une source de vin du Rhin, abondante et pure, comme il n'en coule nulle part, et de fort joyeux convives. C'est là que j'ai projeté de m'arrêter pour faire reposer ma suite et pour prendre congé des révérends pères, avec qui j'ai lié, le verre à la main, une amitié éternelle.

On s'avança jusqu'à l'endroit où l'allée des hêtres commençait.

Arrivés là, on distingua des chants d'église venant de dessous la voûte de feuillage, sans découvrir encore ceux qui les faisaient entendre et que cachait un détour de l'allée d'arbres.

L'avant-garde des lanciers avait déjà pénétré dans l'avenue qui appartenait aux terres du couvent, et la

tête du cheval de Winceslas se trouvait à l'entrée, lorsqu'on vit une procession paraître au tournant de l'avenue. Les deux cortéges s'avancèrent en même temps : la bannière religieuse et le drapeau impérial se trouvèrent bientôt face à face.

Le père chartreux qui menait la procession la fit arrêter; puis s'approchant humblement de l'empereur, baisa son étrier.

— Nous allons prendre gîte chez vous pour quelques instants, mon frère, dit Winceslas.

— C'est ce que je vois, mon très-cher souverain, répondit le religieux en s'avançant le plus près possible de l'empereur pour lui parler à voix basse; mais, quelque honorable que soit pour nous cette visite, je prie Votre Altesse d'y renoncer.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— C'est aujourd'hui que commence le saint temps de l'Avent. Nous bénissons la terre du couvent pour y répandre la paix et la sainteté.

— Cela importe fort peu, interrompit le prince, nous ne sommes point des démons, et nous pouvons passer sur la terre aspergée d'eau bénite sans être engloutis par elle, ainsi que vous allez le voir.

— De plus, reprit le moine en baissant toujours la voix, sans qu'il y eût pour cela de nécessité apparente; de plus, c'est aujourd'hui vigile-jeûne dans notre communauté, et Votre Seigneurie y trouverait pauvre chère.

— Ah! vraiment, mon frère... Mais il me semble

que le jeûne d'un jour ne dessèche point votre cave très-sainte et éternelle, et n'empêche point la basse-cour et les viviers du saint lieu d'être abondamment pourvus de volailles et de poissons. Or, comme moi, Winceslas, je ne jeûne point en personne, je prierai votre père cellerier de nous servir de tout cela.

Pendant le colloque qui venait de s'élever, les membres de la procession et ceux du cortége impérial avaient quitté leurs rangs et se trouvaient amassés sans ordre autour des deux interlocuteurs.

Des gouttes de pluie pressées qui commençaient à se détacher d'un épais nuage rendaient le besoin d'un asile plus imminent.

Cependant la princesse Sophie, qui s'était trouvée placée de manière à entendre le sujet de la discussion, prit le parti du religieux.

— Je vous en supplie, monseigneur, dit-elle à Winceslas, ne troublons pas ces révérends pères dans leurs saintes pratiques, sans aucune nécessité, car, en vérité, la fatigue que nous éprouvons n'est pas assez grande pour que nous ne puissions, avec un peu de courage, continuer la route.

— Au nom du ciel! très-noble souverain, reprit le moine soutenu par la princesse, ne commettez pas une impité!

Winceslas regardait tour à tour le temps, qui s'obscurcissait davantage, et le religieux, qui réitérait ses observations; il allait peut-être céder aux instances de celui-ci; mais une autre personne l'aborda au même

moment. C'était un mendiant qui suivait d'abord la procession, et qui, dans la mêlée, venait de se glisser jusqu'à l'empereur.

Il dit à Winceslas en tendant la main :

Une petite charité, noble prince s'il vous plaît ! Et, en retour, je vous donnerai un bon avis.

— Toi !

— Oui, monseigneur... Vous saurez que les saints jours de l'Avent ne commencent que demain, qu'ainsi vous pouvez, sans impiété aucune, passer sur cette terre, et ne point craindre non plus de trouver le jeûne au couvent.

— Ah ! tu te joues de moi, vieux béat ! dit Winceslas de sa plus grosse voix en se tournant vers le père chartreux.

Et, à l'instant, il ordonna à sa troupe d'aller en avant.

Les cavaliers se jetèrent à travers la file des religieux et la foule des fidèles, dans l'avenue trop étroite pour contenir les deux cortéges ; et la procession, débandée, effarouchée, s'en alla à travers champs.

Le vieux moine suivait des yeux l'empereur, qui chevauchait vers le couvent, et murmura dans sa barbe :

— Il t'en arrivera malheur !

IX

MOINES ET SOLDATS

L'empereur entra dans la grande salle du monastère, les sourcils froncés sous la fourrure de sa toque, la démarche brusque et altière, et tout prêt à donner essor à sa mauvaise humeur; mais l'accueil qu'on lui présenta adoucit ses dispositions. Les pères chartreux, loin de montrer à l'arrivée du prince le mécontentement et la gêne que les observations du premier moine auraient dû faire présager, mirent dans la réception autant de cordialité que de respect, et le nuage qui couvrait le front de Winceslas fut bientôt dissipé.

Après un moment donné au repos, l'abbé introduisit les princes et quelques personnes de leur suite dans le vaste réfectoire, où le corps des religieux fut bientôt rassemblé.

Cette pièce, haute et spacieuse autant que la vue pouvait s'étendre, et l'immense table, qui allait de l'une à l'autre extrémité, avaient, en l'absence de tout ornement, un aspect de grandeur imposante qu'on ne trouve plus depuis l'éloignement de ces âges où des

centaines d'hommes réunis n'avaient qu'une seule maison comme une seule loi.

L'empereur était au milieu de la table entre deux pères chartreux; en face était l'abbé, ayant la princesse Sophie à droite et à gauche le sous-prieur; le haut bout de la table était occupé par les dames de la cour, et toute l'autre partie par des moines et des officiers de la couronne.

Les fenêtres du réfectoire, situées au rez-de-chaussée, ouvraient sur une grande esplanade plantée de marronniers.

C'était là que les pages, les officiers inférieurs et les soldats avaient établi leur lieu de réfection. Suspendant leurs armures aux branches d'arbres, ils s'étaient assis à des tables diverses, abondamment servies par le pillage complet des celliers et des cuisines qu'ils avaient opéré en se faisant à eux-mêmes les honneurs de la maison.

Winceslas était disposé à reprendre sa belle humeur en face de ces grandes cruches d'argent remplies des vins précieux de Tokai et du Rhin, et au milieu de ses bons amis les moines, près de qui il avait souvent dépouillé sa grandeur royale, et passé à boire de douces heures que semblait mesurer toujours trop vite la cloche monacale. Mais, à part le prince et ses officiers, il régnait un sérieux et une contrainte étranges parmi les convives. La princesse Sophie, plus accessible qu'une autre à cette vague tristesse répandue dans l'air, penchait la tête avec langueur, sans trouver

de paroles gracieuses à adresser à ses vénérables hôtes. Le repas s'écoulait en silence.

Le temps, toujours plus sombre et chargé de gros nuages qui roulaient sans pouvoir éclater, assombrissait encore l'obscure étendue de la salle, où le vent résonnait dans un continuel et lugubre mugissement.

L'empereur, dans ses visites au couvent, avait remarqué un frère chartreux qui se distinguait des autres par un chapelet d'or pendu à sa ceinture, mais qui portait toujours le capuchon baissé et gardait habituellement le silence, ou parlait assez bas pour que le son de sa voix ne pût être nettement distingué. Ce frère était ce jour-là placé immédiatement à côté de lui. Winceslas observa aussi que les chartreux paraissaient beaucoup plus nombreux que de coutume, et gardaient tous leur capuchon baissé. Mais il pensa que la communauté avait pu se recruter de quelques religieux du même ordre, et que, quant à la précaution qu'ils prenaient de couvrir leur visage, c'était sans doute la présence des femmes qui les engageait à tenir leurs chastes regards enfermés sous le capuchon.

Cette obligation, où peut-être le jeûne dont le père chartreux avait parlé, empêchait les religieux de prendre part au repas; ils buvaient seulement de temps en temps des verres de vin glissés sous leur capuce. Ces austères figures de moines presque immobiles, entremêlées aux brillants convives de la

cour, produisaient un contraste d'une pénible impression.

Il était midi. La cloche du monastère sonna l'angelus, et son timbre se répercuta en longs et tristes roulements dans la voûte.

En même temps, comme le cadran d'une antique horloge de bois placée au fond du réfectoire marquait la douzième heure, un grand aigle de bois noir, sortant du sommet, agita lourdement ses ailes. Il marquait ainsi le matin, le soir et le milieu du jour.

Ces bruits sinistres de l'air, cet oiseau qui battait de l'aile sans pouvoir s'élever, formaient comme un orage intérieur au-dessous de celui qui régnait dans l'atmosphère.

Sophie de Bavière, frappée d'un vague malaise, remarquait que le milieu du jour, et son plus beau moment, répandaient une émotion pénible dans ces murs. Elle promenait son regard sur les parois assombries de la salle, et remarquait au-dessus d'un autel, comme il s'en trouve dans les principales pièces des cloîtres, des cordons de chevalier, des couronnes ducales et princières appendues à la muraille.

Se tournant vers l'abbé, elle lui demanda d'une voix timide d'où venaient ces attributs nobiliaires.

— Ce sont, répondit le prieur, les dépouilles de tous les grands qui sont entrés en religion dans ce monastère, et ont déposé là les insignes de leurs splendeurs passées.

Il ajouta en élevant la voix :

— Car bien des destinées se sont métamorphosées dans ce cloître et ont passé du sommet de la fortune à la plus complète pauvreté.

Winceslas, de l'autre côté de la table, remarqua le ton presque solennel du révérend père.

— Que dites-vous donc du cloître et de ses rigueurs? demanda le prince; il me semble, mon cher abbé, que vous n'avez pas l'habitude de prendre tellement au sérieux les vœux monastiques.

— Je ne parle que du dépouillement qui s'y pratique, des grandeurs et des richesses qu'on laisse tomber sur le seuil pour accepter tout à coup le dénuement de tous les biens de la terre.

— Cela ne vous empêche pas de vivre très-bien ici... Et moi j'y trouve le temps fort agréable...

— A tel point, sire, dit l'impératrice, que vous oubliez, ce me semble, le moment du départ.

— Rien ne presse d'y songer; car nous avons peu de distance à parcourir pour arriver à Prague, et je vois encore ici beaucoup de flacons à vider.

— Si Son Altesse compte prolonger le repas, dit le sous-prieur, on pourrait l'édifier par une lecture spirituelle.

— Merci, mon frère, répondit vivement le prince, je ne suis point usurpateur de ma nature... J'ai à moi le royaume de la terre, mais celui du ciel vous appartient, mes bienheureux pères, et je vous le laisse tout entier.

— Vraiment, monseigneur, dit le baron de Warner,

capitaine des gardes, quand on a un empire qui touche du Rhin aux Alpes, qui s'étend d'un côté dans les climats dorés du soleil, et de l'autre dans les glaces du nord, quand on a tout cela...

— Quand on a tout cela, on peut d'une minute à l'autre n'avoir plus rien, dit à demi-voix le moine au chapelet d'or placé à côté de l'empereur.

— Par ma foi! dit Winceslas en se penchant à l'oreille du religieux qui était son autre voisin de table, ce moine taciturne qui ne parle jamais vient, pour la première fois qu'il s'en mêle, de dire une grande sottise.

Mais le prince ne reçut aucune marque d'assentiment de la part du frère à qui cette réflexion était adressée.

— N'avoir plus rien! s'écria en même temps le baron Warner, et comment cela, s'il vous plaît!

Le moine au chapelet d'or rentra dans son silence habituel; mais des frères chartreux soutinrent la proposition qui venait d'être soulevée par sa laconique parole.

— Sans doute, dit l'un d'eux; plus l'empire est grand, plus il est fragile aux mains de celui qui le possède : le souverain trop richement partagé voit se soulever autour de lui l'envie, s'il est digne de son pouvoir; les justes ambitions, s'il ne mérite pas de le conserver.

— Qu'importent les prétentions ennemies, dit le capitaine des gardes, quand on a des armées à leur opposer?

— Il est une ennemie contre qui les armées ne peuvent rien, dit un autre religieux.

— Laquelle?

— La révolution toujours dressée contre les princes régnants, et d'autant plus terrible, qu'elle tient immédiatement au mouvement perpétuel qui est dans l'ordre du monde.

— Et vous semblez l'admettre comme légitime! s'écria un des officiers de l'empereur.

— Quelquefois, répondit le moine.

Winceslas frappa son verre sur la table, et fixa un regard irrité sur celui qui venait de parler.

— Voilà de singulières opinions pour des hommes de paix et d'humilité! dit un des seigneurs en toisant les religieux.

— Ces propos sont fort étranges pour le cloître, ajouta un autre officier, et fort inconvenants envers les illustres hôtes qui s'y trouvent.

L'empereur, qui n'avait cessé de darder son coup d'œil menaçant sur ces capuchons baissés, demanda alors avec une ironie hautaine :

— Et, dans ce moment, par exemple, qui oserait selon vous, mes frères, troubler le repos de l'empire?

Il se faisait sentir de toutes parts un vif saisissement.

Sophie de Bavière, pâle et tremblante, voyait approcher l'orage que son instinctive souffrance avait pressenti.

— Je vous répondrai par une hypothèse, si vous le

permettez, monseigneur, reprit d'un ton composé le religieux.

— Soit, dit Wincelas.

— Supposons que quelques-uns des princes de Germanie, les plus braves et les plus puissants d'entre tous, fatigués depuis longtemps de n'avoir qu'un rang secondaire sous un souverain absolu, s'éveillassent un matin avec la pensée qu'une fédération vaudrait mieux pour eux et pour l'empire...

— Morbleu! s'écria Winceslas, s'ils s'éveillaient avec cette pensée, on les ferait bientôt se rendormir, et pour toujours!

— Non, car ils la tiendraient d'abord secrète, répondit le moine.

— S'ils venaient vous apporter de tels aveux en confession, mes pères, dit le baron Warner, vous feriez bien de trouver une pénitence assez rude pour étouffer leur orgueil.

— Sans doute. Mais, si, loin de là, ils ne prenaient pour directeur que leur propre jugement et persistaient dans leur dessein?

— Silence, mes frères! interrompirent plusieurs officiers de l'empereur. C'est assez... C'est déjà trop vous faire les interprètes d'insolentes rêveries...

— Je continue pourtant ma supposition, reprit le moine d'un ton plus haut. Si les princes se réunissaient pour conférer de ce qui tient au salut de l'empire et à leur propre gloire...

— Aucun toit de nos villes ne leur prêterait asile! interrompit violemment Winceslas.

— C'est possible, reprit le moine; mais la terre est grande... Ils pourraient s'assembler tout autre part... par exemple, dans un monastère où l'empereur viendrait souvent, et qui leur offrirait, outre un lieu sûr pour leurs conférences, un moyen de s'emparer de la personne du prince, s'ils l'avaient décidé ainsi.

Winceslas, étourdi de ce langage, éprouvant autant de surprise que d'indignation, demeurait frappé de stupeur, le verre à la main.

— Savez-vous bien, dit-il aux moines, que de tels propos tenus en ma présence vont tout droit au crime de lèse-majesté?

— Et alors continua le frère chartreux sans reculer devant l'observation princière, et alors ils diraient à l'empereur...

D'impétueuses exclamations interrompirent le moine.

— Buvez donc, mon prince! s'écria le capitaine des gardes, et n'écoutez pas ces fous encapuchonnés!

— Oui, c'est cela, reprit le chartreux en continuant son apostrophe, ils diraient à l'empereur : « Buvez, prince, enivrez-vous! Buvez, pour que nul ombre de raison ne prête plus son secours au règne de l'iniquité! Buvez, pour que vos yeux se troublent, pour que votre main s'affaiblisse et soutienne à peine le sceptre qui doit tomber! Buvez, pour perdre la majesté souveraine, cette cuirasse invisible qui défendrait encore

votre sein! Buvez, enivrez-vous, pour que vous tombiez étourdi et déchu dans le piége qu'on vous tend, et que le salut de l'état s'accomplisse dans un seul instant de triomphe!»

Winceslas s'était levé pourpre de colère. Il croisa ses bras sur sa poitrine, et dit avec autant de mépris que de violence :

— Sortez d'ici! rentrez dans le fond de vos moutiers... ou, sur ma foi, je vous ferai tous rentrer sous terre par le chemin le plus court! frères Hilarion, Ignace, Pancrace! et tous, tant que vous êtes!

— Albert, prince de Saxe! dit un des moines en se levant.

Et son froc, tombant tout d'une pièce, laissa voir l'habit de son rang, couvert d'une éblouissante armure.

— Job, prince de Moravie! dit un autre frère en secouant aussi son enveloppe monacale, et montrant la même métamorphose.

— Ulric, duc de Wurtemberg!

— Hermann, comte de Silésie!

Et les grands vassaux de l'empire se montrèrent armés de toutes pièces, au milieu de leurs écuyers, tandis que les robes de laine, les chapelets, les attributs du cloître, flottaient sur le pavé.

Aucune parole ne s'éleva après les noms imposants qui venaient de retentir. Mais un mouvement spontané et plus rapide que la pensée s'opéra. Au même moment, toute la foule qui remplissait le réfectoire se trouva nettement divisée. Winceslas était dans une

partie de la salle avec ses officiers rangés de chaque côté de lui; les princes étaient en face, au milieu de leurs gens.

Les moines de Saint-Bruneau, se postant auprès de ces derniers dans une ferme attitude, montraient qu'ils embrassaient leur cause.

Le moine au chapelet d'or, qui était à la tête de ceux de son couvent, prit la parole avant les princes, et, pour la première fois, éleva cette voix qu'il tenait toujours voilée.

—Winceslas, dit-il, roi de Bohême, empereur d'Allemagne, vous êtes déchu de vos titres et prisonnier. Rendez votre épée.

Cette voix, qui venait de dessous le capuchon, fit tressaillir Winceslas; il lui sembla aussi que le regard, passant par les ouvertures du voile de laine, lui traversait l'âme... Mais ces sensations passèrent comme l'éclair dans l'importance d'un tel moment.

Il releva la tête, et, puisant dans l'indignation une sorte de dignité farouche qu'on ne lui connaissait pas encore, il s'écria :

— Princes feudataires et tributaires, vous êtes nés mes vassaux, vous devez vivre et mourir sous mes lois. Je vous ai laissé généreusement jusqu'ici l'indépendance et une autorité presque souveraine; je ne me suis montré votre maître que pour vous combler de bénéfices et de priviléges. Cependant vous avez déjà tenté de détacher vos provinces de l'empire, et, ne pouvant accomplir cette violation de la loi monar-

chique et arracher une partie du pouvoir souverain, vous voulez maintenant l'usurper tout entier... Princes avides et révoltés contre votre maître, fasse le Dieu juste que tous nos vassaux, serfs et paysans, se révoltent aussi contre vous, qu'ils vous apprennent la douleur honteuse d'être attaqué par ceux qui rampent sous vos pieds, qu'ils bouleversent la Germanie jusqu'à ce que, n'y trouvant plus une place pour reposer vos têtes, vous voyiez où conduit la sédition !

Winceslas, ici, donna un libre essor à sa colère par un roulement d'imprécations et de jurements à son usage. Puis il reprit d'une voix plus calme et imposante :

— Oui, votre tentative de rébellion vous attirera d'en haut les plus justes châtiments... Mais, en attendant, le crime n'est pas consommé ! On n'arrête pas un souverain aussi facilement qu'il peut, lui, quand il lui plaît, faire arrêter, l'un après l'autre, tous les nobles et grands de son royaume. Le souverain légitime a toujours son droit sacré qui combat avec ses défenseurs; il porte en lui son inviolabilité qui redouble son courage... Oh ! quelques spadassins ne renversent pas d'un coup de leur flamberge le caractère auguste que Dieu a consacré. Et, j'en jure par le ciel, vous ne me désarmerez pas vivant !

— Non, mille morts ! nous ne rendrons pas nos épées ! s'écria une voix qui se fit entendre au-dessus de la tête de Winceslas.

Sur la fenêtre ouverte à côté de l'empereur, était

Digitized by Google

monté le page Edgard, qui avait assisté à cette scène du dehors de la salle, et s'élançait à la défense de son maître. Il brandissait la lame nue de son épée, légère et fragile comme lui, et qui voyait le jour pour la première fois; ses traits étincelaient de courage et de joie.

Puis, sautant dans la salle :

— En garde donc, messeigneurs ! s'écria le page, qui ouvrit le combat de sa propre autorité, sans savoir si la prudence et la volonté même de son maître s'en arrangeraient.

Ce mot d'attaque vibra dans le sein de tous les chevaliers et les enleva à eux-mêmes. Les armes brillèrent en même temps du côté de l'empereur et de celui des princes fédérés.

L'impératrice et ses femmes jetèrent un cri déchirant d'effroi à la scène de carnage qui se préparait dans cette enceinte auparavant si paisible, et sous la voûte sainte du cloître.

Elles se précipitèrent au pied de l'autel.

Alors, par un mouvement simultané, les combattants s'élancèrent sur le vaste plateau planté de marronniers qui servait de péristyle au monastère.

Là, on était plus au large pour combattre. Le parti de Winceslas fut renforcé par les lanciers de l'escorte. Les moines de Saint-Bruneau se joignirent aux conjurés.

Les religieux, d'abord effrayés devant le terrible coup d'État qui se préparait, avaient tâché secrètement d'éloigner l'empereur d'un asile qui devait lui

être funeste, en envoyant au devant de lui un de leurs frères, qui, sous l'escorte de la bannière monacale, devait porter au prince un avis salutaire. Mais, au point de vue où les choses en étaient venues, il n'y avait plus de salut pour eux que dans le succès des grands vassaux, dont ils s'étaient montrés alliés ou complices.

Ils jetèrent donc sur leurs robes les armures qui, en ce temps-là, étaient toujours suspendues aux murailles des cloîtres, prêtes à couvrir les fils de l'autel, et mirent bravement le fer en main.

Tandis que la lutte s'était engagée, violente et pressée, sous les antiques ombrages du monastère, il ne restait plus dans le réfectoire que la princesse de Bavière et ses femmes dans les plus vives angoisses, et les vieux moines à la tête tremblante qui priaient Dieu. Ils disaient :

« Seigneur, ne permets pas que la discorde règne parmi les hommes... envoie l'ange de paix pour abaisser leurs glaives ! »

Et le choc des épées, l'éclat sonore des armures, résonnaient dans les airs.

« Seigneur, préserve le sanctuaire où tu règnes dans ta gloire d'être souillé de sang humain ! »

Et le bruit des corps sanglants qui tombaient dans l'arène se faisait entendre.

« O mon Dieu ! rends la raison à ces esprits en délire... Montre-leur la vanité des grandeurs de ce monde ! »

Et les cris de guerre redoublaient, le frémissement des armes, la chute des combattants, résonnaient plus haut, se pressaient davantage.

Sur le théâtre du combat, l'avantage semblait près de rester à l'empereur. Sa troupe était moins nombreuse que celle des princes, renforcée des soldats du cloître; mais ces gens, forts de leur bon droit et ayant leur fortune à défendre, se battaient avec un acharnement terrible.

Le plus jeune de tous, Edgard, faisait des prodiges de valeur dans cette salle de marronniers, transformée en champ de bataille. A son premier combat, il y mettait toute son âme comme à son premier amour. Le rayon de son épée, comme l'éclair, partait de tous côtés à la fois; les insurgés tombaient autour de lui; il pourfendait les moines avec un enthousiasme sans pareil, et menaçait de les renvoyer tous à leur église... couchés sous la planche du cercueil.

Le tumulte de cette action était augmenté par les habitants des environs, bourgeois et paysans, qui, peu d'instants avant, suivaient la procession. Ils étaient accourus au bruit des armes pour ce combat singulier, et, tout spectateurs qu'ils étaient, se jetaient en désordre au milieu des champions.

Enfin la troupe de Winceslas eut un succès déclaré. Du côté des princes ennemis, un grand nombre de combattants étaient désarmés et hors de combat, quelques-uns des chefs grièvement blessés. Les moines de Saint-Bruneau tenaient encore avec une ardeur déses-

pérée ; mais ils ne pouvaient retarder la défaite entière que du peu de temps qui leur restait à vivre.

— Le danger est passé, dit le capitaine des gardes à Winceslas ; quelques-uns de nous suffisent maintenant pour achever d'avoir raison de ces révoltés. Vous, sire, vous pouvez partir, courir à Prague avec vos lanciers, et fortifier le château pour prévenir les suites de cet événement, jusqu'au moment où nous irons vous rejoindre.

L'empereur ayant déféré à cet avis, le baron Warner fit signe aux écuyers d'amener le cheval du prince de l'autre côté de la grille qui fermait l'esplanade.

Avant de s'éloigner, Winceslas jeta un dernier regard sur la place du combat. Ne conservant plus de doute sur la victoire des siens, il allait passer le seuil...

Il vit alors devant lui le moine au chapelet d'or qui lui barrait le passage. Ce religieux était resté sur le lieu du combat, et, sans y prendre part, il en avait jugé avec une fermeté calme toutes les chances.

Winceslas se disposait à passer outre, ne pouvant être arrêté par l'obstacle que lui opposait cet homme immobile, les bras croisés sur la poitrine ; cependant il mit l'épée à la main, afin de s'en servir, s'il le fallait, pour se frayer un passage.

Au même instant, le mendiant qui lui avait déjà parlé à l'entrée des terres du couvent s'approcha de lui précipitamment et avec une assurance peu naturelle dans sa condition.

— Il répéta de sa voix lamentable la demande habi-

tuelle de l'aumône... mais c'était une étrange aumône qu'il réclamait !

— Une petite charité, noble prince ! dit-il. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ... donnez-moi votre épée !

L'empereur fit un brusque mouvement pour le repousser comme un insensé, et allait suivre son chemin, lorsque le vieux pauvre, de la main gauche, s'attacha fortement à son manteau, et, de la droite, saisissant le bras du prince, le replia de manière que la main de Winceslas revint sur son cœur.

A ce mouvement, l'empereur tressaillit, ses yeux devinrent fixes et hagards comme s'il attendait quelque chose qui dût disparaître dans l'espace.

Le mendiant reprit avec un sourire d'ironie et en appuyant fortement sur ses paroles :

— Ah ! vous me méprisez, illustre souverain, parce que je ne suis qu'un pauvre quêteur qui va, le *bâton* à la main, sur la route où il y a moins d'*herbe* que de *pierre*...

— Et de *pleurs*, ajouta Winceslas d'une voix sourde et en pâlissant.

— Ah ! vous le savez, reprit le mendiant. Alors vous devez comprendre aussi que c'est *au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ* que je vous demande votre épée.

Winceslas pencha la tête sur sa poitrine comme frappé, étourdi par un coup invisible. Sa main inerte s'ouvrit et laissa tomber son épée sur la terre.

— L'empereur est prisonnier ! s'écria le moine au chapelet d'or en relevant l'arme tombée.

Et sa voix, même en ce moment suprême, alla frapper au cœur de Winceslas.

Puis le religieux inconnu montra l'épée de l'empereur à la foule, d'où il partit à la fois des cris de surprise, de détresse et de triomphe.

A cette parole inattendue, foudroyante : « L'empereur est prisonnier ! » toute résistance devenait impossible dans la troupe de Winceslas. En une minute, ses officiers furent enveloppés par le parti adverse et forcés de mettre bas les armes.

La défaite de l'empereur fut proclamée avant qu'il eût pu se délivrer encore de la puissance fatale qui l'avait fasciné, anéanti.

On sépara Winceslas et Sophie de Bavière de leur suite. Les deux souverains furent enfermés dans une voiture gardée par une bonne escorte, et dirigés sur la route de Prague. Les officiers et les femmes attachés à leurs personnes furent arrêtés et retenus prisonniers dans des bâtiments dépendants du vaste monastère de Saint-Bruneau.

Dans cette saison avancée, le peu de temps consacré à la lutte sanglante avait amené la fin de la journée. A peine les vainqueurs et les vaincus eurent-ils essuyé la sueur de leur front et le sang de leurs blessures, que la nuit commença à tomber.

Le croissant de la lune se levait au sommet des monagnes. Cet astre était l'horloge secrète qui réglait le

cours de toutes les actions parmi les francs-juges, et marquait aussi le moment où ils partaient de tous les points divers pour se réunir dans la nuit.

Le mendiant que nous avons vu paraître dans cette scène reprit alors son bâton de voyage et s'achemina seul sous les saules qui bordaient la rivière, pour un long trajet dans lequel nous allons le suivre.

X

L'INITIATEUR

Le mendiant, après avoir pris les chemins de plus en plus difficiles et solitaires qui s'étendaient vers le nord-ouest, arriva dans les gorges des montagnes dont la chaîne, après avoir sillonné la Bohême, va au loin lui servir de limite.

L'horizon avait peu à peu changé d'aspect devant les pas du voyageur. Au lieu des champs encore féconds, malgré le déplorable état du pays, et où venaient de passer l'été et ses trésors; au lieu des monticules verdoyants couronnés de clochers et de tourelles, c'étaient des landes immenses, des arbres noircis par l'hiver prématuré, des côtes escarpées et des sommets de neige qui, perpétuellement arides et déserts, ne sont plus de ce monde.

Sur la route dépouillée s'élevait, de loin en loin, une roche monumentale ou un arbre gigantesque, marqué du sceau de la grandeur isolée, et triste de sa solitude.

La lune éclairait faiblement les objets rapprochés et laissait au delà une vague perspective, où on voyait

seulement passer la forme noire des loups qui commençaient leur veillée errante.

Arrivé au pied des hautes montagnes, le mendiant s'arrêta et jeta à terre son bâton noueux, au bout duquel pendait un havresac. Ce lieu ne semblait cependant pas devoir être le but d'un voyage. Entre les bases de deux monts, cimentés de roches aiguës, un torrent courait à gros bouillons parmi les troncs obliques d'arbres déracinés par des eaux et rompus sous des coups de vent; un grand chêne arraché et posé par chaque bout sur des blocs de granit, formait un pont arqué au-dessus du courant.

Dans cet endroit majestueux et dépouillé de toute plante, il croissait seulement au pied du roc, par quelque hasard de la nature, un rosier de belle venue et encore paré de ses fleurs.

Un nuage passa sur la lune, et, pendant un instant ces parages furent couverts de ténèbres.

Quand la clarté reparut, l'homme qui venait d'arriver avait dépouillé son chapeau de laine, son surcot de mendiant; il portait à la place un longue robe noire, qui s'élevait en capuchon au-dessus de sa tête et tombait en larges manches sur ses bras. Dans cette transformation et agenouillé devant le rosier, il faisait le signe de la croix.

Après cette singulière adoration, il assura le poignard qui était passé à sa ceinture, et s'assit sur la terre, à quelques pas du torrent.

Cette grande figure sombre avait alors un aspect de

dignité dans son attitude méditative, et couronnée qu'elle était par la crête élancée du rocher et la cime majestueuse de la montagne, comme d'une double coupole dont la dernière touchait au ciel.

Après quelques instants de rêverie, le voyageur regardait autour de lui ce que la lune découvrait de ce pays sauvage, et se disait à lui-même :

— Ce lieu a bien le cachet du désert : la nature a tout fait pour le dévouer à la solitude, et cependant son sol aride, ses parois de rochers, sont quelquefois plus peuplés de personnages augustes que les murs d'un palais.

— Le diable ne trouverait pas son chemin ici ! dit une autre voix... Un vrai pays perdu ! si ce n'est pour les loups et les rats de la montagne.

A ces paroles, qui donnaient un si brusque démenti à ses pensées, l'homme vêtu de noir leva la tête et vit devant lui un jeune seigneur, le manteau cavalièrement jeté sur l'épaule, le panache au vent et le poing sur la hanche.

— Je suis charmé de rencontrer enfin un être humain à qui parler, dit le nouveau venu en l'abordant; veuillez avoir la bonté de me dire où je pourrai trouver le rocher d'Arnold, auprès du mont Granort.

— Vous y êtes : voici le rocher d'Arnold, et cette montagne est celle de Granort.

— Alors, dit le cavalier en s'asseyant par terre, je vous demanderai de prendre place un moment sur votre siége, car je suis furieusement las.

— Je ne pense pas, cependant, dit l'homme noir en toisant le cavalier, que vous ayez le droit de rester ici.

Le jeune homme tira de sa poche et déroula un parchemin qu'à la lueur de la lune on pouvait voir marqué d'un large sceau et de trois croix pour signatures.

— Un avis du tribunal secret! répondit son interlocuteur; c'est différent. Demeurez ici.

— Oui, reprit le cavalier avec un balancement de tête qui faisait onduler sa plume blanche, j'ai un assez beau nom... comte de Ratisbonne... une place à la cour... J'ai conçu le dessein d'obtenir une dignité plus sérieuse que celle du monde, en me faisant agréer dans l'illustre corporation des francs-juges. Depuis un mois, je courais par monts et par vaux, cherchant inutilement ce fameux tribunal *qui est partout et nulle part*, et pour moi la seconde désignation seule était juste, lorsque enfin, à cinq milles d'ici, j'ai cloué ma demande d'admission à un tronc d'arbre, et le lendemain j'ai trouvé à la même place le parchemin que vous voyez, et qui me convoque à me rendre ici cette nuit.

— Et la Providence vous y a amené...

— A travers des marais et des fondrières où j'ai pensé mille fois me rompre le cou, et où j'ai laissé mon cheval.

Le jeune favori de Winceslas avait promis à son maître, comme on le sait, de connaître la pensée dominante d'une institution qui, par quelques actes auda-

cieux, osait se mettre en opposition avec le pouvoir souverain. Le moyen dangereux, mais attrayant, que Ratisbonne avait imaginé, était de se faire recevoir parmi les membres du tribunal suprême, et de surprendre ainsi leurs vues les plus secrètes. Sa légèreté, son dévouement au prince régnant, l'empêchaient de compter pour quelque chose la trahison insigne dont il allait se rendre coupable, et il se mettait en mesure, comme on le voit, d'exécuter son merveilleux dessein.

— Je pense, reprit le comte après un moment de silence, être ici dans le lieu de réunion des initiés; cependant je n'ai encore aperçu aucun d'eux... si ce n'est vous, monseigneur, ajouta-t-il en s'inclinant, car votre aspect se perd assez dans la nuit pour que je puisse penser avoir l'honneur de parler à un invisible.

— Avant que la lune ait passé sur la cime de ce rocher, votre œil ne pourra pas embrasser les rangs des francs-juges.

— Ils sont donc aussi nombreux...

— Aussi nombreux que les bons grains mûris par le soleil pour soutenir l'existence des hommes.

— Et répandus dans de vastes contrées?

— Dans tout le cercle de la Germanie; depuis la profondeur des abimes jusqu'aux approches des nuages, ils conduisent par la main la justice suprême.

— Leur puissance, à ce qu'il paraît, s'est accrue avec leur nombre?

— Savez-vous, dit le franc-juge en se tournant vers le bloc de granit, savez-vous pourquoi ce rocher, près duquel on vous a appelé, porte le beau nom d'Arnold?

— Je ne trouve pas d'abord ce nom plus beau qu'un autre, et je ne sais pas pourquoi ce rocher l'a reçu.

— Parce qu'il est fait de granit éternel que la foudre n'a jamais déchiré, que les dents et les griffes des bêtes fauves ne peuvent entamer, parce qu'il reste toujours debout au milieu de tout ce qui croule alentour, et qu'ainsi il ressemble à Arnold.

— Qu'est-ce qu'Arnold?

— Le président du tribunal suprême, celui qui a rendu à ce corps sa force et sa puissance.

— Il était, en effet, bien déchu, et, à ce qu'on pensait, près de sa ruine.

— Je puis vous le dire, puisque vous allez être initié à nos saints mystères. C'était à peine, il y a dix ans, si le sanctuaire de la justice divine existait encore; ses membres s'étaient servilement liés au pouvoir, leur nom n'éveillait plus le respect et le saint effroi. On a vu, dans ces temps de misère, des condamnés faire entendre des plaintes contre l'arrêt suprême et même se révolter contre le *vengeur* chargé de les mettre à mort!

— Il y a eu des gens qui murmuraient de se voir assassiner!...

— Maintenant le tribunal secret, du sein de ses ombres, règne en tout lieu; il porte avec lui la terreur pour faire plier les têtes, la sanctification pour enve-

lopper les âmes, la mort pour guérir les vices. Les souverains mêmes tremblent à son nom.

— Les souverains sont hors de sa portée.

— Celui qui dispose de cent mille épées doit craindre celui qui dispose d'un poignard.

— Et cet extraordinaire changement?...

— C'est Arnold qui l'a accompli.

Ratisbonne pensa à ce mystérieux patriarche des francs-juges, dont l'empereur lui avait parlé.

— Cet Arnold, dit-il, n'est-il pas un vieillard?

— C'était un vieillard quand nous étions jeunes encore; il semait déjà parmi nous ses principes régénérateurs. Il a accompli de longs voyages par toute l'Europe. Il est revenu presque centenaire, et il y a déjà longtemps qu'il siége de nouveau parmi nous.

— C'est donc le Temps en personne?

— C'est l'éternité. Car, quand il aura passé de la terre, son esprit y régnera toujours.

— Il doit être bien affaibli par le poids de tant d'années assumées sur sa tête?

— Vous apercevez le pont jeté sur ce torrent : c'est le tronc d'un vieux chêne. Arnold seul l'a abattu avec sa hache, et suspendu sur ce courant pour faciliter notre passage. Il y a deux jours, le torrent, gonflé par l'orage, avait rejeté le pont sur ses bords, et il était allé rouler vers l'antre d'un sanglier, qu'il fermait à demi. Arnold voulait reprendre son tronc d'arbre; le monstre, dont il fortifiait la tanière, voulait le garder; un combat corps à corps s'engagea entre eux; le san-

glier fut terrassé, foulé sous les genoux du vainqueur, puis il eut la tête brisée contre le roc, et le pont fut replacé sur le torrent.

— C'est la force d'un demi-dieu !

— Justement. Et cette victoire n'a pas eu lieu pour qu'une bête fauve de ce désert passât de vie à trépas, mais pour montrer qu'Arnold est venu combattre et dompter le mal qui règne à cette heure sur la terre, la force brutale et oppressive.

— Voudriez-vous me dire encore, à propos de l'endroit où nous sommes, comment ce rosier peut fleurir dans ce sol aride, au pied du rocher qui porte le nom d'Arnold, et ce que signifie la croix gravée sur ce même granit ?

— Jeune homme, attendez, pour savoir ces choses, d'avoir pénétré dans le sanctuaire où la croix et la rose sont vénérées.

Ratisbonne se tut. Il semblait même singulier à celui qui pénétrait dans la société des francs-juges avec des idées de trahison, qu'un des initiés lui eût parlé de l'intérieur de cette société avec une confiance prématurée.

Le juge n'avait cependant point dépassé les limites prescrites. En ce temps-là, le corps puissant qui croissait et s'étendait d'une manière prodigieuse, admettait d'abord facilement ceux qui se présentaient à prêter serment et à subir les premières épreuves; d'imposantes cérémonies et des communications sans danger, trompaient alors la curiosité des adeptes; mais la véri-

table initiation, le lien qui les attachait à l'existence morale de l'ordre, ne venait qu'après une longue expérience des hautes qualités requises pour y prendre part. Jusque-là l'institution ne s'exposait en rien, gardant toujours ses principes et ses mystères en son sein, et ne dévoilant pas même le lieu de son assemblée, puisque cette localité se changeait et se transportait facilement d'un côté à l'autre de la Bohême, comme toutes les autres fractions du même ordre le faisaient sur tous les points de la Germanie.

D'ailleurs, les aspirants qui se retiraient avant d'avoir reçu les premiers grades s'engageaient à ne rien divulguer de ce qui était parvenu à leur connaissance dans l'intérieur du tribunal, par un serment formidable, dont le parjure entraînait la peine de mort, et dont on a pu apprécier la force par le respect qu'il imposait à l'empereur Winceslas lui-même.

Les accusés mêmes qui comparaissaient pour une seule fois dans l'enceinte de la justice suprême étaient tenus à ce même serment.

Le comte de Ratisbonne vit bientôt venir du fond de la route deux ombres qui se dirigeaient vers la montagne; d'autres formes noires semblables leur succédèrent rapidement, et bientôt le nombre en devint si grand, que l'horizon en était obscurci. Elles disparaissaient au pied du rocher, par l'entrée d'une caverne qui régnait dans les flancs de la montagne.

Un instant après que cette foule innombrable eut pénétré dans sa retraite souterraine, le franc-juge

auquel Ratisbonne s'était adressé et qui avait dans la corporation le grade de *parrain* ou *initiateur des adeptes*, conduisit l'aspirant au sein de l'assemblée.

Le jeune seigneur se trouva dans une enceinte souterraine, dont quelques flambeaux errants montraient l'immense étendue. Les lumières se croisaient et flottaient dans des mouvements divers.

Bientôt les torches, arrêtant leurs évolutions, se trouvèrent rangées en ordre systématique et immobiles. Elles formaient une immense croix dans le fond de l'enceinte, et, de chaque côté, des pyramides ardentes, semblables à celles dont on décore les chapelles funèbres.

Le souterrain était alors parfaitement éclairé, et offrait le tableau le plus imposant qui ait jamais pu frapper les regards.

Au-dessous de la croix lumineuse, on voyait un autel en forme de calvaire : le drap noir qui le recouvrait portait en lignes blanches les symboles du christianisme et du judaïsme, mêlés à des hiéroglyphes et à des signes cabalistiques ; sur la table étaient posées une corde tournée en rond et une épée nue à la poignée croisée. Cette arme était regardée comme le saint emblème de la religion chrétienne, et la corde indiquait le droit de juridiction criminelle et de punition capitale.

Dans l'espace se répandait le son d'une cloche, qui faisait entendre des tintements lents et mélancoliques.

Les francs-juges portaient tous de longs manteaux noirs, avec un pan rejeté sur la tête en forme de capuce; un masque noir leur couvrait entièrement le visage et laissait passer le regard, qui semblait plus ardent en sortant de ces ombres. Toute l'immense assemblée paraissait une seule figure colossale et sombre.

Derrière l'autel, point central de l'édifice, dans un espace vaporeusement éclairé par le reflet des flambeaux, deux bancs en ligne parallèle et tendus de noir servaient de siéges aux *grands maîtres*, ceux qui occupaient des grades supérieurs dans la société secrète, ceux qui étaient par excellence les *inspirés* ou hommes sages, et présidaient le tribunal des liens.

Dans cet enfoncement enveloppé de prestige, ces hommes apparaissaient moins comme des êtres réels que comme des fantômes créés par la fièvre.

La vaste étendue qui précédait l'autel, et qui était comme la nef de cette église souterraine, était remplie par le nombre immense des francs-juges, tous enveloppés de leurs manteaux noirs et assis sur des bancs placés en longueur pour laisser un espace vide au milieu.

A l'entrée du souterrain, et derrière les bancs des dignitaires de l'ordre, se tenaient des *officiers inférieurs* ou *huissiers de la cour*, portant un glaive à la main.

Le comte de Ratisbonne était assis au dernier rang des francs-juges, et à côté du vieillard qui devait lui

servir d'*initiateur*. Celui-ci était d'abord allé faire un rapport à voix basse aux membres supérieurs, puis il était revenu prendre sa place à l'une des extrémités. Le favori de Winceslas était profondément impressionné au tableau inattendu, majestueux et terrifiant à la fois, qui se déroulait devant lui ; il attendait avec une émotion presque tremblante ce qui allait se passer dans ce monde mystérieux.

Avant que la séance s'ouvrît, il se fit entendre un chant bizarre qui lui servait de prélude.

Une voix partant du siége des grands maîtres s'élevait seule, et un chœur, dont les chantres étaient placés dans les profondeurs du souterrain où n'atteignait pas la lumière, lui répondait.

— « A quel degré de sa carrière est la nuit ? chantait la voix seule. Est-ce l'oiseau funèbre ou celui du matin qui chante sur les eaux? Est-ce la lune ou l'aube qui brille dans le ciel ? »

Le chœur répondait :

— « C'est l'ombre seule qui règne dans la nature ; aucun oiseau ne veille au bord du lac ; il n'y a dans l'univers qu'une voix qui résonne encore : c'est la voix qui demande justice.

— « Alors, que la cour s'assemble à l'orient et à l'occident. *Mesureurs* du bien et du mal, apportez la *toise* et *l'équerre*, élevez l'autel funéraire, creusez la fosse, et que l'accusé tremble. Frères, êtes-vous prêts ?

— « Sur notre vie et sur notre âme, sur la cendre

des morts, nous avons obéi à nos lois et nous sommes prêts à les servir encore. Lorsque le soleil abandonne la terre, qui veillera sur elle, si ce n'est nous? »

Tous les membres de l'assemblée, qui s'étaient tenus debout pendant cet hymne préliminaire, reprirent leur place, et la séance s'ouvrit.

XI

LE TRIBUNAL SECRET

Nous avons dit que les principaux membres du tribunal secret occupaient des bancs rangés derrière l'autel ; mais trois d'entre eux, assis à part au centre de ce corps d'élite, paraissaient investis des premières dignités. Ils étaient le point où se réunissaient les regards et l'attention de l'assemblée.

Celui de ces trois personnages qui était placé au milieu des deux autres, le président de la société, se leva pour prendre la parole. A sa haute taille un peu voûtée, aux cheveux blancs qui tombaient de dessous son capuchon noir, aux formes musculeuses des membres vigoureux qui se dessinaient sous son manteau, le comte de Ratisbonne reconnut aussitôt ce vieillard qu'on avait toujours connu vieux, ce formidable centenaire aussi fort et redoutable du bras que de la pensée, cet Arnold dont *l'initiateur* lui avait parlé.

Arnold ayant résolu le premier de donner une idée sociale régénératrice à ce corps qui n'exerçait que la justice pénale ; ayant voulu que cette puissance suprême, sans se borner à délivrer la Germanie de ses

malfaiteurs, travaillât à apporter à sa digne et laborieuse population une destinée meilleure ; ayant ensuite mûri, développé et propagé ses principes, Arnold était parmi les francs-juges *l'intelligence* suprême, l'*idée* personnifiée.

Les deux dignitaires qui siégeaient à ses côtés étaient des hommes d'un âge mûr; mais l'un arrivait à peine à ce terme moyen de la vie, et l'autre touchait aux approches de la vieillesse.

Ce dernier, assis à la droite d'Arnold, avait été puissant dans le monde, plus puissant que nul ne le pouvait croire. Abdiquant volontairement ses droits et ses grandeurs, il avait accompli là de plus grandes choses par son influence morale et les cent mille poignards dont il disposait, qu'il n'en avait pu faire jadis au premier rang de la civilisation. Il représentait, au sein de cette société extraordinaire, le *pouvoir* dont elle jouissait.

Le troisième des grands-juges, celui qu'on voyait à la gauche du président, avait mérité son haut grade par les services rendus à la sainte cause et les actes d'effrayante vertu auxquels l'avaient élevé sa foi ardente, sa force d'âme invincible, et le sacrifice incessant de soi-même, de son repos, de son bonheur à une idée avancée, régénératrice. Mais les passions, toujours soumises et annulées dans le sein du franc-juge, n'y étaient peut-être pas éteintes et ne lui laissaient acquérir qu'au prix du martyre sa supériorité glorieuse. Il représentait, dans cette imposante agré-

gation, le *dévouement au devoir*. Il était là comme l'homme chargé par Dieu de devancer l'humanité qui souffre, pâlit, se penche dans sa grandeur dévorante et y succombe toujours.

Nous connaîtrons ces trois personnages en les retrouvant sous le nom qu'ils portent au grand jour.

Arnold, ayant pris la parole, rappela au tribunal les diverses et saintes missions dont il était investi et les causes particulières qui l'occupaient en ce moment.

— Plusieurs coupables, ajouta-t-il, ont été condamnés dans la séance de la dernière lune : vengeurs de l'Éternel, avez-vous fait votre devoir?

Un franc-juge sortit des rangs, s'avança vers l'autel et dit :

— J'ai mis à mort un *enfant de la corde* (1).

— Rappelez l'accusation.

— Le haut baron Rusdal avait fait mettre en prison le père d'une jeune fille dont il était épris ; et, en vue même de la tour d'où le vieillard, à la fenêtre, regardait venir à lui son enfant, il avait enlevé la jeune fille, la posant en croupe sur son cheval, et l'emmenant dans son château pour en agir à sa guise. Un mois après, le baron, dédaigneux de la fille du peuple, allait convoler à de magnifiques noces. J'étais un des invités de la fête. La nuit, je me glissai dans la chambre où Rusdal, seul, attendait sa belle épouse, et je le poignardai sur le lit nuptial, laissant mon arme dans

(1) Celui qui avait été condamné par le tribunal secret.

son sein pour qu'il ne trouvât ni pleurs, ni pitié, ni vengence.

— C'est bien! Qu'un autre vengeur vienne rendre compte.

Un second franc-juge s'approcha et dit :

— Un riche marchand de Prague, du nom de Philiston, avait contracté des dettes immenses, appuyant son crédit sur la grande fortune qu'on lui supposait. Il venait de faire une vente considérable, et, au lieu de satisfaire à l'honneur avec le prix des marchandises livrées, Philiston, emportant avec lui ses richesses, s'enfuyait du royaume. Je me suis attaché à ses pas, je l'ai suivi sur tous les bords de l'Elbe, jusqu'aux monts qui regardent de leur cime la Bohême et la Silésie. Je l'ai atteint sur le sommet qu'il n'avait plus qu'à redescendre pour être sur une terre étrangère. Il a trouvé la mort sur une couche de neige. J'ai repris sur lui les valeurs qu'il ravissait, pour les faire distribuer par nos agents à qui de droit; et le corps est resté pour la part des vautours.

Un troisième vengeur vint faire son rapport.

— Le *minnesinger* (1), dit-il, avait fait des chansons contre les *invisibles*, où la sainte majesté du tribunal était parodiée. Un soir qu'il les avait chantées à la fête d'un hameau, dans le canton de Miéka, au grand plaisir des villageois, il s'en revenait légèrement, gaiement, par le sentier fleuri, réjoui par le vin qu'il

(1) On appelait ainsi les ménestrels ambulants.

venait de boire, et redisant encore ses refrains moqueurs. Je l'ai tué. Le minnesinger repose maintenant à côté de sa harpe, sous les lauriers du doux pays de Miéka.

— C'est bien! Il faut que le tribunal conserve sa force, sa terreur, pour pouvoir répandre des bienfaits.

Plusieurs vengeurs vinrent encore rendre compte de leurs actes judiciaires. L'assemblée écoutait avec une édification silencieuse, tandis que le comte de Ratisbonne éprouvait un invincible effroi à entendre raconter des exploits qui rendaient sa situation si terrible.

Ensuite Arnold se leva de nouveau et annonça qu'on allait passer à des affaires de plus haute importance.

— Mes frères, dit-il, le moment décisif est venu, nos principes vont se changer en œuvres, nos espérances en réalités. Winceslas IV est reconnu incapable de gouverner l'Allemagne, et le prince choisi par Dieu, celui que la légitimité consacre, que la jeunesse couronne de sa pureté et de son éclat, s'avance déjà pour prendre la place du souverain dépossédé.

Ratisbonne bondit sur son siége, et sa main se jeta au pommeau de son épée... Un autre appelé au trône de Winceslas! l'empire d'Allemagne bouleversé par un complot souterrain!... Mais au même moment, il songea au milieu de quels hommes il se trouvait, et son inquiétude la plus pressante fut de savoir si on n'avait point remarqué son mouvement fugitif.

L'esprit des francs-juges était trop occupé ailleurs. Arnold continuait :

— Les princes confédérés se réunissent pour usurper la Germanie et en partager l'empire. Leur ambition nous est un instrument pour renverser la domination présente et niveler la place où un autre doit s'élever. Leurs atteintes sont toutes-puissantes contre un souverain qui prend à tâche, chaque jour, de dépouiller la dignité suprême : elles ne pourront rien contre celui qui portera le sceau divin de force et de vertu.

— Le souverain de l'avenir s'avance, dirent en chœur les francs-juges; il va montrer aux ombres des anciens rois comment il faut régner.

— Ce sera, dit l'un des grands juges, en laissant entre nos mains des garanties de paix, de sécurité pour l'État, de noble indépendance pour tous ses membres; ce sera en venant renverser le pouvoir arbitraire au lieu de l'exercer.

— Notre société auguste, reprit Arnold, fut fondée dans un temps barbare où il n'y avait de loi que le droit du plus fort, où la nation était en proie à toute espèce de tyrannie féodale, et privée des moyens d'obtenir justice et satisfaction; où il fallait, pour veiller et protéger de toutes parts à la fois, la force invincible et éternelle de la confédération. Il y a maintenant assez longtemps que nous exerçons cette tâche, que nous rétrécissons la justice divine, descendue en notre sein, à la punition de crimes isolés. Ce n'est plus un criminel obscur qu'il faut poignarder, c'est la

féodalité ; plus un malheureux qu'il faut sauver de nouveaux coups, mais un peuple entier ; plus un innocent qu'il faut venger, mais Dieu même outragé dans l'humanité. La chevalerie qui faisait encore jaillir quelques éclairs d'honneur de l'acier de son épée, la chevalerie n'est plus. Il n'y a plus que le succès militaire, c'est-à-dire la joie cruelle d'un chef, achetée par le ravage d'une contrée, par la mort d'un million d'hommes. Il était temps qu'un amour fraternel de l'humanité descendît sur la terre, et Dieu l'a mis en notre sein. A nous maintenant de le répandre et de le faire triompher, à nous de mettre le sentiment national à la place de l'égoïsme ou du lien étroit des castes. Il n'y avait eu jusqu'ici que des combattants ; nous, mes frères, nous sommes des libérateurs !

Des élans d'approbation, des signes de sympathie ardente interrompirent l'enthousiaste vieillard.

Il reprit d'une voix émue et profonde :

— J'ai passé ma longue vie dans la retraite, couchant dans une grotte sauvage, vivant au milieu de la nature, pour recevoir comme elle le rayon d'en haut. Cénobite de la pensée, j'ai usé les jours d'un siècle dans la méditation ; mon cœur s'est fondu avec mon intelligence, et tous deux m'ont dit que le monde attendait des temps meilleurs. Dix années entières, j'ai parcouru l'Europe : j'ai vu partout des castels hauts et fiers dont les tours seront longtemps à crouler, et dont les fondations enracinées à la terre heurteront encore longtemps la charrue du pauvre laboureur. J'ai vu

partout la tyrannie puissante, l'usurpation armée de toutes pièces pour défendre ses injustices. Mais j'ai vu aussi dans les villes et dans les campagnes, à côté de ces grandeurs oppressives, pointer l'existence du peuple qu'on n'avait pas encore aperçu, et dont tous les hommes éclairés de l'esprit divin sont appelés à soutenir l'élévation légitime. Ce peuple immense, auquel on n'a pas songé, caché qu'il demeure sous les feuilles de ses bois et le chaume de ses cabanes; ce peuple, dans lequel on ne reconnaît pas l'image de Dieu, parce que sa misère voile sa face, il commence, s'éveillant lui-même du néant, à tourner ses yeux inquiets vers le ciel; il commence à se demander s'il n'y a pas de place pour lui dans le monde, pas d'héritage pour lui dans les sommes de bien-être et de lumière que chaque siècle lègue en mourant. J'ai passé au milieu de lui... je l'ai bien observé. Nu, pauvre, dénué, enfant d'intelligence, mais grand de cœur, il relevait enfin la tête et tendait les mains vers l'avenir... Oh ! j'aurais voulu pouvoir le prendre dans mes bras pour l'élever à la vie, à la liberté !

On ne voyait pas les traits du vieillard qui parlait ainsi; mais, sous le prestige que répandait autour de lui son âge extraordinaire, ses paroles ressemblaient aux arrêts du destin. Il y avait surtout quelque chose de si touchant dans sa voix, dans sa pose empreinte de douceur, que toutes les âmes en étaient émues. La nature lui avait donné une stature grande et fière, et, par la courbure de sa taille un peu voûtée,

il semblait se pencher et tendre les mains à tout ce qui souffre sur la terre.

— La religion, dit encore Arnold, s'est pervertie comme le principe social, et tout est en confusion dans ce temps de trouble et de ténèbres. L'esprit pur du christianisme, détaché du trône pontifical, s'est retiré en nous, *les voyants*, *les sages*, et nous travaillons à le répandre sur la terre par celui qui porte au grand jour le nom de Jean Huss. Frères, tout se prépare à la fois dans ce laboratoire souterrain pour le salut du monde. Les princes régnants disaient au peuple qu'il était fait pour ramper; les prêtres lui disaient qu'il fallait souffrir et bénir la main qui frappe; notre prêtre, à nous, lui apprendra l'espérance; notre prince, à nous, lui rendra ses droits. Nous aurons versé sur la terre le premier souffle d'existence morale qui doit peu à peu vivifier les êtres, créer l'homme nouveau et se propager en développant toujours les nobles facultés jusqu'au modèle glorieux du citoyen de l'avenir.

Arnold s'était relevé de toute sa hauteur, et son aspect offrait une majesté suprême, en ce moment où, animé d'un amour paternel pour l'humanité, il semblait se placer en face de Dieu.

Les francs-juges, emportés par l'enthousiasme qu'il répandait autour de lui, se levèrent spontanément; la foule fit un mouvement qui la resserrait dans le centre de l'édifice. Ceux qui se trouvèrent les plus près posèrent la main sur l'autel.

— Oui, dirent-ils, nous jurons d'accomplir l'œuvre de régénération. Par cette croix qui nous parle du rédempteur, et nous donne un Dieu pour exemple, nous le jurons! Par cette rose qui croît près de la terre pour mettre les bienfaisantes et splendides richesses de la nature sous la main de tous les hommes, nous le jurons! Par ce poignard qui nous donne la force d'accomplir nos volontés suprêmes, nous le jurons!

Le comte de Ratisbonne, dans son enfoncement obscur, étourdi, anéanti de tout ce qu'il entendait, croyait déjà sentir le sol trembler sous lui, voir le monde bouleversé et envahi par ces hommes noirs, par ces aigles terribles qui pressaient le globe entre leurs serres.

La séance se termina. Les dignitaires de l'ordre annoncèrent que, dans la prochaine réunion, on déciderait des moyens matériels à mettre en usage pour amener les résultats attendus par la souveraine coopération; que, dans le reste de cette nuit, on allait procéder à la réception de l'adepte qui aspirait à entrer dans le sein de la société secrète. Mais Ratisbonne, absorbé par ses terreurs, n'entendait plus rien de ce qui se disait; et, quand les assistants vinrent le chercher pour le présenter au tribunal, il fut éveillé par eux en sursaut. Sa pensée retombant alors sur lui-même, il regretta amèrement la téméraire démarche dans laquelle il s'était engagé.

Le jeune comte, la tête nue, son épée posée à ses

pieds et les mains croisées sur sa poitrine, fut obligé de répéter dans les termes les plus respectueux la demande qu'il avait faite par écrit d'être initié aux saints mystères du tribunal.

— Vos noms, vos titres, votre âge ? demanda le président.

— Jean Dolbac, comte de Ratisbonne, âgé de vingt-quatre ans, descendant de race noble (1), possesseur de fiefs suzerains sur la terre de Bohême.

— Certifiez de votre vocation sincère à entrer dans l'ordre suprême, à aider et à coopérer à toute chose qui en émane, et songez que votre parole sera entendue aux quatre coins du ciel et de la terre.

Le comte donna en tremblant l'assertion qu'on attendait de lui.

— Vous allez être admis à passer les premières épreuves; après quoi vous prononcerez le serment préliminaire. Comme le principal devoir des francs-juges consiste à exécuter la vengeance céleste sur les coupables, et que la transformation déjà opérée en vous, si votre foi est véritable, doit vous faire voir sous un jour nouveau la vie et la mort, vous êtes appelé, pour premier acte d'initiation, à frapper un condamné qui, pieds et mains liés, attend le coup mortel au fond de ces voûtes.

(1) Le tribunal secret n'était composé que d'hommes libres; les serfs, les paysans ne pouvaient y siéger et n'étaient pas non plus soumis à sa juridiction

Le jeune chevalier fit un mouvement d'effroi, son sang se glaça dans ses veines.

— Ce condamné, ajouta le président, aura le visage couvert d'un voile ; vous ne saurez, en lui donnant la mort, si ce n'est pas un de ces hommes que vous avez connus, un des hôtes que vous avez reçus sous votre toit, si ce n'est pas votre ami, votre frère. Ce mystère formera votre âme au courage dont vous aurez besoin plus tard, si vous êtes appelé à frapper les êtres les plus chers.

Ratisbonne demeurait immobile et muet dans l'horreur que lui inspirait la pensée d'un meurtre, et dans l'impossibilité d'échapper de cet antre maudit ou de trouver des paroles pour protester contre un acte odieux.

Il se fit un mouvement général dans l'assemblée ; les lumières changèrent de face : la grande croix et les formes pyramidales qu'elles avaient dessinées s'effacèrent, et les torches, rangées en ligne droite, tracèrent seulement un chemin lumineux qui s'étendait jusqu'au plus profond du souterrain.

Celui des initiateurs qui avait introduit Ratisbonne dans le temple se trouvant toujours à ses côtés, le jeune seigneur voulut profiter de ce moment pour s'adresser à lui, et découvrir peut-être quelque voie de salut ; mais il crut remarquer que le vieillard le regardait avec soupçon, et ses lèvres ne purent proférer qu'une parole insignifiante.

— Quelle est donc, demanda-t-il, cette colonne tron-

quée que je vois à gauche de l'autel?... Une hache est à côté.

— C'est le billot sur lequel tombe la tête des traîtres, qui, après avoir feint un désir d'initiation pour pénétrer dans le sein du tribunal, voudraient en sortir avant d'être liés par les épreuves et le serment, afin d'aller au dehors divulguer ses secrets.

L'immobilité s'était rétablie dans l'assemblée; un cercle formidable entourait Ratisbonne.

— Donnez la robe au récipiendaire, prononça le président.

On présenta la longue enveloppe noire des francs-juges au jeune aventurier, qui reçut avec une soumission parfaite ce vêtement sacerdotal que le parrain lui attachait. Puis les assistants lui mirent une petite lampe d'argent dans la main gauche, un poignard dans la droite.

— Allez maintenant à travers ces souterrains, dit le président, jusqu'au cachot où vous trouverez le condamné. Marchez en ligne droite, prenant toujours pour avancer la porte qui s'ouvrira devant vous, ne *tournant* jamais la tête en arrière, quoi qu'il arrive, et veillant sur la *lumière de votre lampe;* car les premiers devoirs du franc-juge sont de ne jamais *revenir sur ses pas* et de tenir *toujours vivante la lumière de l'esprit.*

Après ces mots, la cloche se fit entendre; la double ligne des initiés qui portaient les flambeaux s'ouvrit et laissa, devant les pas du récipiendaire, une route tracée, au fond de laquelle on apercevait la sortie du souterrain.

XII

L'ÉPREUVE

Le comte de Ratisbonne, dans ce moment difficile, n'était point soutenu par un de ces sentiments exaltés qui donnent des forces supérieures à celles de la nature; il n'y avait en lui nulle étincelle d'héroïsme; l'attachement de son prince l'avait jeté, il est vrai, dans une entreprise conçue avec légèreté; mais ce dévouement même était tout égoïste et frivole : c'étaient sa fortune, ses plaisirs à lui qu'il aimait dans Winceslas, et qu'il voulait assurer en soutenant la royauté établie. Les importantes découvertes qu'il avait faites à ce sujet, en assistant à la conférence des francs-juges, s'étaient déjà effacées de son esprit au milieu de ses soucis personnels, dans la situation singulièrement pénible et humiliante où il se trouvait engagé. La fatigue d'une longue route, la faim, la soif, qui, en affaiblissant le corps, redoublent les terreurs de l'imagination, le jetaient dans une sorte de désespoir; et il ne lui restait de force que pour se maudire lui-même et se souhaiter au fond de l'enfer, comme il l'avait mérité.

Dès qu'il eut fait quelques pas dans le défilé ténébreux, il entendit la porte de la caverne se refermer derrière lui, et frissonna de se trouver ainsi seul dans les entrailles de la terre et privé de tout moyen de revenir en arrière. Il avançait d'un pas morne, et les yeux baissés sur le sillon blanc que sa lumière jetait devant lui.

Le terrain au-dessus duquel régnaient ces cavités était d'élévation très-inégale : la montagne couvrait l'immense grotte qui servait de salle d'audience au tribunal secret ; mais ensuite le sol s'abaissait : c'était un défilé qui séparait deux hauteurs. Dans cette gorge de montagnes avait existé un château fort. Rasé depuis le treizième siècle, son emplacement n'était plus couvert que de verdure ; mais les basses-œuvres, cachées sous le sol, subsistaient encore. Les cavernes, creusées naturellement dans les entrailles de la montagne, se continuaient donc par les caves et les cachots de l'ancien manoir, des communications avaient été ouvertes entre ces divers souterrains.

Lorsque Ratisbonne eut traversé de longs défilés qui formaient la première partie de son triste chemin, il se trouva dans une caverne plus spacieuse. Le roc en formait les parois, des stalactites brillantes dessinaient des figures bizarres sur leur teinte sombre ; d'énormes racines d'arbres, traversant les anfractuosités des pierres, serpentaient, noires et tortueuses, sur un sol humide; quelquefois une couleuvre montrait sa spirale luisante autour du bois mousseux, et, plus loin,

des milliers de reptiles couraient sous les réseaux des souches arrondies et chevelues.

Le néophyte, traversant cette enceinte sans découvrir aucune issue, commençait à espérer que sa course solitaire était finie et qu'on lui épargnerait son horrible tâche. Mais, comme il arrivait à l'extrémité de la grotte, une énorme pierre se détacha de la muraille de rocher, sans bruit, sans effort, et ouvrit un passage devant lui.

Dès qu'il y eut pénétré, il entendit cette issue se refermer derrière ses pas comme avait fait la première porte. Le couloir où il se trouvait était fait, à mains d'hommes, de grosses pierres de taille. De chaque côté, à l'entrée, étaient suspendues des armures, dont le gantelet droit tenait une épée, et le gauche un flambeau renversé. Il venait de pénétrer dans les bas-fonds du château fort.

Il traversa plusieurs couloirs, tantôt élevés, tantôt d'une voûte assez basse pour qu'on ne pût y passer que courbé; de chaque côté on voyait l'entrée d'étroits cachots creusés dans l'épaisseur des murailles.

Ces corridors le conduisirent à une vaste salle qui semblait le centre où venait aboutir le réseau des affreux caveaux, et qui était sans doute destinée autrefois aux interrogatoires des malheureux prisonniers et à l'application de la torture.

Tout le luxe de la cruauté humaine, tout l'appareil de la science du bourreau, étaient conservés dans cet antre. D'énormes chaînes pendaient de la muraille,

des instruments massifs dressaient leurs dards hideux, montraient les complications ingénieuses de leurs rouages, et faisaient voir qu'il y avait eu là un génie destiné à inventer la souffrance. Des squelettes pendaient encore aux chaînes des murailles; des têtes de mort conservées, des crânes nus, des ossements réduits en poussière, couvraient le sol et indiquaient les différentes générations de suppliciés; une odeur cadavérense était répandue dans l'espace; le vent qui glissait sous la voûte prenait le son d'un sourd gémissement.

Le jeune comte sentait la pâleur qui avait régné dans ce lieu d'épouvante se répandre sur ses traits. En regardant ces misérables restes d'êtres humains, sa poitrine s'oppressait, il éprouvait des serrements de cœur affreux... Saint témoignage de la fraternité admirable qui unit les hommes : nous ressentons réellement quelque chose des souffrances de ceux qui sont morts des siècles avant nous!

En marchant dans l'intérieur de ce cimetière, où il se trouvait confondu avec les morts, tandis que la terre qui les couvre s'étendait au-dessus de sa tête, le comte heurta du pied un rude obstacle. C'était la margelle d'un puits qui se trouvait ras de terre devant ses pas. On en perçait ainsi dans toutes les prisons, pour faire disparaître ceux dont la mort ne devait laisser aucune trace, dans le cas où le château serait conquis et fouillé jusqu'en ses fondements.

Les autres suppliciés avaient laissé leurs osse-

ments dans le cachot, et on pouvait les compter... mais ceux qui avaient péri dans ce gouffre couvert d'ombre, sans qu'on dût jamais connaître leur sort ni les venger, on n'en pouvait connaître le nombre !

Le comte avait hâte de sortir de ce lieu d'horreur : il traversa rapidement son étendue. Cependant, arrivé à l'autre extrémité, il ne vit aucune trace de porte, aucun mouvement ne se fit dans la muraille, qu'il heurtait en vain du manche de son poignard. Il lui en coûtait de parcourir une seconde fois cet épouvantable ossuaire pour revenir sur ses pas ; pourtant il se décida à regagner la voûte par laquelle il était entré ; mais cette issue était maintenant fermée par une porte bardée de fer et inébranlable comme le roc.

Une affreuse pensée se présentait : le jeune homme crut que les juges avaient eu soupçon de sa félonie, et voulaient le laisser mourir oublié dans cet antre de la terre où tant de malheureux avaient fini ainsi ; il se vit déjà couché pour l'éternité près des squelettes informes !

Dans un mouvement de désespoir, il tomba à genoux, et jeta vers Dieu un cri de détresse.

En ce moment, une porte qu'il n'avait pas aperçue, parce que son bois noirci se confondait avec la teinte de la muraille, s'ouvrit devant lui. Il se précipita dans cette issue.

Elle était ouverte à peu de distance de la porte d'entrée et donnait au pied d'un escalier tortueux.

Le pauvre aventurier, en montant ces degrés, s'at-

tendait sans cesse à quelque affreux spectacle. Cependant il sentit un air plus pur passer sur son front, et, en s'élevant davantage, il aperçut au-dessus de sa tête une clarté bien faible, bien étroite encore, mais qui venait du ciel dans une nuit limpide.

En abordant sur le sol, il se trouva dans l'ancien emplacement du château, au-dessus de l'affreuse salle des tortures qu'il venait de parcourir.

Le tableau le plus inattendu frappa ses regards.

C'était dans la gorge des montagnes. Une atmosphère blanche, vaporeuse, légèrement argentée par la lune dans tout son éclat, baignait un espace de terrain offrant la plus radieuse image du printemps, du printemps dans toute sa beauté. Un champ de roses en pleines fleurs et d'une fraîcheur délicieuse en remplissait l'étendue. Les arbustes, dans la demi-lueur qui les éclairait, avaient une teinte uniformément grise, et paraissaient légers comme des ombres, tandis que leurs fleurs se détachaient en nuance plus claire. Ces gracieux arbrisseaux se groupaient en bouquets, s'étendaient en ligne onduleuse, ou montaient en spirales et se jetaient de l'un à l'autre, comme dans une caresse fraternelle, leurs branches souples et parfumées.

L'air était d'une fraîcheur vivifiante, le sol revêtu d'épais gazon.

Au milieu de l'enclos, un petit lac, entouré de verdure, déroulait sous les rayons de la lune un réseau tissu de mille étincelles. Autour de ce bassin, et dans

les fourrés de feuillage, des oiseaux chantaient en notes filées, à peine perceptibles, et dont la mélodie voilée s'harmonisait à la vague et enchanteresse douceur du tableau.

Ce lieu était encadré par des montagnes nues, des roches hérissées, des arbres morts qui faisaient mieux ressortir sa magique beauté.

Le comte de Ratisbonne, se croyant sauvé, goûtait un moment d'indicible bonheur.

Après avoir fait quelques pas dans ce jardin miraculeux, il vit deux initiés du tribunal occupés à en cultiver les arbustes. Ils portaient, comme leurs frères, la robe noire et mystérieuse qui cachait entièrement la taille et les traits; mais ils étaient jeunes tous deux, à en juger par l'élégance de leur stature et la souplesse de leurs mouvements. L'un, penché sur le sol, tenait un instrument aratoire avec lequel il remuait la terre au pied des rosiers; l'autre, étendant les bras au sommet des arbustes, relevait en festons leurs tiges entraînées par le poids des fleurs.

Leur conversation, idéale comme tout le reste, dans ce séjour, était composée de sentences philosophiques qu'ils se renvoyaient de l'un à l'autre.

Ils tournèrent la tête vers le nouveau venu, et le regardèrent un instant, mais sans rien déranger de leur attitude ni interrompre leur entretien, dont la pensée prenait un charme extrême en passant par leurs voix profondes et harmonieuses.

— Travaillons la terre, disaient-ils, à la place où

s'élevaient les tours du despotisme impie, afin que la végétation couvre leurs racines et enfonce leur souvenir plus avant dans le sol.

— Au-dessus des cachots où succombèrent tant de victimes, que chaque jour fasse éclore des roses ; que la création y paraisse sous sa forme la plus séduisante, pour dire à la nature : Crée encore ! épanche sur les hommes le bonheur avec tes trésors !

— Cultivons le sol qui doit nourrir un jour toutes les créatures appelées au partage, car le Dieu paternel bénit toute œuvre de bonté.

— Servons Dieu jusqu'à ce que les hommes soient devenus assez grands pour être Dieu eux-mêmes.

A quelques pas de ces jeunes adeptes, et à l'entrée d'une grotte entourée de fleurs, était suspendue une harpe éolienne, dont les cordes frémissantes répondaient, par une ineffable mélodie, à chaque verset des prophètes.

Le comte de Ratisbonne avait traversé lentement cet Éden enchanteur, et il espérait s'y arrêter encore, quand, arrivé sur ses limites, il vit un bloc de granit, appartenant aux rochers sourcilleux qui bordaient le jardin, se détacher silencieusement et lui montrer une sombre profondeur.

Il se retourna et voulut adresser la parole aux gracieux cultivateurs ; mais eux, au lieu de lui répondre, montrèrent d'un geste impératif l'entrée du souterrain.

Ratisbonne était brave au fond de l'âme ; un mo-

ment d'air pur et de cessation d'angoisses avait suffi pour le rappeler à lui-même : il ne voulut pas avoir l'air de trembler devant ceux qu'il venait d'entendre, et s'enfonça résolûment dans les entrailles de la terre.

L'escalier qu'il suivait devenait de plus en plus difficile; les marches rompues tournaient sous ses pas, et il fut souvent près d'aller se briser la tête contre la muraille. Il arriva dans des couloirs abaissés, tortueux, semblables à ceux qu'il avait déjà parcourus; les mêmes traces de la barbarie féroce s'y trouvaient : on rencontrait à chaque pas des cachots formés dans la maçonnerie du mur, tombeaux surchargés de cent pieds de pierre, que les cris les plus désespérés des êtres enterrés vivants ne pouvaient jamais percer. Le malheureux aventurier (répétant toujours, comme sur les grains d'un rosaire, les malédictions qu'il se donnait à lui-même pour sa folle entreprise) se demandait quand finirait enfin cette course souterraine, qu'il semblait ne pouvoir poursuivre encore sans tomber brisé de lassitude et d'effroi. Cependant il redoutait plus que jamais d'arriver au terme : l'épouvantable action qu'il avait à commettre à la fin de ce sinistre voyage lui faisait désirer de succomber à la peine avant de l'atteindre.

Une fois, après avoir traversé un souterrain étroit et profond, le chevalier errant s'arrêta tout à coup : il venait de rencontrer sous ses pas un puits à fleur de terre, semblable à celui qui se trouvait au milieu de la

salle de torture. La lampe d'argent que Ratisbonne, suivant l'ordre des statuts, avait toujours conservée allumée, approchée de l'orifice, montra approximativement la profondeur de cet abîme.

Deux arcs-boutants de la muraille, qui avançaient jusqu'au bord du puits, empêchaient absolument de passer de l'un ou de l'autre côté, et le comte songeait déjà, malgré la défense qui lui en était faite, à revenir sur ses pas, lorsqu'une porte s'ouvrit en face de lui, de l'autre côté du gouffre, et le rappela à son terrible devoir.

Il se disait cependant qu'on ne pouvait lui demander l'impossible et le forcer à marcher encore quand le sol manquait sous ses pas... Il balançait dans une horrible perplexité, seul dans cette affreuse nuit, n'ayant personne à qui adresser une parole, une prière, et pourtant conduit par une volonté implacable, entouré d'êtres invisibles qui fuyaient silencieusement son passage et semblaient répéter sans cesse qu'il fallait obéir ou être reconnu pour traître et mourir comme tel.

Tandis qu'il était livré à ces angoisses, un son, qu'il entendit après un si long espace de silence, le fit frissonner jusqu'au fond de l'âme. C'était la cloche qui avait marqué sa sortie de l'enceinte du tribunal. Elle résonnait dans le souterrain, dont la porte venait de s'ouvrir, comme pour appeler le néophyte en avant. Ses tintements, d'abord faibles et lents, devinrent plus forts et plus pressés à mesure que le comte balançait, comme pour hâter sa résolution, et s'élevèrent enfin

avec tant de violence, qu'ils semblaient commander impérieusement et menacer.

Ratisbonne comprit bien qu'on lui ordonnait de franchir tout simplement ce gouffre et de continuer son chemin. Saisi d'une impatience fiévreuse, résolu à tout pour en finir avec cet enfer, il se décida à tenter le pas difficile.

Il se retira de quelques pas en arrière, prit son élan et s'élança au-dessus du puits.

Mais son pied, qui touchait à l'autre bord, manquant de quelques lignes à peine le point d'appui, glissa sur la pierre homicide... le malheureux jeune homme se sentit repoussé en arrière. Il commença un signe de croix, recommanda son âme à Dieu et tomba dans l'abîme.

Au bout de quelques instants dont il ignora la durée, le comte, évanoui dans sa chute, rouvrit les yeux. Étonné de vivre encore, il essaya de se mouvoir, et se sentit seulement froissé et meurtri. Sa lampe était tombée de sa main, mais, comme le souterrain dont la porte ouvrait sur le puits était éclairé, une faible lueur venait jusqu'à lui. Il se vit avec une extrême surprise à deux pieds à peine du niveau du sol; il avait été soutenu en l'air ou le gouffre s'était refermé sous lui par magie; de même son poignard de franc-juge, qu'il avait dû laisser échapper en tombant, se trouvait dans sa main.

Ce qu'il sentait le plus vivement alors était la honte de la posture on ne peut moins noble et digne dans

laquelle sa chute l'avait disposé. Il se hâta de se relever, et, franchissant facilement le bord du puits, il pénétra dans ce formidable souterrain où un destin irrésistible l'appelait.

Dès qu'il fut là, son sang se glaça d'effroi dans ses veines.

Ce lieu offrait l'appareil funèbre le plus lugubre, et c'était là enfin que se trouvait le condamné.

Au pied d'un pilier qui s'élevait au centre du cachot et s'attachait à la clef de la voûte, le malheureux était étendu sur la terre, mais le haut du corps fortement lié à la colonne; ses pieds et ses mains étaient enchaînés, son visage voilé de noir; sa poitrine, couverte d'une simple toile, se présentait au coup mortel.

Un grand drap noir, marqué d'une croix blanche, suspendu au-dessus de sa tête, planait déjà sur lui, tout prêt à couvrir son corps quand il ne serait plus; à ses côtés était une pierre préparée, puis un christ et une coupe d'eau bénite où trempait un rameau. Une lampe sépulcrale éclairait ce sombre tableau; la cloche faisait entendre alors le glas funèbre.

La transformation ne s'était point opérée chez le comte de Ratisbonne, qui avait fort inutilement revêtu la robe noire; la lumière d'en haut, que, d'ailleurs, il n'invoquait guère, ne l'avait point initié aux mystères de la justice suprême : le jeune seigneur, en pleine fleur de loyauté et de chevalerie, ne pouvait tout d'un coup devenir assassin. A la vue de la victime, la pitié se joignant au sentiment d'horreur,

il était moins disposé que jamais à prendre au sérieux son rôle de bourreau.

Le condamné exhalait des soupirs déchirants : les formes de son corps révélaient la jeunesse, mais son visage était couvert d'un voile impénétrable. Ratisbonne se souvint alors de ce que lui avait dit le président : *Vous ne saurez si celui que vous frappez n'est point votre ami, votre frère!...*

Il s'écria avec emportement :

— Sur mon âme, je ne veux pas tuer cet homme!

Et rompant court à toutes les lois suprêmes, il s'en retournait sur ses pas...

Mais là, devant lui, vers la porte qu'il allait atteindre, une vision horrible lui barrait le passage, et la terreur seule l'eût bien empêché de faire un pas de plus.

Deux êtres sans nom se dressaient devant lui. Ils avaient un corps gigantesque, couvert de l'éternelle robe noire des francs-juges; leur pose droite était celle des vivants, et leur capuchon entr'ouvert faisait voir, à la clarté de la lampe funèbre, des têtes de mort. Les glaives étincelants qu'ils tenaient à la main se croisaient devant la sortie du souterrain, et, à l'approche de Ratisbonne, se tournèrent lentement sur sur son sein.

Toutes les forces du comte étaient brisées... Il se reculait en chancelant; la sueur froide baignait son visage; l'épouvante égarait sa raison. Ces épées levées sur lui, lui rappelaient que, dans cet antre maudit, celui qui refusait l'épreuve était mis à mort.

Éperdu, anéanti, l'amour de la vie parlait encore en lui; son esprit troublé lui balbutiait qu'il fallait céder à la nécessité... que, s'il refusait de tuer le condamné, il ne mourrait pas moins sous les coups d'un autre, et que sa vie, à lui, serait livrée de plus à ces monstres.

Il s'avança précipitamment vers le pilier où était attaché le patient, leva son arme, puis s'arrêta et balança encore... Mais le pas des spectres se fit entendre derrière lui. Alors il détourna la tête, et plongea son poignard dans la poitrine nue qui s'offrait à lui.

Un cri de mort résonna sous la voûte... Le comte sentit sur ses mains l'humidité tiède du sang... il vit le corps de la victime se rouler sur la terre, puis s'arrêter dans l'immobilité éternelle.

La lampe s'éteignit, une nuit profonde se répandit dans le cachot... Le comte fut un moment privé de sa raison, incapable de rien sentir, de rien entendre.

Quand il revint à la connaissance de la situation, éveillé par un vent froid qui soulevait ses cheveux et frappait son visage, il était au milieu de l'assemblée imposante et innombrable des francs-juges, mais sous la voûte du ciel, dans la vaste clairière d'une forêt, où quatre routes se croisaient. La foule des initiés se répandait sous le dôme des arbres, et, dans le plus profond lointain où l'œil pouvait s'étendre, faisait briller des flambeaux aussi nombreux que les feuilles des bois.

Les dignitaires de l'ordre étaient rangés au centre de la clairière. De chaque côté, des chœurs chantaient, d'un ton grave et inspiré par leur sainte croyance, des hymnes de foi et d'espérance, qui se mêlaient au vent impétueux, et semblaient devoir aller avec lui jusqu'aux limites du monde.

Le comte de Ratisbonne, ayant rempli les conditions des premières épreuves, fut appelé à prêter serment entre les mains des grands juges.

Le parrain de l'adepte l'amena par la main au centre de l'imposant tribunal.

— Nous sommes venus dans cette forêt, au sein de la nature, pour recevoir ton serment, dit le président à l'adepte, car tes paroles doivent aller *aux quatre coins du ciel*, ton vœu de fidélité doit monter plus haut que les nuages, être plus profondément enraciné que les montagnes.

Un cercle d'initiés, semblables à des ombres, entoura le récipiendaire et secoua sur sa tête la lumière des torches qui l'enveloppa de gerbes d'étincelles. On découvrit son bras droit, on lui posa la main sur les symboles réunis du Christ et de l'épée, et on lui fit prêter un serment dont voici les paroles sacramentelles :

« Je jure par le Christ, sur mon honneur et sur mon âme, de vénérer, servir et maintenir toutes les lois émanant du saint tribunal, de me dévouer jusqu'à la mort à cette sainte association, d'en exécuter les ordres aveuglément, avec fidélité et courage, de ne

reconnaître aucune autorité de la terre au-dessus de la sienne.

« Je jure de défendre les doctrines et institutions des francs-juges contre toute puissance humaine, contre l'air, le feu et l'eau; contre tout ce que le soleil éclaire, contre tout ce que la nuit cache dans ses ombres.

« Je jure de dénoncer au saint tribunal tout ce qui, d'après ses lois, mérite remontrance ou châtiment; de ne dérober ce que je pourrai apprendre des fautes des hommes, ni par amour, ni par amitié, ni par aucune affection de famille, ni pour or, ni pour argent, ni pour dignités ou priviléges quelconques.

« De ne jamais trahir la volonté du tribunal pour sauver l'accusé, de ne point révéler à celui que poursuit le vengeur le danger dont il est menacé, de ne le lui faire connaître ni par paroles, ni par écrit, ni par peinture, sculpture ou emblême.

« De n'accorder à aucun condamné ni feu; ni nourriture, ni vêtement, ni asile, quand même mon père mourant me demanderait un morceau de pain, quand même mon frère tomberait de froid sur le seuil de ma porte.

« Si je manque à cette loi, je me reconnais coupable moi-même du crime que j'aurai dérobé à la justice suprême; je consens à subir la peine de mort qui y est attachée, à prendre la place du coupable que j'aurai sauvé.

« Je jure de porter toujours amour et respect au

saint tribunal, dans mes actions, mes paroles et les plus secrètes pensées de mon âme. »

Ce serment prononcé, les assistants apportèrent au néophyte du vin dans une coupe de bois et un morceau de pain, pour représenter le grand mystère de la cène, pour signifier qu'il devait manger, c'est-à-dire *vivre* avec la société dans laquelle il venait d'entrer, et lui être *incorporé*.

Le président prononça au néophyte qu'il était reçu au premier grade dans la société des francs-juges.

A peine eût-il prononcé ces paroles, qu'un sifflement aigu se fit entendre dans toute l'étendue de la forêt, et toutes les lumières s'éteignirent en même temps.

Le comte de Ratisbonne, accablé de tant de fatigues et de commotions successives, s'assit au pied d'un arbre et s'affaissa sur lui-même. Il demeura ainsi quelques instants, et le jour se leva.

Il se vit seul alors dans l'étendue de la forêt et se mit à marcher au hasard; mais il atteignit bientôt heureusement la lisière du bois, et là il retrouva son cheval qu'on lui avait amené.

En ce moment, où il se trouvait en possession de la campagne, de la lumière du ciel, il se sentait revenir à lui-même; la vie réelle le pénétrait; elle repoussait en arrière les événements de la nuit qui venait de s'écouler, et leur donnait déjà le vague d'un songe.

Ce fut alors seulement que Ratisbonne, échappé à

des émotions poignantes, sentit toute la valeur des secrets qu'il avait découverts dans l'enceinte du tribunal suprême, des projets qui avaient été révélés devant lui, et dont la connaissance hâtive pouvait sauver son maître. Il chevaucha alors légèrement, courageusement, à travers la campagne, pour aller rejoindre la capitale de Bohême.

XIII

UN COUP DE TÊTE

Le couvent de Saint-Bruneau, depuis le jour de la défaite de l'empereur, est resté fermé sous ses sombres massifs de mélèze, et repose calme et silencieux, dans son triomphe austère. C'est dans ces lieux, où nous avons laissé prisonniers les plus fidèles sujets de Winceslas, qu'il nous faut maintenant revenir.

Les officiers du prince sont enfermés dans un corps de logis situé au fond de l'édifice religieux, et adossé à la montagne qui le couronne. En face de cette aile de bâtiment, un pavillon séparé est occupé par les femmes de la suite de l'impératrice. Ces deux parties du monastère, momentanément érigées en prison, sont garnies de grilles et de sentinelles.

Entre ces deux bâtiments règne un étroit verger qui longe, d'un côté, le pied de la montagne, où il est bordé par un mur à hauteur d'appui ; de l'autre, le cloître, dont il est séparé par un buisson d'arbustes fruitiers. L'automne a dépouillé les arbres du verger de leurs feuilles, cependant il reste encore à l'une des

extrémités de l'enclos une ruche d'abeilles, qui tournaient autour des branches dégarnies, où elles aspirent les derniers rayons du soleil et le suc des fruits tardifs de l'année encore attachés à leur tige.

Treize jours se sont écoulés depuis le combat singulier qui se termina par l'arrestation de l'empereur.

Il est nuit et les brumes de novembre rendent l'obscurité complète. Déjà depuis longtemps la cloche du coucher à rappelé les moines dans leurs cellules, et toutes les lumières se sont éteintes aux vitraux du monastère.

Un jeune homme, au mépris de cet ordre général de retraite, se promène en long et en large dans l'enceinte obscure du verger, avec des mouvements répétés d'agitation et d'impatience.

Dix heures viennent de sonner. Une fenêtre du pavillon habité par les dames d'honneur de l'impératrice s'ouvre sans bruit, et une forme blanche s'avance sur le balcon de pierre qui donne du côté de la montagne. Avec la légèreté d'une ombre, elle s'élève sur la balustrade, se pend au rameau courbé d'un mélèze qui règne devant le pavillon et descend sur le mur d'appui du verger.

Le jeune homme qui errait dans les ombres s'élance de ce côté, monte sur un appui qui se trouve à moitié du mur, prend la figure aérienne dans ses bras et la dépose doucement sur le gazon, le tout avec une adresse et une rapidité qui montrent l'habitude de cette évolution.

— Vous êtes venue bien tard ce soir, Léonore, dit la voix émue et encore inquiète d'Edgard.

— Cela vous est facile à dire, à vous, seigneur, qui êtes prisonnier pour la forme, et n'avez un geôlier que pour vous ouvrir la porte quand il vous plaît de sortir.

— C'est vrai.

— Mais moi, qui suis enfermée par tant de grilles, de verrous! il me faut prendre le chemin de la fenêtre, qui est toujours un peu plus long.

— Et vous exposer !...

— Sans compter que la grande-maîtresse nous fait rester près d'elle jusqu'à dix heures, parce que, fidèle au respect de sa souveraine, elle ne veut pas que nous nous endormions dans notre prison avant l'heure où notre pauvre princesse va se mettre au lit dans la sienne.

— C'est vrai, encore une fois!... mais en ne vous voyant pas venir, je crains toujours!...

— Ah! mon Dieu, dit Léonore, rappelée à la réflexion, il ne s'agit plus de craintes, maintenant, mais de douleurs bien réelles.

— Vous me faites trembler!

— Voyons, vous m'avez écrit ce matin... que me disiez-vous!

— Ce que je vous disais, bon Dieu! Vous n'avez donc pas trouvé ma lettre!

— Non.... dites-moi vite.... que renfermait-elle?

— Mais des nouvelles très-importantes de ma correspondance avec l'empereur.

— Ah! mon Dieu....

— Ce bon gardien qui s'est pris de tendresse extrême pour moi, et son frère, qui fait partie des gardes du château de Prague, où sont enfermés nos souverains, transmettent les lettres d'une manière très-active. Depuis la nuit où je vous ai vue ici, j'ai écrit à Son Altesse Winceslas et j'ai reçu sa réponse.

— Vous avez fait part au prince de notre projet pour sa délivrance... mais de quelle manière ?

— De la manière la plus explicite. Je lui ai exposé tout notre plan, tel que le voici. Nous évader tous deux, un beau soir, de ce couvent ; arriver à Prague, conduire un bateau sur la rivière jusqu'à l'endroit où le pied des murs du château baigne dans la Muldaw, donner le signal sous les fenêtres de l'appartement de l'empereur, recevoir les princes descendus avec des échelles de corde dans nos barques, et voguer bravement au large et en liberté,

— Et l'empereur vous a répondu ?

— Il approuve notre dessein. Il fixe la nuit de l'évasion, et choisit l'heure où le soldat qui nous est gagné monte la garde à sa porte.

— Eh bien, tout cela est renversé !

— O mon Dieu !

— Vous me rapportiez ces dispositions ?

— Ma lettre contenait une copie de celle que j'avais adressée à l'empereur, ainsi que sa réponse.

— Cette lettre, qui dévoilait tous nos secrets, qui renfermait notre espoir le plus cher!...

— Cette lettre?...

— Elle est entre les mains des pères du couvent.

— Est-il possible?

— Ce matin, dit Léonore avec un profond soupir, en attendant l'heure où il nous est permis de descendre pour la promenade, et où je puis m'emparer de votre correspondance, j'étais à la fenêtre de la chambre de la grande-maîtresse, qui donne sur ce verger. Je regardais déjà avec un œil d'envie la ruche à miel où nous cachions tour à tour nos lettres, avec l'espoir que les aiguillons des abeilles les garderaient contre toute main indiscrète...

— Et enfin?

— Le père Saint-Augustin traversait le verger... Je l'ai vu s'arrêter tout à coup devant la ruche et faire un mouvement de surprise... Un coin du papier passait certainement et se laissait apercevoir dans les cases de miel, car le père chartreux, tendant les doigts et les retirant tour à tour, par crainte de piqûres, a fini par saisir la lettre, que je lui ai vu enfermer dans sa robe.

— Oh! malheur!

— Je suis descendue une minute après... mais le mal était fait.

— Et irréparable!

Léonore secoua tristement la tête.

— Nous étions si près du succès! s'écria le page en frappant du pied.

— Maintenant, on va nous garder à vue, renforcer notre prison, pour nous apprendre à rester en repos.

— Et, de plus, avertir le gouverneur du château de Prague de se méfier de la rivière et de ses bateaux.

Les deux jeunes gens demeurèrent dans un silence accablé.

Ainsi, depuis le temps de leur captivité, Edgard, par dévouement à la royauté, Léonore, par attachement à sa douce souveraine, n'avaient songé qu'au moyen d'amener la délivrance des illustres prisonniers. Edgard avait séduit le soldat qui, de neuf à onze heures du soir, était de service dans sa prison, non par de l'argent, le page de l'empereur détrôné ne possédait pas une obole, mais par la valeur que, naguère, il avait montré dans le combat, et ensuite par l'ardeur mélancolique, la douceur ineffable de son charmant visage, toujours tourné du fond de sa prison vers l'espace où les oiseaux planaient en liberté. L'homme d'armes laissait donc parfois son prisonnier se rendre pendant la nuit au verger, où Léonore descendait aussi en péril de sa vie; et les deux jeunes gens avaient passé le temps de leurs rendez-vous à organiser une contre-révolution en toute règle.

La situation exceptionnelle où se trouvait Léonore, menacée par le tribunal secret, et par suite Edgard, qui avait juré de partager son sort, n'avait point le pouvoir de les absorber dans ses terreurs. Ce danger exaltait leur imagination : la nécessité de voir la mort toujours présente et d'en braver la pensée leur donnait

à leurs propres yeux un relief d'héroïsme dont l'orgueil dérobait la tristesse.

Un soir, depuis son arrestation, Léonore avait trouvé dans sa chambre un second avertissement des francs-juges, qui la citaient de nouveau à leur tribunal; ils lui assignaient un endroit où elle devait se rendre pour être conduite devant eux, et fixaient la nuit du 15 novembre comme le dernier terme pour comparaître ou être *condamnée par son absence*. La jeune fille avait senti encore l'impression de glace que portait avec lui ce papier marqué d'une croix fatale!... Elle frémissait en pensant qu'en effet les invisibles étaient partout, qu'ils avaient pu pénétrer dans la retraite d'un couvent, dans l'intérieur d'une prison, et se disait que, quand elle serait condamnée, il était trop vrai que nul asile ne pourrait la soustraire à son sort. Elle ne devait pas compter sur sa captivité pour la soustraire à l'obligation de répondre à l'appel du tribunal, sachant bien que tout était soumis aux francs-juges, que les autorités de la maison lui permettraient de sortir pour satisfaire à leurs ordres, et elle se disposait à obéir.

Dans ses entretiens nocturnes avec Edgard, Léonore ne lui avait point parlé de cette approche rapide du danger. Elle ne voulait pas que le jeune page la suivît dans le sanctuaire de cette justice terrible, qu'il embrassât sa cause par ses paroles, peut-être par son épée, et fût jugé avec elle. Elle avait accepté le sacrifice du noble jeune homme, mais ne voulait pas que

ce sacrifice s'accomplît. L'amour est par lui-même un si grand bien, que, dans les dévouements qu'on inspire, c'est la pensée d'être aimé jusqu'à la mort qu'on recueille avec délices, le reste n'est rien; si Dieu ne se contente pas de bonnes intentions, le cœur est plus facile, et en fait son souverain bonheur...

La jeune accusée se sentait bien le courage de paraître seule devant ses juges : elle leur parlerait sans fléchir, sans trembler, et, satisfaite ainsi, pourrait mourir... Cette enfant du peuple, jetée dans une situation cruelle, mêlée aux revers des grands dans un État bouleversé, était revêtue des forces nécessaires pour soutenir ces combats. L'énergie, l'espérance, la confiance en Dieu, étaient tissues autour de son sein par la nature... La jeune fille, comme les chevaliers de la terre sainte, portait toujours sa cuirasse d'or.

Les deux prisonniers du couvent n'avaient donc point été jusque-là abattus de leur situation présente, ni des menaces de l'avenir. La légèreté même de la jeunesse, sa gaieté, ses bonheurs sans cause, ne les avaient pas abandonnés. Souvent, au milieu des graves intérêts qui les occupaient, au milieu des troubles d'un amour, passionné de la part d'Edgard, tendre et reconnaissant du côté de Léonore, lorsqu'ils étaient clandestinement réunis la nuit, et à leur grand péril, dans le verger du monastère, le page trouvait un plaisir indicible à voler les poires des révérends pères, et Léonore partageait gaiement avec lui les fruits qui

annoncent la fin de l'année... tout en pensant que son existence était peut-être au même déclin.

Mais ce soir-là, accablés de leur funeste déconvenue, ils parcouraient l'enclos à pas lents et la tête baissée. Depuis quelques instants, ils ne trouvaient pas un seul mot d'espoir pour interrompre leur silence taciturne; dans le découragement et l'impatience, ils ne savaient plus que jeter au vent quelques impétueuses exclamations, et casser la tête des branches d'arbres qui se trouvaient devant leurs pas.

Ce mouvement machinal les conduisit dans la partie du verger qui touchait au couvent, et qui avait là une palissade de framboisiers étendue devant le cloître. Ils aperçurent alors une faible lumière au fond des arceaux, et des robes blanches de chartreux qui se détachaient dans l'ombre.

L'heure de la retraite était passée depuis longtemps; mais, comme la règle obligeait les moines de Saint-Bruneau à se relever la nuit pour prier, il n'était pas étonnant de voir quelques-uns d'entre eux traverser le cloître.

Les jeunes gens, craignant de faire entendre le bruit de leurs pas en s'éloignant, se pressèrent contre la haie dépouillée de feuilles, mais assez épaisse de ronces pour les dérober à la vue. Cependant, comme la laine blanche que portaient les religieux les avait fait apercevoir de quelque distance, Edgard craignit que la nuance claire de la robe de Léonore ne les trahît aussi dans la nuit; il enveloppa la jeune fille de son manteau brun et la serra contre son sein.

Les deux frères chartreux approchaient, et l'ouïe fine de Léonore avait déjà saisi quelques-unes de leurs paroles.

— Écoutons, écoutons! dit vivement la jeune fille en serrant le bras d'Edgard, on parle de nous!

Les pères du couvent étaient alors sous une arcade voisine; le page reconnut la voix du moine au chapelet d'or, puis on entendit le religieux qui disait en ce moment :

— Certainement, frère Saint-Augustin, vous avez bien fait de me remettre cette lettre; mais, en vérité, je ne crois pas qu'il faille sévir bien rudement contre ces conspirateurs de vingt ans.

— Heim! qu'ils aient vingt ans ou davantage, le mal n'en serait pas moins fait! dit le frère Saint-Augustin. Ils sont sur le point de détruire par un beau zèle le premier acte d'une révolution devenue indispensable.

— Laissons ces enfants se dévouer à leur croyance. Ils sont dans l'âge où l'on met toute l'ardeur de son âme aux vertus de convention, aux préjugés de naissance, n'ayant pas encore eu le temps de se méfier d'un principe établi, et d'y apporter l'examen. Ils ne voient rien de plus beau que le dévouement aveugle à son prince.

— Et ce sont des idées très-dangereuses dans de semblables têtes!

— Il faut commencer par là. On apporte une foi naïve et sainte à la royauté absolue, parce qu'on l'a

entendue proclamer par ses pères comme le salut du monde. Une fois que l'âme s'est éprise de la grandeur et de la beauté morale, même au milieu de l'erreur, elle est prête à soutenir avec force et constance les véritables lois de justice que le temps et la raison viennent lui révéler. C'est la route commune des êtres les plus élevés. Il faut être sujets enthousiastes des rois avant de devenir dignes défenseurs des peuples.

— Sans doute, sans doute, reprit l'autre interlocuteur, tout cela serait bel et bon si les jeunes gens ne faisaient du royalisme qu'en imagination, si la petite fille priait le ciel pour les vaincus, et si le bambin de page chantait *son Dieu*, *son roi*, *sa dame*... Mais ils veulent enlever l'empereur dans un bateau conduit sous sa fenêtre... rien que cela!

— Winceslas est fort lourd, répondit le premier moine en souriant, et, avec un tel fardeau, les jeunes libérateurs auront peine à conduire leur barque à bon port.

— Ne vous y fiez pas, mon père; ce petit Edgard est courageux comme un lion!

— Oh! tant mieux! s'écria le moine au chapelet d'or. Et sa voix vibra d'une profonde émotion.

Edgard tressaillit de bonheur à cette exclamation. Quel orgueil pour lui de voir que ceux dont il s'était montré l'ennemi admiraient sa bravoure!... Et puis la voix de ce religieux, qui avait sans doute le pouvoir d'impressionner vivement, quoique d'une manière différente, ceux qui l'entendaient, pénétrait avec une

douceur extrême jusqu'au fond de son âme. Dans une satisfaction inexplicable, le page pressait vivement Léonore sur son cœur.

Le moine, cependant, se remit, et dit d'un accent plus grave :

— Soyez assuré, mon frère, que ces jeunes gens ne réussiront pas dans leur projet.

— Ne réussiront pas, bon Dieu ! s'écria l'autre religieux ; vous voulez donc le leur laisser entreprendre ?

— Oui. Cette lettre n'est connue que de nous deux, dans la communauté. Je vous prie, et, s'il le faut, je vous enjoins de garder là-dessus un silence absolu.

Edgard avait remarqué, depuis le jour de son arrivée au couvent, que le moine au chapelet d'or, quoiqu'il n'eût aucun grade ostensible dans l'ordre des chartreux, paraissait cependant y exercer une grande autorité.

Le père Saint-Augustin reprit en murmurant :

— Ils sortiront donc de cette prison, où nous sommes chargés par les princes de les retenir, au vu et au su de deux de leurs gardiens, et à la barbe de tous les autres !

— Je n'y vois pas grand mal, répondit son interlocuteur. Je vous le répète, le château où un empereur est retenu prisonnier doit être sous une assez bonne garde pour que deux enfants ne puissent en forcer ni les portes ni les fenêtres.

— Mais, enfin, s'ils y parvenaient?

— Ce serait peut-être un bien. Le souverain serait moins respectable en fuite qu'en prison, et alors la raison d'État...

Les deux religieux s'éloignèrent après s'être arrêtés un instant dans l'animation de leur colloque, et il fut impossible d'entendre le reste de la phrase.

Étourdis, stupéfaits de ce qui venait d'être dit près d'eux, de l'indulgence inexplicable du moine, de sa bizarre décision, les deux jeunes gens éprouvaient autant d'étonnement heureux que d'appréhensions vagues.

— Eh bien.... que dites-vous de cela? demanda Léonore.

— Nous voilà à peu près autorisés par nos adversaires dans la conspiration formée contre eux.

— La partie est trop belle!

— Oh! oui... l'assurance de ce moine sur la non-réussite de notre entreprise me fait trembler... J'ai déjà remarqué ce religieux plusieurs fois, et, tout en restant caché sous le capuce de son froc, tout en gardant ordinairement le silence, il porte en lui un aspect de grandeur et de supériorité qui impose à tout ce qui l'environne.

— C'est la Providence qui lui a inspiré cette indulgence extraordinaire en notre faveur, dit Léonore.

— Cependant, s'il juge dans sa tête blanche que notre tentative serait vaine, c'est qu'il y a en effet pour nous bien peu de chances de succès.

— Dans les têtes les plus blanches et les plus sages, reprit la jeune fille, il n'y a toujours que la raison d'un homme ; mais les inspirations du cœur viennent de plus haut, et ce sont elles qu'il faut suivre.

— Nous allons alors remettre notre barque à flot ?

— Oui.

— Et si cette tentative de fuite, réussissant ou non, allait être funeste à l'empereur ! dit Edgard. Je ne sais, mais les paroles que prononçait le moine en s'éloignant m'ont fait trembler, quoique je ne pusse en distinguer le sens.

— La captivité de nos princes est là, avec ses humiliations et ses douleurs ; les malheurs qui peuvent les menacer ensuite sont éloignés et incertains...

— Il est vrai.

— Et puis, si l'empereur, si notre chère souveraine, couraient quelque nouveau danger, qui sait s'il ne nous serait pas encore permis de les en arracher !

— O Léonore ! vous avez une foi inébranlable !

— Je crois à la puissance de la tendresse, du dévouement ; je crois que Dieu, lorsqu'il nous donne des sentiments si doux, doit les rendre efficaces, pour couronner son œuvre.

— Oui, vous avez raison. Cette faiblesse où je viens de me laisser entraîner me fait honte à présent, et je me sens redevenir moi-même. Chère Léonore, je vous disais bien que vous étiez l'âme qui devait régner en moi, et donner au jeune soldat la dignité d'homme où il aspire.

— Ainsi, nous poursuivons notre entreprise?... Quelle nuit l'empereur a-t-il fixée pour son évasion?

— La nuit du 15 novembre.

— Du 15 novembre! répéta Léonore, frappée d'un coup subit et terrible.

Cette nuit était celle où il lui fallait comparaître au tribunal secret, sous peine d'être, par son absence, reconnue coupable et condamnée.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Edgard, frappé de l'altération de sa voix.

— Rien. Mais êtes-vous bien sûr que ce soit réellement la nuit du 15 novembre que l'empereur désigne?... Celle d'après-demain?

— Parfaitement sûr.

— Fatalité! murmura Léonore.

— Vous tremblez! dit Edgard en saisissant sa main. Vous tremblez, vous!... Oh! il y a quelque chose d'affreux!

— Non... je vous assure... Je ne croyais pas que ce fût sitôt!... et, au moment de l'exécution, je me suis sentie troublée... N'y pensons plus.

— Mais, au nom du ciel! reprit le jeune homme, dites-moi ce que vous craignez.

— Rien, encore une fois. Je ne puis, en telle circonstance, craindre ni hésiter!... Et nous irons à Prague, *la nuit du 15 novembre!* ajouta-t-elle avec le sourire d'un sublime courage.

Edgard allait la supplier encore de lui révéler la cause de l'émotion violente qu'il sentait en elle et par-

tageait sans la comprendre; mais l'heure de liberté dont le prisonnier pouvait jouir était passée, et son gardien le pria, en l'appelant à voix basse, de venir se remettre sous les verrous.

Les deux jeunes gens purent seulement convenir de s'enfuir le surlendemain soir du couvent, par des moyens qui avaient été réglés d'avance, afin d'être à deux heures du matin sous les murs du château de Prague.

Les deux journées qui suivirent se passèrent pour eux dans une agitation intérieure et dévorante. Puis la nuit du 15 novembre arriva. A dix heures, le soldat qui protégeait Edgard avec tant de zèle lui ouvrit la porte de la campagne, après avoir conduit sous des arbres peu éloignés les deux chevaux dont les fugitifs avaient besoin.

Léonore escalada le balcon de sa chambre à l'aide des branches du mélèze qui s'élevait devant la façade, comme elle l'avait déjà fait souvent; et les deux compagnons de fuite se trouvèrent hors de leur prison.

Ils emportaient avec eux les ressources nécessaires pour leur voyage. Au moment de l'arrestation des princes, la cassette de Sophie de Bavière, contenant quelques pièces d'or et des pierreries, était restée entre les mains de la duchesse de Ratisbonne. Léonore avait très-adroitement épié cette cassette et s'était rendue maîtresse du petit trésor. Outre la nécessité de se pourvoir d'argent pour sa route, elle avait été guidée par le désir de remettre à la princesse des pierres

précieuses qui pourraient lui être utiles en toute occurrence.

Les deux fugitifs tournèrent le vaste bâtiment, en prenant les passages où l'ombre était la plus épaisse, et en conduisant leurs chevaux par la bride, pour choisir la place où la mousse atténuait le bruit de leurs pas. Puis ils suivirent cette longue allée de hêtres que le cortége impérial avait traversée, dans tout son orgueil, deux semaines auparavant, et sortirent sans obstacle des terres du couvent.

Ils se trouvaient au bord de la Muldaw.

La nuit de novembre était encore tiède, mais profondément sombre. Le ciel, bas et chargé, versait à intervalles rapprochés des nappes battantes de pluie; un vent impétueux mugissait sur la plage; à gauche, la rivière roulait à grand bruit ses vagues chargées de la terre entraînée du bord; à droite, les hautes futaies d'arbres d'hiver s'agitaient en mugissant sous les coups de la rafale.

Un phare, exhaussé au-dessus d'un mât, éclairait cet endroit; il s'élevait sur le point de la rivière où des rochers à fleur d'eau eussent rendu la navigation impossible pendant la nuit sans le secours de la lumière.

Mais en ce moment pas un bateau, pas une cabane éclairée, pas un un être vivant n'interrompit la profonde solitude.

Un monticule boisé, tenant à la chaîne des plus hautes montagnes, avançait jusque sur le rivage, bornait la vue et divisait la route en deux branches.

Les objets de l'horizon étant ainsi resserrés, la lueur rouge du fanal, dans ses forts balancements, errait sur les ondes jaunes et bouillonnantes du fleuve et des sapins de la colline, dont les branches échevelées frappaient l'espace, tandis que leurs immenses cimes allaient se perdre en tournoyant dans le ciel, où éclatait la tourmente dans toute sa sombre majesté.

Les deux jeunes aventuriers étaient montés à cheval, et cherchaient à reconnaître leur route.

Un écriteau à deux faces, placé au-dessous du phare, désignait, par l'une de ses branches, le chemin de Prague, et, par l'autre, celui des monts Granort. La jeune Muller, en lisant cette seconde indication, se rappela plus vivement le formidable rendez-vous auquel elle allait manquer.

Mais en ce moment, le cheval de la jeune fille, sans doute effrayé par le grondement des eaux, s'élança brusquement sur la route des montagnes, et les cavaliers firent malgré eux quelque trajet dans cette direction.

Léonore retint vivement sa monture et parvint à la dominer; mais, dans la situation d'esprit où elle se trouvait, ce mouvement instinctif de l'animal lui semblait un avertissement secret de se rendre aux ordres du tribunal suprême.

— Oui, dit-elle en elle-même, oui, c'est là que je devrais aller pour conserver peut-être la vie !... Mais le sacrifice est résolu... je ne reculerai pas devant l'accomplissement.

Comme les voyageurs venaient de s'arrêter, ils entendirent un fort bruissement de feuilles dans le bas des taillis qui couvraient la colline, et découvrirent dans la pénombre une forme vague qui, en arrivant dans le rayon de la lumière projeté par le phare, leur montra une femme à cheval et lancée au galop.

Cette figure avait l'aspect le plus fantatisque.

Elle était de haute taille, vêtue d'une longue robe grise qui flottait autour d'elle. Son visage blême, creux, immobile, paraissait sans vie, mais un air hagard y était fortement imprimé; l'orbite profonde et ombrée de ses grands yeux noirs se détachait sur la teinte livide de sa figure, et au milieu de ce cercle sombre, sa prunelle paraissait sans regard; ses longs cheveux, dénoués et divisés en mèches trempées de pluie et qu'agitait le vent, semblaient de noirs serpents épars autour de sa tête; sa robe de laine grisâtre était serrée à sa taille par une corde; les larges manches relevées laissaient voir des bras nus et amaigris. Son grand cheval noir, efflanqué, sans housse ni harnais, tendait un long cou, une tête ardente rejetait la crinière et les jambes en arrière, et faisait flèche dans l'espace. On entendait autour de cette figure équestre le sifflement aigu d'un corps qui fend l'air.

La voyageuse nocturne passait sans rien voir autour d'elle; il y avait sur ses lèvres une phrase prononcée d'un ton sourd et monotone, que, dans sa course, elle répétait sans cesse et jetait au vent de la nuit.

Quand elle approcha, on put distinguer ce qu'étaient ses paroles. Elle disait :

« *Les francs-juges l'ont ordonné... Il faut mourir... mourir.* »

Elle s'enfonça dans la route, et on n'entendit plus que le froissement des branches.

Mais, un instant après, elle reparut plus haut, dans le retour du sentier qui serpentait en montant la sombre colline.

Là, sa forme était plus vague, sa voix arrivait à peine à l'ouïe.

Elle allait toujours avec la même rapidité de l'éclair, et disparut dans la gorge des montagnes d'où elle était venue... Les rameaux des bois frissonnèrent encore quelques instants... puis on ne vit, on n'entendit plus rien.

Les deux jeunes gens restèrent immobiles et en silence, tant que cet être étrange se vit à l'horizon; ensuite ils se regardèrent, exprimant la même surprise.

— Qu'est-ce que cette femme? dirent-ils en même temps, et comment est-elle là?

Mais il semblait que la pâleur qui couvrait le visage de cette espèce de spectre eût passé sur celui de Léonore. Edgard fut frappé de l'altération de ses traits.

— Ces paroles étranges, ce souvenir inattendu des francs-juges, vous ont fait une impression cruelle, Léonore, dit le jeune homme de l'accent le plus ému. Mais, grâce au ciel, l'arrêt qui vous menace n'est pas prononcé, et tout porte à croire...

— Non, l'arrêt n'est pas prononcé ! dit-elle avec une exaltation amère ; il n'est que dix heures !

Puis elle réfléchit quelques instants et ajouta, en étendant la main vers le jeune homme :

— Écoutez, Edgard, souvenez-vous bien de ce moment, de la situation où nous sommes et de ce qui vient de se passer à nos yeux... Et plus tard, si vous ne me voyez plus près de vous, dites à l'impératrice que le 15 novembre, à dix heures du soir, j'étais à cette place, que l'instinct de mon cheval m'entraînait sur la route des monts Granort ; que j'ai vu l'apparition étrange de cette femme ; que j'ai entendu ses paroles, et que, sans hésiter, j'ai pris la route de Prague pour aller sauver ma souveraine... Maintenant, partons !

Et, sans laisser à Egard le temps de lui répondre, elle s'élança en avant ; son compagnon la suivit, et tous deux, enfonçant l'éperon dans les flancs de leurs chevaux, brûlèrent la route sous leurs pas.

XIV

LES PRISONNIERS

L'empereur d'Allemagne, arrêté par un audacieux coup d'État, et amené prisonnier dans sa capitale, avait été enfermé dans un château de Prague, ancien séjour des rois de Bohême, abandonné depuis plus d'un siècle, et servant alors de prison d'État. Quinze jours s'étaient écoulés dans cette étrange et dure captivité, sans que le souverain eût eu d'autres nouvelles de son empire que les lettres et les témoignages de dévouement de son page fidèle.

La nuit qui devait protéger l'évasion des illustres prisonniers était enfin arrivée.

Winceslas et Sophie de Bavière prolongeaient leur veillée dans la grande salle du château, dont les croisées donnaient immédiatement sur le cours de la Muldaw.

Cette vaste et triste enceinte, dont les murs s'élevaient en monceaux de pierres de taille, était renforcée à l'intérieur de deux rangs de massifs piliers,

d'où sortaient les épaisses arêtes d'une voûte profonde; une seule et faible lumière éclairait l'étendue; quelques statues des anciens rois de Bohême, grossièrement taillées, mutilées par le temps, encore debout sur leurs socles de pierre et rangées le long de la muraille, apparaissaient à demi dans l'obscurité; les brouillards de la rivière entretenaient dans cette enceinte une humidité stagnante, qui avait revêtu les parois de la teinte la plus sombre, et le bouillonnement de l'eau sous les fenêtres, seul bruit qui se fît entendre, répandait dans l'atmosphère l'impression d'une solitude sauvage.

Près de la vaste cheminée, où l'insouciance insolente des gardiens laissait manquer de feu, et sous la lueur d'une lampe de fer qui pendait de la voûte, Winceslas jouait aux dés avec un compagnon de sa captivité.

Ce gentilhomme de la cour était Norberg, qui, par une volonté particulière du gouverneur du château, avait seul été autorisé à partager la prison de son maître.

Winceslas et le comte étaient assis dans de grands fauteuils de bois noir, devant une petite table où étaient posés une cruche d'étain et des gobelets. Les dés roulaient lentement du cornet et sans attirer l'attention des joueurs, qui, le front penché sur la table, étaient absorbés l'un et l'autre dans d'importantes et pénibles pensées.

Sophie de Bavière, enveloppée dans une mante de

Digitized by Google

laine brune, sous laquelle le froid aigu faisait encore trembler ses membres, errait languissamment le long des croisées. Elle passait dans l'intervalle où la lueur de la lampe projetait les grandes ombres des piliers, et où s'élevaient les formes vagues et tronquées des statues de pierre ; ses pas ne rendaient aucun bruit, et elle avait l'air d'une ombre errante sous ces antiques et solitaires arceaux.

A chaque tour de sa lente promenade, elle s'arrêtait devant un fût de granit où était posé un sablier, et elle jetait un regard d'attention mêlé d'un léger tressaillement sur l'écoulement du sable, qui marquait la fuite des heures.

Les trois personnes enfermées dans cette enceinte n'échangeaient que de rares paroles. Winceslas et la princesse ne pouvaient s'entretenir de leurs espérances d'évasion, ni faire aucun préparatif à ce sujet. Ils étaient sous le regard de la sentinelle en faction devant la porte d'entrée, laquelle devait rester ouverte afin qu'un gardien pût toujours exercer une surveillance immédiate sur les prisonniers. Pour le comte de Norberg, il ignorait encore les projets de fuite arrêtés pour cette nuit-là.

Winceslas, depuis la catastrophe foudroyante de son arrestation, était constamment plongé dans l'état d'inertie et de torpeur d'où il ne sortait auparavant que dans ses moments d'orgie.

Il était seul dans cette prison, sans pouvoir se suffire à lui-même. Le comte de Norberg, qu'une circonstance

ignorée avait éloigné de lui au moment du départ de Conrad-Bourg, était venu le rejoindre depuis quelques jours. Mais, de tous les gentilhommes de sa maison, Norberg était le seul qui, par son esprit élevé, ses mœurs dignes et austères, lui fût parfaitement antipathique. Combien il regrettait alors son cher Ratisbonne, dont l'humeur facile, la fantaisie vive et riante, semaient la joie autour de lui ; dont la figure épanouie et radieuse eût éclairé les murs d'une prison !... Mais, depuis le départ subit de Ratisbonne, on n'avait plus entendu parler de lui à la cour.

Cependant l'heure avançait, et Winceslas ne pouvait plus tarder d'instruire le comte de la fuite qui devait être tentée dans si peu d'instants. La sentinelle passait à temps égaux devant la porte ouverte ; mais, en continuant à jouer, et en jetant très-haut les mots qui servaient à marquer les coups de dés, on pouvait dérober à l'oreille du soldat une conversation tenue à voix plus basse.

Winceslas commença brusquement la confidence.

— Savez-vous, mon cher comte, dit-il, que vous devez être enlevé cette nuit?

Norberg reçut très-froidement cette nouvelle, à laquelle il ne croyait guère.

— Rien n'est plus vrai, affirma le prince. Vous serez enlevé de cette prison, grâce à ce que vous vous trouvez en notre compagnie.

— Monseigneur, je ne comprends pas.

— Deux mots vous feront connaître nos projets et nos

Digitized by Google

espérances... Pour ce qu'il en adviendra, le secret en est caché dans les ombres de cette nuit.

— J'attends avec impatience l'explication de Votre Altesse.

— Des amis fidèles doivent venir nous chercher dans quelques heures.

Norberg tressaillit si fortement, que les dés tombèrent de sa main. On ne pouvait cependant voir sur sa physionomie impénétrable de quelle impression, de plaisir ou de crainte, venait ce mouvement.

Le prince lui fit signe de continuer à jouer, et reprit d'une voix plus basse.

— Voici. Mes amis, déguisés en mariniers, conduisent, cette nuit, une barque devant le château; ils jettent sous nos fenêtres ces mots sonores dont les bateliers se servent pour se répondre de loin les uns aux autres; je comprends qu'ils sont là, et j'attends le moment favorable. A deux heures du matin, le factionnaire placé à cette porte est relevé par un soldat qui nous appartient et protége notre fuite sous promesse d'une bonne récompense. Alors nos libérateurs avancent le bateau au pied du mur; ils lancent à la fenêtre une échelle de corde par laquelle je descends dans leur petit bâtiment, ainsi que l'impératrice... et vous, seigneur comte, si la promenade vous semble agréable.

— C'est une entreprise bien hardie, monseigneur, dit Norberg, dont un froncement de sourcils assombrissait davantage la physionomie sévère. N'avez-vous donc

pas pensé à tous les obstacles que ce moment doit rencontrer ?

— J'ai pensé, au contraire, qu'il en existait fort peu.

— Comment ?

— Peut-on regarder la révolution qui vient de s'accomplir autrement que comme un trouble scandaleux causé par des ambitieux en démence, et la captivité où je me trouve autrement que comme un piége infâme, où j'ai pu tomber par fatalité, mais non laisser ma liberté et mes droits ?... Il n'y a rien de réel dans ce mouvement dès qu'une diète ne l'a point sanctionné... Les princes confédérés se sont dits maîtres, leurs troupes ont occupé quelques places fortes ; mais la nation n'a proclamé ni leur érection ni ma déchéance. Je n'ai entendu, autour des murs de ce château, nulle clameur du peuple exhalant sa joie ou sa colère ; les autorités mêmes balancent à se déclarer ; le gouverneur du fort veille sur nous avec une faiblesse qui annonce bien en lui la croyance à un retour de fortune.

— Cependant, sire, vous êtes encore ici...

— Oui, les révoltés m'ont jeté dans ce séjour des anciens rois, passés de la terre depuis des siècles, pour me mettre au rang des souverains morts... Mais je leur ferai bien voir, dès demain, s'il plaît à Dieu, que je suis encore vivant !

— Que compte faire, dès demain, Votre Seigneurie ?

— Parbleu ! cela ne se demande pas, dit Winceslas, retrouvant l'étincelle de vie que donne la colère. Je

compte rassembler mes troupes, marcher contre les rebelles, et leur faire trancher la tête... ou leur livrer la mienne... Mais ce ne sera pas sans défense !... Il faut que cela finisse. Croyez-moi, un mouvement violent et décisif se prépare en Germanie...

— Sire, je ne me permettrai d'élever de doute que sur l'évasion de cette nuit, qui me semble toujours difficile ; puisque enfin les archers, qui veillent à toutes les portes, doivent naturellement garder les fenêtres.

— Cette fenêtre sera libre. Il n'y a, dans toute la façade qui règne au-dessous, qu'une poterne à laquelle on n'a point placé de garde, attendu que, par des gros temps comme ceux qui règnent dans ce mois-ci, les eaux de la rivière en baignent le seuil. Cette partie de la prison est donc dégarnie de sentinelle.

Un instant de silence se passa, et Norberg avait déjà repris le calme muet et froid qui régnait ordinairement sur ses traits.

— Il ne me reste plus, dit-il, qu'à féliciter Votre Altesse sur ses projets, et prier Dieu pour leur succès.

— N'entends-je pas la pluie qui bat les vitraux? demanda Winceslas à la princesse.

— Oui, monseigneur, dit Sophie, et l'obscurité est profonde.

— C'est un temps magnifique pour des fugitifs !

— Et qui promet de durer toute la nuit, ajouta la princesse.

— Qu'avez-vous donc, seigneur comte? demanda

l'empereur en revenant à Norberg; vous ne paraissez pas grandement satisfait de l'aventure où je vous convie... et vous regardez ce sablier d'une étrange manière.

— C'est que le temps est précieux cette nuit.

— Madame se charge de veiller à son tour, dit le prince en tournant la tête du côté de Sophie, alors penchée vers l'horloge de sable; et elle nous avertira quand l'heure sera proche.

— Oui, répond Norberg; mais je pensais que c'était le moment de me rendre à l'appel du gouverneur. Votre Seigneurie est dispensée de cette obligation, ajouta le comte en se levant; mais moi, j'y dois y manquer moins que jamais, pour ne pas éveiller de soupçons.

— Je n'ai pas entendu le rappel.

— Si, le tambour vient de battre.

— Et vous vous enveloppez de ce manteau pour aller dans la galerie voisine!... Croyez-vous déjà vous promener dans la ville, parce que nous avons parlé de liberté?

— L'air est glacial dans ces corridors.

— Vous enfoncez ce grand feutre jusqu'aux sourcils!

— Qu'importe plus ou moins de nuit sur mon visage?

Le comte sortit à pas pressés, et revint quelques instants après.

Winceslas demanda à ses gardiens de lui apporter du vin et de ranimer la lampe, annonçant l'intention de passer une partie de la nuit à jouer, comme il le

faisait depuis quelque temps, afin qu'on ne remarquât pas le prolongement de sa veillée quand serait venu l'instant du départ.

Le prince et Norberg reprirent leur partie; mais leur préoccupation à tous deux était profonde.

Le comte, d'abord saisi par la nouvelle de cette fuite brusquement annoncée, n'avait pas eu le temps de demander d'explication à ce sujet.

— Quels sont donc, dit-il alors au prince, les hardis chevaliers, assez sûrs de leur force et de leur prudence pour entreprendre de délivrer un empereur de sa prison?

— Ces hardis chevaliers?.... Mais l'un est un jeune homme.... presque un enfant.... mon page Edgard!

— Quoi!... l'un de vos libérateurs est un page?...

— Et, bien mieux... l'autre est une femme!

— Une femme! répéta le comte en inclinant le visage sur la table comme pour regarder les dés. Et qui donc?

— Qui serait-ce, dit la voix douce de la princesse Sophie, alors appuyée sur le dossier du fauteuil de l'empereur, et en face de Norberg; qui serait-ce, sinon cette jeune Léonore Muller, humble fille du peuple pour aimer, fière et superbe patricienne pour tout oser?...

— Elle!... ici!... ce soir!... s'écria Norberg, qui devint d'une pâleur mortelle et frémit de tout son corps.

Puis, après cette première impression, un sombre nuage demeura encore empreint sur ses traits.

— Mais ce changement de visage ne pouvait être remarqué des personnes présentes.

— Madame, allez donc dormir un peu, dit Wincesles, en se retournant brusquement vers la princesse.

Les paroles de son mari frappaient toujours Sophie comme un coup dans le sein; elle se retira du fauteuil sur lequel elle était inclinée, et se tint droite et tremblante, comme une faible tige qui vient d'être frappée par le vent et se relève en frissonnant.

— Oui, certainement, reprit Winceslas; au lieu de rester là à aller et venir, vous feriez mieux de prendre un moment de repos, afin de ne pas nous arrêter à l'heure de la fuite par quelque importune faiblesse.

— Je n'ai nul besoin de repos, dit-elle d'un accent amer et douloureux, et, Dieu aidant, je ne manquerai jamais de forces quand elles seront nécessaires au salut de quelqu'un.

— Je ne vous ai pourtant jamais vu la mine si pâle et si dolente, reprit le prince. C'est comme vous, Norberg, ajouta-t-il en ramenant son regard sur le comte, vous avez l'air à moitié mort... Deux beaux coureurs d'aventures, vraiment !

Pendant cette rapide altercation, Norberg avait eu le temps d'essuyer la sueur froide qui coulait de son front; mais la force intérieure qui commandait toujours à l'expression de son visage cédait en ce moment

à une émotion trop violente, et ses traits étaient profondément altérés.

Winceslas, frappant son verre sur la table, et demandant ainsi au comte de lui verser à boire, épargnait à celui-ci la peine de répondre. Norberg s'empressa de satisfaire à cet ordre. Il aimait mieux, avec Winceslas, épancher le vin que les pensées.

Il s'établit un silence pendant lequel l'empereur partagea le poids de ses regards entre sa femme et le comte.

Pendant ces malheureux jours de prison, Winceslas, dans son oisiveté et en quelque sorte forcé à ce sentiment par sa situation, était devenu épris de sa femme et jaloux du comte de Norberg. Cet amour, cette jalousie, qui se sentaient tyranniques et ridicules, avaient pris une teinte haineuse et cruelle. Ce fut le moment où, dans le caractère de ce prince, qui n'avait été jusque-là que brutalement débauché, commença à percer le premier germe des penchants féroces qui, révélés par des actes barbares, devaient sous peu épouvanter la Germanie.

Le souvenir d'un premier amour et les principes religieux de Sophie de Bavière la garantissaient assez d'une dangereuse passion pour le comte de Norberg. Mais ce seigneur, par la distinction de son esprit, de sa beauté, par ce charme austère qui lui appartenait et le rendait fait pour un amour élevé, était parfaitement sympathique à la noble et douce princesse. De même, Norberg se sentait attiré vers sa souveraine

par un mouvement de cœur le plus pur : le manque de beauté dans cette femme, si touchante, du reste, ne lui inspirait qu'un tendre intérêt de plus; il la voyait malheureuse en secret, martyre de tristes grandeurs, et, d'après le mystère de sa destinée, il y avait peut-être là un rapport intime avec lui-même.

Dans d'autres circonstances, ils se fussent aimés, et et le germe de cet amour non épanoui faisait cependant sentir sa douceur.

Depuis quelque temps, renfermés dans les murs noirs de cette prison, et surtout renfermés en eux-mêmes, il leur était doux à tous deux de se communiquer leurs peines sans que jamais une plainte fût prononcée, de jouir de leur affection mutuelle sans qu'un mot de tendresse s'exhalât de leur bouche.

Souvent, le soir, ils passaient de longues heures à la croisée, penchés en dehors; le bruit mélancolique de l'eau dans la solitude berçait ensemble leurs douleurs; le voile de la nuit les enveloppait tous deux, leurs mains reposaient l'une dans l'autre; et ces moments de douceur étaient les mêmes en prison que dans une belle campagne ou au milieu d'une fête.

Pendant ce temps-là, Winceslas, attablé avec son flacon à l'autre bout de la salle, grondait sourdement de boire seul, tandis que sa femme avait quelqu'un pour rêver avec elle.

Ce soir-là, en trouvant tout à coup Sophie derrière lui, appuyée sur le dos de son fauteuil, il avait pensé qu'elle n'était là que pour échanger à l'aise des

regards avec le joueur placé en face de lui, et c'était la cause de la brutale humeur qu'il venait de montrer.

Il y avait aussi, à ce moment, quelque chose de légitime dans son irritation. L'heure d'une fuite dangereuse approchait, et il trouvait dur que les deux personnes attachées à sa fortune ne pussent se rapprocher de lui, même par le lien d'un intérêt commun.

— Puisque vous ne voulez ni dormir ni prendre aucun cordial pour vous donner des forces, dit-il à Sophie d'un ton triste, vous devriez au moins prier Dieu pour le succès de notre entreprise.

— Sire, depuis que ce départ clandestin est décidé, je n'ai cessé de demander à Dieu qu'un de ses regards, plus puissant que toutes les forces humaines, protégeât la délivrance des prisonniers.

— Cela peut-être, dit Winceslas; mais comme je ne me connais pas une grande part dans vos affections, il ne m'est pas certain d'être compris dans vos prières pour les prisonniers.

— Il ne saurait en être autrement, dit le comte de Norberg avec sévérité; et des vœux partant d'une âme si pure doivent être écoutés.

— Vous ne semblez pas cependant compter beaucoup vous-même sur une heureuse issue, dit le prince à Norberg; car, depuis la confidence que je vous ai faite, vous voilà plus sombre et plus taciturne que jamais.

En effet, les traits de Norberg étaient profondément bouleversés, et le peu de paroles qu'il prononçait avec

distraction sortaient péniblement de sa poitrine oppressée.

— Du reste, ajouta Winceslas, on ne sait jamais ce que vous pensez... à moins que vous ne le disiez à madame dans vos entretiens secrets.

— La confiance suppose l'égalité, répondit Norberg, et, d'après cela, je ne puis en avoir davantage pour la princesse que pour Votre Seigneurie.

— Quoi qu'il en soit, reprit l'empereur, vous me ferez plaisir de supprimer à l'avenir les rêveries nocturnes auxquelles vous vous livrez ensemble, avec ou sans clair de lune... En prison, cela pouvait passer, parce que, grâce aux verrous et aux sentinelles, je vous avais toujours sous les yeux; mais ailleurs....

Sophie interrompit vivement son mari, et dit avec une hardiesse tremblante :

— En ce cas, vous pouvez être tranquille, sire, car il est une prison qui me suivra partout, une chaîne qui durera toute ma vie!

— Vous voulez sans doute parler de notre union, madame ?...

Winceslas n'eut pas le temps d'en dire davantage; un bruit de pas et de fer se fit entendre dans le corridor. La sentinelle se releva pour la seconde fois depuis minuit, et l'on vit alors à la porte d'entrée le soldat qui se rendait complice de la fuite des prisonniers, pour déserter presque au même instant le château et aller rejoindre les troupes de l'empereur.

Ce fut dans ces tristes dispositions d'esprit et quand

l'irritation de la discorde intérieure vibrait encore, que l'agitation du moment décisif commença à se faire vivement sentir. Winceslas donna au soldat de garde l'argent qui, en attendant mieux, payait ses services; et les prisonniers désormais libres, s'approchèrent promptement des croisées pour attendre le signal.

La nuit était toujours belle à souhait pour une évasion. Les nuages noirs, la pluie et les eaux qui reflétaient cette sombre atmosphère, ne formaient qu'une seule masse de ténèbres. Dans ce moment, où une lumière à une maison du rivage ou un passant dans ses environs eussent pu faire échouer l'audacieuse entreprise, on eût dit que toute clarté et tout habitant étaient disparus de la terre.

On vit bientôt arriver du fond des ombres une petite lueur rouge, que son balancement et sa course hâtive annonçaient être le fanal d'un bateau.

Quand la lumière, qui suivait le milieu du fleuve, fut à la hauteur du château, on entendit ces mots sonores qui passaient dans l'air comme une fusée de sons :

— *En amont !... en amont !... tire des avirons !*

Les prisonniers, à ce signal, reconnurent la présence de leurs amis, et attendirent, palpitants de crainte et d'espérance, que le bateau approchât.

XV

LA BARQUE

Nous allons rejoindre un moment ceux qui montaient la frêle barque arrivant sous les murs du château, et suivre leurs mouvements.

Les deux jeunes aventuriers, qui venaient tenter la délivrance de leurs princes, étaient descendus sur le rivage, aux abords du faubourg de Prague, devant la petite maison d'un passeur d'eau. Ils avaient demandé la permission de laisser leurs chevaux sous le hangar, et de se reposer un instant auprès des bateliers.

Introduits dans l'habitation, le page et Léonore reçurent un léger repas, qu'ils rétribuèrent largement; ils prièrent ensuite les gens du logis de leur louer pour quelques heures des habits de mariniers et un bateau.

Cette demande ne devait pas éveiller de soupçons dans la cabane. Le goût des mascarades était alors si répandu en Bohême, qu'on s'y livrait à toute époque de l'année et en toute occasion. Le batelier et sa femme crurent donc que les personnes de haut

lieu qui venaient de descendre chez eux ne songeaient qu'à prendre une innocente récréation ; ils cédèrent leurs meilleurs vêtements et leur plus belle barque, d'autant plus facilement que les chevaux des voyageurs restaient en gage pour représenter la valeur des objets prêtés.

Les deux jeunes gens, vêtus de laine brune, de ceintures rouges et de chapeaux ronds et pointus, montèrent leur esquif et s'embarquèrent sur la Muldaw. Léonore, dont le corps harmonieux et plein de grâce était aussi doué d'une rare vigueur, s'empara d'un des avirons, et travailla pour sa bonne part à la conduite du bâtiment.

Arrivés en vue du château à l'heure fixée, ils s'arrêtèrent à quelque distance et firent entendre le mot d'ordre. A la vue de la lampe qui brillait à l'intérieur de la prison, ils virent les têtes des captifs se dessiner en silhouette noire dans le cadre de la fenêtre.

Ils avancèrent au pied de la muraille. Une brume épaisse avait succédé à la pluie, et la lanterne élevée à la proue du bateau ne répandait sa lueur que dans un étroit rayon; les bateliers cherchaient l'endroit où ils devaient retenir en panne le petit esquif.

Cette face du vieux bâtiment n'offrait, dans toute son étendue, qu'une teinte de gris sombre; on voyait seulement, au premier étage, la fenêtre éclairée où étaient les prisonniers. Au-dessous, et à fleur d'eau, une poterne profondément voûtée formait un cintre d'une ombre plus noire.

Les bateliers s'étaient arrêtés au-dessous de la croisée, et déroulaient déjà l'échelle de corde, qu'en arrivant au pied du mur ils allaient lancer à la fenêtre.

Il ne restait plus qu'un étroit courant entre leur barque et la muraille. L'eau frémissait à leurs pieds et leurs cœurs frémissaient davantage !... Leur regard cherchait à rencontrer dans l'ombre celui des prisonniers, et un mot prononcé à voix basse allait engager ceux-ci à se disposer à descendre.

A l'instant même, en face d'eux, un soldat sort du fond de la poterne... son casque, sa cuirasse, l'acier de sa lance brillent à la lueur du fanal !... Le factionnaire, sans remarquer ce qui se passe, se met à arpenter de long en large le seuil étroit que baigne la lame de la rivière.

Ce lancier est aperçu à la fois de ceux qui montent la barque et de ceux qui attendent à la fenêtre du château. L'aspect de la mort, si elle apparaissait sous une forme visible, ne serait pas plus terrible que ne l'est pour les prisonniers et leurs libérateurs la vue de cet impassible soldat, qui se dresse ainsi entre eux et le salut, si près de s'accomplir !

Les princes se rejettent en arrière de la croisée, craignant d'être découverts ; les bateliers regagnent le large à grands coups de rame. Les flots, le vent, la nuit, reviennent régner entre eux et séparer ceux qui se cherchaient avec tant d'ardeur. Il restent, des deux côtés, plongés dans un cruel découragement.

La barque, qui ne reçoit plus aucune impulsion, flotte lentement au milieu de la rivière.

— Que faire maintenant? s'écrie Léonore.

— Cette entrée du château n'est jamais gardée, à ce que m'avait écrit l'empereur, dit Edgard; et voilà que ce soir même, pour la première fois, il s'y trouve une sentinelle!

— Et après l'heure de faction de ce soldat, un autre lui succédera!... et toujours ainsi!

— L'entreprise devient donc impossible?

— Impossible! répètent-ils avec un profond soupir. Mais ce mot allait mal à l'intrépidité de leur âme.

— Oh! non, non... il doit y avoir un moyen! s'écrie Edgard en portant la main à son épée.

— Il y en a un, dit Léonore. Et vous y avez déjà pensé! ajouta-t-elle en étendant le doigt vers la garde de cette épée que le jeune homme presse violemment.

— Oui, dit Egard, frémissant et impétueux, il faut retourner au pied du château, dresser l'échelle contre la muraille, et, au premier mouvement que ce soldat fera pour s'y opposer, le frapper de cette lame et jeter son corps dans la rivière.

— Dieu saura que, si nous prenons ce moyen, c'est qu'il n'y en a pas d'autre, dit Léonore. Allons.

Et ils se remettent à ramer.

Revenus sous la fenêtre, ils lèvent les yeux: Winceslas et la princesse sont encore là... Edgard tient son épée nue et regarde le factionnaire, qui, la lance

au poing, fait un pas en avant... L'échelle de corde est déroulée et va se dresser contre la muraille...

Winceslas et Sophie observent ce qui se passe, stupéfaits de tant d'audace.

A la vue de ces préparatifs, le soldat s'élance vers le bateau.

Edgard lève son épée...

Mais le soldat jette sa lance par terre, en s'écriant :

Ah ! vous voulez sauver l'empereur !... attendez... attendez, mes amis, je vais tenir l'échelle.

Et leste, agile, dans la position favorable où il se trouve sur le seuil de la poterne, le soldat tend à la croisée, à l'aide de sa lance, le haut de l'échelle de corde garni de crampons, et en assujettit l'extrémité à terre.

Puis il frappa dans ses mains, en disant à voix basse :

— Maintenant... ça y est... ils vont descendre, et vive la joie !

De tous côtés, on demeure étourdi, frappé de stupeur... Mais le sort en est jeté... Les prisonniers prennent courage. Les princes, puis ensuite Norberg, escaladent la fenêtre, descendent sur l'échelle et s'élancent dans le bateau.

Les plus doux cris de joie se font entendre. La princesse serre sa chère Léonore dans ses bras.

— Au large !... au large !... Éloignons-nous, commande Wincelas.

La barque va virer de bord... mais le lancier sa i-

sissant le crampon resté sur le bord, ramène la proue à lui, et saute dans le bateau en disant :

— Ah ! c'est ainsi qu'on oublie les amis !

— Dieu me damne ! c'est Ratisbonne ! s'écria l'empereur.

— Pour vous servir, mon prince ! répondit-il en ôtant son casque.

— Étrange rencontre ! dit Norberg à part lui.

— Ratisbonne ! s'écrie Edgard, c'est admirable. Moi qui allais lui passer mon épée au travers du corps !

— C'est dans cette gracieuse intention que vous mettiez flamberge au vent ?

— Sans doute ; je vous prenais pour un lancier en sentinelle.

— J'en avais un peu l'air.

— Silence ! silence ! dirent plusieurs voix. Nous sommes encore en vue du château, sous la portée de ses archers... Naviguons à tour de rames.

C'était alors le page et Ratisbonne qui tenaient les avirons et fendaient les eaux. Bientôt l'antique château fort disparut dans la nuit, les maisons du faubourg s'enfuirent sur le riviage ; on ne vit plus que des rochers et des landes solitaires. Les fugitifs respirèrent en liberté.

— Ah çà ! mon brave Ratisbonne, dit alors l'empereur, par quel hasard te trouvais-tu là ?

— Par bonheur, mon prince.

— Sans doute... mais encore ?

— Ah ! voici. Je me suis éloigné de vous, mon-

seigneur, il y a environ six semaines, pour une haute mission dont je m'étais investi moi-même, et de laquelle je vous rendrai compte plus tard... J'avais employé un mois à cette expédition, et quittais à peine les montagnes les plus sauvages de la Bohême, lorsque j'appris la catastrophe qui vous avait subitement enlevé à l'empire. J'arrivai, bride abattue, à Prague, pour me constituer prisonnier auprès de vous.

— Mais on t'a refusé cette grâce, mon digne ami. Tous ceux qui m'aimaient étaient sévèrement éloignés de moi ! dit avec amertume Winceslas.

— Alors, reprit Ratisbonne, pour approcher au moins des murs que vous habitiez, et dans le vague espoir d'arriver jusqu'à vous, j'achetai l'équipement d'un lancier et je m'en revêtis... Je n'aimais guère à me sentir métamorphosé en lourd lansquenet, ajouta le jeune seigneur en promenant les yeux sur sa personne; mais il n'y avait pas à choisir. Je revins ce soir rôder autour des murs du château, espérant me confondre avec les lanciers de la garde. En effet, je pénétrai dans la première cour. Là, comme je regardais de tous côtés, je vis venir à moi un homme enveloppé d'un manteau et couvert d'un feutre, qui ne laissait pas voir l'ombre de son visage; il me dit brusquement : « Lancier, à la poterne du bord de l'eau... Reste en faction, et, au moindre mouvement de ce côté... appelle aux armes. »

— Mille morts, interrompit Winceslas, il parait que l'ennemi était instruit de nos desseins.

— N'ayant rien de mieux à faire, j'obéis, reprit Ratisbonne. Depuis près d'une heure, j'étais au poste indiqué, ayant une voûte noire sur la tête et une vague de la rivière pour tapis de pied. Pour la première fois je songeais au sort du soldat, en sentant le poids lourd de son armure et le froid de ses nuits passées à la belle étoile. Je vis venir de loin un petit bateau... Celui qui portait de si hautes destinées!... A la manière appliquée et mystérieuse dont il manœuvrait sous les fenêtres de la prison, je commençai à sympathiser vivement avec lui... Quand il toucha aux murs du château, je n'eus plus de doute sur ses projets... et vous savez si je les ai servis de bon cœur.

— Oh! le coup de main a été aussi habile qu'heureux.

— J'agissais avec d'autant plus de certitude, qu'à la lueur de la lanterne je venais de reconnaître notre brave page Edgard... Et, rien qu'à une boucle de ses cheveux blonds tombant de dessous le chapeau de paille, j'avais deviné aussi la plus jolie femme de la cour sous le costume de batelière.

— C'est vrai, dit en riant Edgard, nous voici tous déguisés pour une fête.

— Et quelle plus belle fête que la délivrance de nos souverains? dit Léonore.

On approchait de la maison du passeur d'eau, où Edgard et Léonore devaient se rendre seuls. Avant d'arriver là, on choisit l'endroit le plus désert pour aborder.

Le ciel s'était éclairci, et la lueur des étoiles laissait apercevoir les objets du rivage. Un rocher s'avançant sur les eaux, et formant à sa base une petite anse voilée de tous côtés, offrit un lieu sûr pour débarquer. La berge était très-élevée et couverte de hauts taillis qui dérobaient la vue d'un petit hameau caché dans leur feuillage, et d'où on entendait seulement jaillir la voix hâtive du coq des chaumières.

Ce son isolé, qui, au milieu du plus profond silence, marquait le cours du temps et annonçait la fin de cette nuit, réveilla une sensation poignante dans le sein de Léonore. Elle se rappela plus vivement que cette nuit qui venait de s'écouler avait emporté le dernier espoir qu'elle eût de trouver grâce devant ses terribles juges, que cette nuit avait peut-être entendu la condamnation suprême.

L'empereur mit pied à terre, suivi de son page et de Ratisbonne. Ceux-ci aidèrent la princesse à passer de la barque sur le rivage.

— Oh! la campagne! dit Sophie en embrassant du regard les landes et les bois sauvages; la campagne! nous sommes sauvés!

Léonore entendit cette parole. Elle était restée dans le bateau, et pouvait un instant se recueillir. Elle contempla l'étendue de son sacrifice : une exaltation puissante mouillait ses yeux de larmes. Dans un élan irrésistible de l'âme vers Dieu, elle se jeta à genoux, tourna son visage vers le ciel, pressa ses mains jointes contre sa poitrine, et s'écria :

— Oui, elle est sauvée... et moi... je suis perdue !

Elle était seule au pied de ce roc sourcilleux, sur la planche faible et vacillante de la barque; son grand chapeau était tombé près d'elle; la pâle clarté de la nuit entourait sa tête d'une douce auréole, les rayons des étoiles se réfléchissaient dans ses yeux purs et célestes comme eux; son ombre svelte et flottante s'étendait sur le miroir de l'eau.

— Oh! quel dévouement sublime est caché dans cette nuit! dit une voix près d'elle.

La jeune fille se releva en tressaillant.

— Vous étiez là, comte! dit-elle avec un vif saisissement, en apercevant Norberg, qui, sans qu'elle le sût, était resté près d'elle dans le bateau, et qui venait sans doute, par ses paroles, de deviner son funeste secret.

— Léonore, dit-il, qu'avez-vous fait?

— Vous savez?

— J'ai entendu ce que vous disiez tout bas à Dieu.

— Oh! alors, gardez-en bien le secret... que la princesse Sophie ignore toujours que son salut a été acheté aux dépens du mien.

— Elle pleurerait amèrement sa liberté, si elle apprenait ce qu'il en doit coûter.

— Mon Dieu! dit Léonore, qui aurait pu prévoir tout ce qu'il y avait de fatal dans ces lois impérieuses qui m'appelaient chacune d'un différent côté et marquaient toutes deux la *nuit du 15 novembre!*

— Vous-même, Léonore, dit le comte d'une voix tellement sourde et altérée qu'on l'entendait à peine; vous qui savez que cette fatalité étrange contenait peut-être votre arrêt de mort, vous ne connaîtrez jamais tout ce qu'elle entraînait d'épouvantable malheur!...

Léonore resta un moment immobile à ces paroles incompréhensibles; mais bientôt le courage lui revint à l'âme; elle passa ses mains sur son front pour en chasser la terreur, secouant ses beaux cheveux en arrière, comme pour regarder en face sa destinée, et dit d'un accent intrépide :

— Quoi qu'il en soit, songeons à accomplir notre tâche!

Puis elle s'élança sur le rivage, et rejoignit les princes avec une contenance ferme et paisible.

Les fugitifs, accablés des émotions de cette nuit, se reposèrent un instant sur la plage, tandis que Léonore et le page allèrent dans la maison peu éloignée du batelier quitter leurs déguisements et reprendre leurs chevaux.

L'empereur d'Allemagne, dépossédé, était alors au milieu de ses États, sans gardes, sans asile, sans ressources; il s'appuyait contre le tronc d'un vieux chêne, pour se reposer d'accablantes fatigues, et était prêt à chercher son chemin dans la campagne et dans la nuit.

Il assembla autour de lui le peu de personnes qui formaient son conseil.

— Il faut nous hâter de partir, dit Winceslas ; en demeurant un instant de plus dans les environs de la capitale, nous serions réduits à nous cacher ou à retomber bientôt dans les mains des ennemis. Il n'y a d'autre parti à prendre que de gagner, s'il est possible, la forteresse de Conrad-Bourg.

— Vous trouverez là, ajouta Ratisbonne, une bonne garnison et de solides remparts.

— Oui, reprit l'empereur, c'est une brave forteresse qui n'a jamais trahi ses maîtres. De là, je pourrai, selon l'approche du danger, organiser une marche contre les révoltés ou me cuirasser contre leurs attaques. Il est indispensable que je m'établisse sur ce point d'appui pour y réunir le reste de mes forces. Mais vous, madame, continua Winceslas en s'adressant à la princesse Sophie, vous sentez-vous le courage de venir habiter une forteresse pendant la guerre qui va peut-être y amener un siége ?

— Votre doute est naturel, sire, dit-elle, car il est vrai que j'ai reçu peu de force d'âme en partage ; mais le devoir me dit que ma place est auprès de vous, l'exemple de mes nobles aïeules m'apprend que les femmes de mon sang doivent savoir filer et prier au bruit des armes. Ces enseignements me soutiendront assez, je l'espère, pour que vous n'ayez pas à vous plaindre de ma faiblesse.

— Il faut donc songer à gagner notre résidence impériale, dit le prince.

— Ce trajet, quoique très-court, ne laisse pas que d'offrir des difficultés, reprit Ratisbonne.

— Je n'en doute pas, répondit Winceslas. A la première nouvelle de mon évasion, on pensera que j'ai dû me diriger vers la place forte la plus voisine, et on enverra des troupes sur la route.

— Il faut alors, conseilla Ratisbonne, y parvenir par des chemins détournés, et ne voyager que la nuit.

— Ce sera plus prudent.

— De cette manière, continua le jeune seigneur, Votre Altesse n'arrivera à son château fort que dans quelques jours, et lorsqu'on croira qu'elle a pris une autre direction, on trouvera les avenues dégagées.

— Et comment voyagerons-nous ? demanda l'impératrice.

— Il ne s'agit, dit Winceslas, que d'éviter les grandes routes, où peuvent se trouver des hommes d'armes.

— Pour nous, repartit Ratisbonne; mais pour ces dames, il faut redouter aussi la fatigue du chemin.

— On pourrait, dit le comte de Norberg, conduire Son Altesse l'impératrice et sa dame d'honneur dans un asile peu éloigné, où elles attendraient le moment de gagner Conrad-Bourg sans danger par la route directe.

— Vraiment, comte de Norberg, vous avez une heureuse idée! dit vivement Ratisbonne; et le château de votre sœur, qui se trouve, je crois, à très-peu de distance d'ici et dans un lieu désert, semble placé par la Providence pour donner asile à notre chère souveraine.

On ne répondit rien. Ratisbonne continua :

— Il serait nécessaire de nous séparer dès cet instant; je vous accompagnerais seul, mon prince, si vous le permettez, tandis que le comte et notre page serviront d'escorte à ces dames.

Cette proposition, quelque sortable et naturelle qu'elle fût, continua à n'être accueillie que par le silence; elle rencontrait, chez les personnes les plus intéressées, une secrète opposition. Winceslas n'aimait guère à confier sa femme aux soins de Norberg, dont il regardait la protection comme trop empressée et trop tendre. Sophie, de son côté, sans connaître la comtesse Ursule de Norberg, avait entendu faire sur elle d'étranges rapports, auxquels donnait lieu la solitude extraordinaire où vivait cette jeune femme, et elle éprouvait, à la pensée de la retraite qu'on lui offrait, une sorte de crainte superstitieuse.

Pour le comte de Norberg, il hésitait aussi, par quelque motif inconnu, à accueillir cette ouverture avec un empressement qui eût été de toute convenance.

Cet état de gêne dura un instant; mais, comme personne ne pouvait émettre hautement les motifs qui lui faisaient repousser une proposition admissible en tout point, elle resta sans refus exprimé. Alors Norberg, qui ne pouvait plus suspendre son invitation, assura la princesse Sophie de tout le bonheur que la comtesse Ursule aurait à recevoir chez elle sa souveraine.

Ce compliment fut fait avec la grâce de langage

d'un homme du monde qui exprime le mieux ce qu'il pense le moins; mais d'un ton où des observateurs plus habiles auraient pu entrevoir une contrariété profonde.

Le parti offert par Ratisbonne fut donc non accepté, mais suivi. On donna aux deux dames les chevaux qui avaient servi à Léonore et à Edgard dans leur fuite du couvent de Saint-Bruneau, et on se sépara.

L'empereur et son jeune favori suivirent les bords déserts de la Muldaw, et les autres fugitifs s'enfoncèrent dans les chemins couverts et tortueux des montagnes.

Nous allons accompagner ce petit groupe de voyageurs dans leur course aventureuse.

Digitized by Google

XVI

A TRAVERS CHAMPS

A l'approche du matin, le ciel était devenu plus pur; un calme profond avait succédé au tumulte du vent; la pluie, chassée de l'atmosphère, ne tombait plus que des rameaux d'arbres que les voyageurs frôlaient en passant. Ils suivaient un chemin creux, encaissé de hauts buissons de houx et de frêne. L'ombre régnait encore dans cette profondeur, la mousse humide assoupissait le bruit des pas, et ce passage favorable formait aux transfuges une retraite voilée en même temps qu'une route.

L'impératrice et sa dame d'honneur unissaient le pas de leurs montures et cheminaient l'une près de l'autre, escortées des deux cavaliers qui veillaient attentivement sur elles. Après une nuit d'agitation cruelle, ce moment d'une tristesse plus douce et de dangers moins immédiats suffisait pour rasséréner l'âme de Sophie de Bavière et de ses compagnons de voyage.

Ces quatre personnes, unies par des liens de cœur,

de nature différente, mais qui faisaient également sentir leur douceur, trouvaient un bien-être instinctif dans ce cercle d'affection; de quelque côté qu'elles tournassent leurs regards, elles rencontraient un regard sympathique et tendre, et, à leur insu même, elles respiraient le bonheur avec l'air épuré du matin. En gravissant et descendant sans cesse ces chemins couverts et plantureux, les voyageurs berçaient leurs craintes, leurs douleurs; le pays, tout boisé et mouvementé, leur offrait à chaque pas des asiles ombragés, mystérieux, et ils croyaient presque s'en aller dans un monde de paix et d'union charmantes.

Ils voyagèrent ainsi jusqu'au point du jour.

Un instant, en longeant le pied d'une colline rocailleuse et touffue, les fugitifs crurent remarquer, sur la hauteur où donnaient les premiers rayons du crépuscule, quelques lueurs rapides comme celles que jette l'acier des armes, et entendre un bruit de pas au milieu du frémissement des arbres; mais ces indices alarmants disparurent bientôt. D'ailleurs on apercevait déjà, comme une forme blanchâtre détachée au milieu des bois, la montagne au flanc de laquelle le château des Croix, habité par la comtesse de Norberg, était suspendu, et on devait y arriver avant une heure.

Cette réflexion, faite par les voyageurs, les rassura presque entièrement.

— N'importe, dit Edgard, j'aimerais mieux que Norberg et moi nous fussions en meilleur état de défense.

— Il est vrai, dit le comte, nous ne sommes guère

mieux pourvus d'armes offensives et défensives que ces daims que voici sortir de leur couche de bruyères.

— Messeigneurs, dit la princesse, vous portez tous deux encore les habits de la prison, où l'armure n'était pas de mise.

— Heureusement, reprit le jeune page, on a toujours son courage avec soi, et c'est là la meilleure lance.

Le chemin descendait alors très-rapidement; la marche était difficile, et la pénombre de l'atmosphère détachait les nuances des masses sans les dessiner davantage.

— La route semble blanchir devant nous, dit Sophie de Bavière; pourquoi?

— C'est de l'eau amassée par la pluie, dit le comte, ou une source à fleur de terre.

— Oui, dit Léonore; mais cette nappe d'eau ne semble pas très-large, et nos chevaux pourront sans doute la franchir. Pour vous, messeigneurs, vous continuerez la route à pied, comme si de rien n'était.

En effet, arrivée à cet endroit, l'habile écuyère mesure sa distance de l'œil, pique des deux, et s'élance à l'autre bord.

Puis, se retournant, elle dit à l'impératrice :

— Faites ainsi, madame... Courage... on ne risque rien !

— Non, répond Sophie de Bavière; j'aime mieux passer à gué.

Alors elle conduit doucement son cheval dans la

mare... et, au premier pas, l'embourbe jusqu'à la poitrine. L'animal reste installé dans cette terre grasse et forte qui retient ses pieds aux arrêts les plus absolus.

Norberg s'avance bravement dans l'eau pour soutenir sa faible et chère souveraine, et veut conduire le cheval par la bride.

— Non ! non !... s'écrie Sophie, on ne peut passer là sans se noyer !... J'aime mieux revenir en arrière.

Et, tirant fortement la bride de son cheval, elle le ramène en terre ferme.

Léonore, d'un nouvel élan donné à sa monture, a bientôt rejoint la princesse.

— J'aperçois, dit Edgard, un sentier latéral sur le penchant du coteau, où on peut passer à peu près à pied sec.

— Il est vrai, répond Norberg ; mais le jour commence à paraître, et il eût bien mieux valu demeurer dans la profondeur ombragée de ce chemin que de nous hasarder dans un endroit découvert...

— Peut-être, répond Edgard ; mais, puisque cela n'est pas possible, conduisez ces dames par là, tandis que je vais faire passer l'étang à nos chevaux, de gré ou de force.

— C'est bien, Edgard, dit la princesse, vous avez agi en héros depuis quelque temps, et vous n'oubliez pas votre gracieux état de page.

Cependant, sur le sentier où le comte et les deux

jeunes femmes se trouvèrent bientôt engagés, une eau verdâtre baignait encore le sol, et l'impératrice ne pouvait guère y hasarder ses pas. Norberg, jugeant que, dans une telle situation, on pouvait *toucher à la reine*, la souleva doucement et l'emporta ainsi à une assez longue distance, où il la déposa enfin sur un sol plus favorable.

Il revint ensuite sur ses pas pour rendre le même service à Léonore.

Comme il ne s'offrait là que le danger de maculer ses pieds de fange, la jeune fille n'avait point à cœur de le braver, et accepta le secours du comte.

Au moment de la prendre dans ses bras, Norberg resta une minute en suspens, comme livrant un combat en lui-même... Mais, soudain, il l'enleva de terre, l'appuya sur son sein, et s'avança ainsi avec son doux fardeau.

A la passion qui éclata dans le mouvement, dans le regard de Norberg, Léonore se trouva tout à coup reportée au moment où l'aveu de l'amour de cet homme l'avait fait trembler, avait brisé, comme par un charme magique, toute sa fermeté naturelle et plié son âme vaillante sous le souffle de quelque malheur inconnu.

Elle éprouvait encore la même impression : elle détournait la tête pour éviter le rayon ardent qui jaillissait de ses yeux à la fois doux et sombres; et, muette, tremblante, elle retenait même son haleine.

Norberg marchait en silence, laissant seulement

sentir, à celle qui reposait sur son sein, les battements précipités de son cœur.

Le sentier qu'ils suivaient se trouva, à un endroit, voilé de hauts cyprès.

Le comte s'arrêta subitement : il éloigna un peu de lui la jeune fille étendue dans ses bras, fixa sur elle de grands yeux humides et brûlants... Il hésita un moment ; puis, de son bras passé autour de la ceinture de Léonore, la ramena sur son sein et l'y retint pressée avec une violence extrême.

— Oh ! Léonore, dit-il dans une extase délirante, repose une fois... une seule fois ainsi sur mon sein... Sois unie à moi par un seul battement de nos cœurs confondus... et ensuite... quoi qu'il arrive... ce moment aura du moins existé pour moi ; cette pensée d'ineffables délices luira au moins dans la sombre carrière où je vais marcher... toujours marcher... et laisser ma douloureuse existence !

Il régnait dans ce sentier de cyprès un calme d'une tristesse inexprimable ; la blanche lueur de l'aube, en passant à travers les rameaux serrés des arbres funèbres, prenait une teinte verdâtre et livide. Le visage de Norberg peignait en traits de feu l'amour impétueux et dévorant, l'idolâtrie des sens, la divine exaltation de l'âme ; le flux de son sang embrasé faisait battre les veines de son front ; un sourire d'enivrement errait sur ses lèvres pourpres et humides ; tout son corps tremblait de passion et d'extase.

Il y avait dans cet étroit sanctuaire une expression

frappante, quoique inexplicable, de l'amour brûlant dans le sein d'une pâle et froide atmosphère de mort.

Léonore éprouvait un sentiment d'indicible terreur; l'air semblait lui manquer; et cependant, fascinée par le pouvoir de Norberg, placée sur son sein comme dans un tourbillon magnétique, elle sentait qu'elle lui pardonnait ce qu'elle pourrait souffrir pour lui, sans savoir quel mal ou quelle douleur.

Mais Norberg détourna tout à coup ses regards de la jeune fille, et, s'élançant en avant, l'emporta d'un trait au bout du sentier.

Les quatre voyageurs se trouvaient alors réunis sur un chemin praticable. Mais la timidité de la princesse à traverser un pas difficile les ayant éloignés du chemin creux, il aurait fallu perdre trop de temps pour le rejoindre. Ils suivirent quelque temps à pied la partie la plus découverte de la colline, se frayant divers circuits entre les roches et les massifs d'arbres dépouillés de feuilles, mais encore touffus par leurs rameaux.

Sophie de Bavière, impatiente d'arriver, interrogeait souvent l'espace du regard, et adressait de fréquentes questions au comte de Norberg sur l'éloignement où on se trouvait encore du but du voyage. Celui-ci répondit que, dès qu'on aurait tourné le coteau, suivi déjà depuis longtemps, on apercevrait les tours du château des Croix, où résidait la comtesse de Norberg.

Maintenant, dit Edgard, la route est meilleure; l'impératrice peut monter à cheval.

— Ah! l'impératrice peut monter, répéta une voix qui venait du tournant d'un rocher devant lequel on passait, et semblait un écho des paroles que le page venait de prononcer.

En même temps un homme d'armes, d'une taille colossale et richement équipé, sortit de derrière le bloc de granit, suivi de deux autres soldats; et tous trois, d'un mouvement froid et mesuré, barrèrent le chemin devant les voyageurs.

Avant que ceux-ci, frappés de surprise et d'épouvante, eussent pu prononcer un mot, le premier des hommes d'armes reprit d'une voix forte et flegmatique:

— Puisque Son Altesse impériale, à ce que nous voyons, a quitté la prison de Prague, où elle était enfermée par ordre supérieur, elle voudra bien s'y laisser reconduire par nous, à l'instant même.

— Qui êtes-vous, demanda le comte de Norberg, qui parlez d'arrêter votre souveraine?

— Écuyer du prince Job de Moravie, porteur des dépêches au conseil de Prague.

— Et de quel droit un écuyer commande-t-il ici? s'écria Edgard, ému et frémissant de colère.

— L'écuyer commande au nom de son maître, et exécute ses ordres, répondit l'espèce de géant.

— Les ordres d'infâmes révoltés sont des crimes, reprend Edgard, et ceux qui les exécutent de misérables malfaiteurs!

— Madame, veuillez nous suivre, dit l'impassible soldat à Sophie de Bavière.

Édgard, d'un bond, se jette au côté de la princesse, et tient son épée nue étendue devant sa souveraine.

— Vous nous gênez, jeune homme, dit avec sang-froid le gigantesque lansquenet.

Et, saisissant l'épée du page, il lui fait faire un tour en l'air, et la lance à vingt pas derrière lui.

Puis il somma de nouveau la princesse fugitive de le suivre; et, étendant sa lourde main, couverte du gantelet de fer, il va la poser sur l'épaule de l'impératrice.

A ce mouvement insolent, Edgard sent un froid de glace courir dans ses veines ; tout son corps frémit; l'ivresse de la colère jaillit à son cerveau... Dans un élan de force surnaturelle et d'exaltation terrible, porté en avant comme s'il n'était que d'air et de feu, il s'élance sur le soldat, arrache le sabre à deux mains qui pend à sa ceinture, lui en assène un coup dans la gorge, et l'étend mort sur la terre.

Un instant tout reste immobile. Edgard, le visage pâle, mais rayonnant de fanatisme chevaleresque, tient le sabre dégouttant de sang à la main... En voyant ce jeune homme, si frêle encore et si beau, vainqueur de ce colosse bardé de fer, on pourrait croire à un miracle du ciel.

Cependant les deux soldats qui suivaient l'écuyer s'avancent.

Les graves et ponctuels lansquenets ne songent

point à venger leur chef, n'ayant point reçu d'ordre pour cela; ils veulent seulement accomplir le devoir que la mort lui fait interrompre et se placent de chaque côté de la princesse dans l'intention manifeste de l'arrêter.

Un cri de désespoir s'élève de ce côté : Norberg est sans armes ; Léonore s'est jetée devant sa maîtresse et l'entoure de ses bras; Edgard tient toujours son sabre formidable ; mais la réflexion le brise, l'accable, il sent qu'il ne peut rien contre ses deux adversaires. Sophie appelle Dieu à son secours.

Sa prière a été entendue.

On entend un mouvement dans les rameaux du taillis qui borde le sentier, et une voix sonore, retentissante, prononce ces mots :

— Respect à Sophie de Bavière !

Au son de cette voix, la princesse tressaille et presse ses mains sur son cœur... car cette voix a pénétré son sein comme un trait rapide, y répand une émotion aussi douce que violente... Elle a cru reconnaître la voix d'Henri Waltimor... non faible et voilée comme lorsqu'il revenait, fantôme invisible, lui parler du sein de la tombe ; mais imposante et profonde, comme lorsqu'il était de ce monde.

Elle a oublié tout le reste. Palpitante, le regard fixe, toute son âme est attachée sur l'endroit du taillis d'où sont sorties ces paroles.

La première lueur du matin, qui éclaire vaguement les objets, est encore plus faible dans l'épaisseur du

bois et dissipe à peine les ombres : c'est là que, dans un cintre noir, formé par les rameaux d'arbres dépouillés, on voit paraître celui dont la voix s'est fait entendre... mais c'est un vieillard, à la haute taille, à la barbe et aux cheveux blancs confusément mêlés, à l'aspect inconnu.

Sophie, à cette vue, laisse retomber ses mains, qu'elle tenait jointes avec ardeur, et penche la tête sur sa poitrine.

Mais les deux soldats, à l'aspect du vieillard, à son ordre, ont fait un pas en arrière et se tiennent dans une attitude respectueuse et presque craintive. Le puissant médiateur fait un signe aux hommes d'armes, qui s'approchent de lui; il leur dit quelques mots à voix basse, suivis d'un geste de commandement... puis le vieillard et les soldats disparaissent à l'instant même dans la profondeur du bois.

Tout cela s'est passé avec tant de rapidité, le silence et le désert de la campagne sont maintenant si profonds, qu'on pourrait prendre l'événement qui vient de se dérouler pour une hallucination bizarre... Mais le corps sanglant d'un homme couché sur le sable croise les pas des voyageurs et les rappelle à la réalité.

La princesse, brisée de ses terreurs et plus encore de l'émotion insensée, mais si puissante, qui a secrètement bouleversé son âme, demeure languissamment appuyée sur l'épaule de Léonore.

— Asseyez-vous un instant sur ces grès, madame,

dit la jeune fille ; vous êtes trop faible pour continuer encore la route.

— Au contraire... partons... partons bien vite ! répondit la princesse en regardant soudain le mort étendu devant ses pas. La vue de cet homme tué pour moi me fait mal !

— Un instant, dit Edgard ; cet homme était écuyer de Job de Moravie, porteur des dépêches des princes confédérés au conseil de Prague, il doit avoir sur lui des papiers importants.

— Eh bien ? interrompt la princesse.

— Ces papiers, il me les faut ! continua Edgard. Les projets de nos ennemis doivent y être consignés ; et, s'emparer de leurs complots, c'est prendre la forge où ils doivent tremper leurs armes.

Le comte de Norberg, qui, par la force de son caractère, sans doute, et son expérience des troubles civils, avait été moins ému et moins surpris de cette scène que les autres voyageurs, parla vivement de la nécessité de repartir au plus vite, pour éviter des dangers qui augmentaient avec le jour.

Mais le page, absolu dans ses volontés, ne l'écouta point. Penché sur le corps déjà roidi du mort, il fouilla avec ardeur dans tous les plis de ses vêtements, et enfin il retira de dessous la cuirasse un paquet de parchemin scellé. Satisfait alors de son succès, et levant fièrement la main qui tenait sa précieuse capture :

— Allons maintenant, dit-il, rejoindre l'empereur ! et, tandis qu'il dresse son plan de bataille contre les

révoltés, apportons-lui la clef qui les livre sans doute entre ses mains !

On se remit en marche, et, comme au commencement du voyage, l'impératrice et Léonore cheminaient à cheval, l'une près de l'autre ; les jeunes seigneurs se tenaient attentivement à leurs côtés. Au bout d'une heure de route, on vit enfin les tours du château des Croix se dessiner nettement à l'horizon.

Le comte de Norberg demanda à l'impératrice la permission de la quitter pour aller prévenir sa sœur de l'auguste visite qu'elle était près de recevoir. Il s'avança alors vers le château du pas le plus pressé, tandis que l'impératrice, absorbée par une inquiétude nouvelle, ralentissait sa marche autant qu'il lui était possible.

Pour la pauvre Sophie, tout était sujet d'impressions vives et passagères. Après les violentes secousses qu'elle venait d'éprouver, il y avait place dans son âme pour une crainte naïve et folle. A la vue de l'habitation de la comtesse de Norberg, le vague effroi qu'elle avait d'abord senti pour ce séjour venait de se réveiller.

La princesse avait entendu parler à la cour d'Ursule de Norberg, et des bruits étranges circulaient sur cette jeune femme, dont on remarquait l'éloignement absolu du monde, sans en connaître aucunement la cause. La comtesse, à vingt et quelques années, vivait seule dans le vaste manoir de ses ancêtres, avec des domestiques si âgés qu'ils étaient oubliés de la généra-

tion présente, et que tout ce qui habitait ce château demeurait totalement inconnu du voisinage. Des suppositions diverses s'élevaient donc au sujet de cette réclusion de la jeune châtelaine; la démence, une laideur effrayante, ou des relations sacriléges avec des êtres de l'autre monde, venaient tour à tour, et selon la fantaisie des esprits, expliquer cet exil de la société.

Songeant, en ce moment, aux difformités de corps ou d'âme, dont, selon la croyance publique, cette mystérieuse solitaire était atteinte, Sophie redoutait cruellement d'arriver dans l'asile qu'on lui avait choisi. Mais, quelque soin qu'elle mit à ralentir le pas de son cheval, il la conduisit, trop tôt pour son humeur craintive, dans la grande avenue du château.

Digitized by Google

XVII

LE MANOIR

Le château des Croix, revêtu d'une nuance grise par le temps, se détachait cependant en teinte plus claire sur le fond des bois, déjà noircis par l'hiver, qui l'encadraient. La ruine avait démoli une partie de ses remparts, où ne flottaient plus, au lieu de bannières, que de longs cerceaux de lierre; le haut de ses tours était renversé, et il semblait dépouiller son orgueil dans une vieillesse défaillante.

La masse uniforme du bâtiment était percée de fenêtres étroites et cintrées, garnies de deux barreaux de fer croisés, qui marquaient sa façade d'une ligne de croix, et lui avaient fait donner, sans doute, le nom qu'il portait dans les campagnes.

Une longue file d'arcades à demi rompues, qui se déroulaient entre le pied des murs et les fossés, encadrait l'antique édifice, et les rameaux courbés de gigantesques cyprès retombaient sur sa cime.

Lorsqu'on apercevait de loin ce monument d'un carré long, il présentait l'aspect d'un grand tombeau

dont l'arcade ruinée formait la grille circulaire, et qu'ombrageaient des arbres funéraires. Des vautours, dont les grandes ailes presque immobiles planaient dans une ronde continuelle, décrivaient un cercle noir au-dessus de son front.

Ces observations étaient faites par l'impératrice, qui arrivait lentement, l'esprit rempli de préventions étranges contre ce séjour, et surtout contre la mystérieuse châtelaine qui l'habitait.

Lorsque Sophie de Bavière mit pied à terre sous le grand portail du château, la comtesse de Norberg s'y était déjà rendue, accompagnée de son frère, pour recevoir sa souveraine.

Ursule de Norberg était une femme de vingt-six ans, grande et svelte, blanche et gracieuse, d'une beauté élevée et touchante; son regard était froid, mais doux et limpide; ses lèvres pâles, mais fraîches et souriantes; son maintien aisé, son abord naturel et empressé, avaient en même temps l'empreinte de profond respect qui convenait à la circonstance.

Elle adressa à la princesse un compliment dans lequel étaient exprimés, avec une délicatesse d'esprit parfaite, les regrets que lui inspirait la douloureuse situation de l'impératrice d'Allemagne, et le bonheur qui lui en revenait personnellement, lorsqu'il lui était donné de recevoir l'illustre proscrite dans sa demeure.

La princesse demeura frappée de surprise à ce charme d'extérieur et de langage auquel elle était si

loin de s'attendre. Elle eut honte aussitôt des soupçons qu'elle avait trop légèrement conçus sur la comtesse; elle lui en demanda pardon dans le fond de son âme; et ce mouvement de cœur perçant dans ses manières, elle tendit la main avec une grâce toute affectueuse à sa charmante hôtesse.

Heureusement, dans cet instant de présentation, Edgard et Léonore étaient restés à quelque distance en arrière : on ne put apercevoir le mouvement de surprise et d'effroi qu'ils firent tous deux à la vue de la comtesse... A cette vue, le page fronça le sourcil et rejeta la tête en arrière comme devant un objet de répulsion; la vaillante jeune fille pâlit légèrement; puis ils échangèrent entre eux un regard où se peignait la stupeur la plus profonde.

Les deux jeunes gens venaient de rencontrer, dans Ursule de Norberg, une ressemblance vague, éloignée et pourtant saisissante, avec l'amazone fantastique qu'ils avaient vue, à la lueur du phare, passer sur la colline du rivage.

Quelque incroyable que cela dût paraître, il y avait dans cette noble dame, si belle et si paisible, à la taille élégante, à la douce pâleur, aux cheveux gracieusement relevés sous un diadême, aux traits harmonieux et purs, un aspect, une expression indéfinissables, qui rappelaient le sombre fantôme courant, sous les torrents de pluie, dans la campagne sauvage... Ce qu'il y avait de plus frappant dans cette ressemblance, était le son de voix de la comtesse de Norberg, rappelant

tout-à-fait celui du spectre, qui, dans sa ronde nocturne, répétait sans cesse un arrêt terrible, avec des accents qui n'étaient plus de ce monde.

Mais Edgard et sa compagne, après s'être communiqué rapidement leur surprise, sentirent la nécessité de cacher l'impression étrange et pénible qu'ils venaient de recevoir, et composèrent le mieux possible leur visage.

L'intérieur du château était d'une antique splendeur, mais dégradé et assombri par le temps comme sa surface.

Un repas parfaitement ordonné fut servi aux hôtes de la demeure. La jeune comtesse en fit les honneurs avec la grâce aisée des femmes de haut lieu. Non-seulement elle montrait un esprit fort distingué, mais on pouvait juger, à la manière dont elle parlait de toutes les choses du monde et des événements qui s'y étaient passés, qu'il n'y avait jamais eu aucune absence dans ses facultés intellectuelles, comme on l'avait souvent insinué à son égard.

Cependant, dès que le sourire obligé de la représentation tombait un instant du visage d'Ursule, on pouvait s'apercevoir qu'il portait l'empreinte d'une tristesse intérieure, et que le calme de son aspect était moins la sérénité d'âme que la souffrance vaincue par la sagesse ou la piété. Elle était vêtue d'une robe de soie blanche, et portait, pour seule marque du deuil qui était peut-être dans son âme, un collier de jais noir avec une torsade de ces mêmes brillants dans ses

cheveux et autour de sa taille. Cette parure, quelque naturelle qu'elle fût, rappelait vaguement l'apparence sépulcrale du château, et établissait une espèce d'harmonie entre cette froide et antique demeure et celle qui l'habitait.

La comtesse de Norberg, plus jeune de douze années que son frère, ne lui ressemblait nullement, pas même par ce qu'on nomme un *air de famille;* le seul rapport qu'il y eût entre eux, c'est que les cheveux d'Ursule étaient déjà marqués des lignes blanches qui abondaient aussi avant l'âge dans la chevelure noire de son frère, et que son front, son regard, montraient, comme chez le comte, cette résolution et cette puissance de cacher les sentiments intimes sous une apparence de calme et d'impassible froideur.

Il ne semblait pas y avoir entre eux plus de sympathie morale que de rapports extérieurs. Ursule, dans la durée du repas, ne tourna pas une fois les yeux sur son frère; et le comte avait une expression de visage plus froide et plus sévère que jamais auprès de sa sœur et dans le château de ses pères.

Cette première journée fut tout entière consacrée au repos. On conduisit l'impératrice dans la chambre d'honneur préparée pour elle. Léonore, qui était alors la seule camériste de la princesse, lui aida à changer de toilette, et veilla près d'elle pendant un léger sommeil. Dans cet instant de solitude, la jeune fille ne parla point de l'étrange rencontre qu'elle avait déjà faite de la comtesse, et de la forme redoutable sous

laquelle celle-ci lui était apparue, dans la crainte d'éveiller de plus vives terreurs chez la timide Sophie.

Ce ne fut que vers la tombée de la nuit que les hôtes du château se trouvèrent réunis dans une salle basse.

Rien n'était d'une impression plus mélancolique que cette enceinte, à l'heure déjà pénible qui précède la nuit.

Une lampe à trois branches, posée sur un trépied, brûlait à l'intérieur, et les dernières clartés du soir tombaient encore par les fenêtres ouvertes. Ces deux lueurs, atténuées l'une par l'autre, formaient un jour douteux et blafard. Sur les noires boiseries, faites de troncs de mélèzes, se détachaient de grands portraits décolorés par le temps, livides, inanimés, comme ceux dont ils étaient l'image, et qui, depuis longtemps, dormaient dans le tombeau. Il y avait partout cette grandeur de proportions qui opprime et attriste quand elle est dépouillée de splendeur. Au dehors, le parc et la forêt étaient enveloppés par l'ombre grise d'un soir d'automne, tristement blanchie par le reflet de neige des montagnes qui terminaient l'horizon.

L'impératrice était à demi couchée sur un lit de repos, dans la profondeur d'une fenêtre donnant sur la campagne; elle tenait sur ses genoux la main de sa chère Léonore, assise sur un siége plus bas devant elle, et s'entretenait avec la comtesse de Norberg, pla-

cée devant la croisée. Le comte et Edgard parlaient d'affaires d'État en se promenant à l'autre extrémité de la vaste salle.

Après un moment de silence qui succédait à une conversation remplie de choses indifférentes, la princesse dit à Ursule d'un ton plus intime :

— Vous vivez dans une solitude bien triste, ma chère comtesse.

— Dans une solitude complète, oui, madame.

— Et qui dure depuis plusieurs années... à ce que j'ai ouï dire... Le temps doit vous paraître bien long!

— Je ne sais vraiment, madame, si le temps passe vite ou lentement, car, pour moi, rien n'en mesure le cours... les mois, les années, ne changent rien à ma vie; je n'en distingue pas le commencement et la fin... et, si ce n'étaient les quelques narcisses que je vois fleurir au bord des bois, je ne saurais pas qu'un nouveau printemps nous est donné.

— Ce pays est bien sauvage.

— Non pas pour moi, qui ne peux le comparer à aucun autre, puisque j'y ai passé toute ma vie.

— Autant que le regard peut s'étendre, on ne voit que des forêts, des roches nues...

— Et des sommets de glaces, qui répandent une atmosphère d'hiver continuelle.

— Et seule ici!... avec des domestiques qui semblent si vieux... Mon Dieu, madame, que vous devez avoir peur!

— Peur... et de quoi?

— Il y a bien des animaux féroces au fond de ces bois.

— Eh bien!... ceux-là ne prennent pas de place au soleil!

— Ils n'en sont pas moins dangereux.

— Avec la vie sauvage que je mène, dit Ursule en souriant, je leur ressemble un peu... et *les loups ne se mangent pas entre eux.*

— Et puis, reprit Sophie, il se trouve dans ces vieilles tours...

— Des orfraies, des hibous... Oui, il y a comme toute une ville bâtie de leurs nids.

— Mais... d'autres habitants des nuits, peut-être...

— Qui donc?

— Dans ces murs qui comptent des siècles, bien s êtres ont reçu la sépulture, et leurs mânes, n'étant pas troublées par le mouvement du monde, doivent se plaire à parcourir dans la nuit ces espaces déserts.

— Oh! n'est-ce que cela? dit Ursule en joignant les mains avec une exaltation qui fit pâlir son visage, qu'ils reviennent!... qu'ils reviennent!... rien au monde ne peut me causer moins d'effroi!

— Comment?

— Mais ce serait ma félicité suprême de me voir au milieu des morts!... continua la comtesse avec le même accent d'extase et en laissant errer ses regards perdus dans l'espace.

La princesse tressaillit, et mille soupçons revinrent

Google

dans son esprit au sujet de cette femme qui craignait si peu les morts.

On ne peut comprendre cette impression qu'en se reportant au temps où régnait la croyance en la *nécromancie;* mais cette science était alors regardée comme positive, et ne rencontrait de doute dans aucune classe.

Sophie de Bavière pensait en ce moment aux évocations possibles des morts et autres esprits des ténèbres, et frémissait à l'idée que la dame de Norberg ne se retirait peut-être du monde et de la cour que pour passer le temps en bien plus dangereuse compagnie.

Elle reprit d'un ton plus froid :

— Vous êtes bien heureuse, madame, d'être ainsi au-dessus de toute crainte.

— Il est un moyen infaillible de n'avoir jamais peur de rien, dit Ursule en penchant languissamment sa tête dans sa main.

— Pas même des ombres?

— Ni des démons.

— Oh! dites-le-moi, s'écria Sophie, déjà ramenée à plus de bienveillance par l'expression de douceur et de mélancolie qu'offraient les traits de la jeune comtesse.

— J'y consens, madame.

— Dites-moi ce secret; car, pour un tel empire sur moi-même, le courage naturel ne peut suffire. Voici ma chère Léonore, qui est une vaillante s'il en fut jamais, et je pense cependant que, devant une appari-

tion surnaturelle et un danger impossible à combattre, elle tremblerait.

— Certainement, ma chère maîtresse, dit Léonore en souriant; si nous rencontrions ensemble un revenant, j'aurais peur, pour vous tenir toujours fidèle compagnie.

— C'est bon à dire... Mais n'importe, tu seras charmée comme moi de connaître cette armure puissante contre toute terreur.

— Votre Altesse ne voudrait pas l'acheter au prix qu'elle coûte! dit Ursule d'un accent de tristesse plus profonde.

— Mais encore?

— Eh bien, dit la châtelaine, ce moyen de n'avoir peur de rien est d'être si malheureux, que tous les revers du sort vous semblent peu de chose auprès de la vie qu'on a; de porter en soi tant de cruelles images, que l'enfer avec ses épouvantes ne puisse rien y ajouter.

— Mon Dieu! s'écria la princesse en prenant les mains d'Ursule avec une tendre pitié; seriez-vous donc si à plaindre?

— Non, non, pas moi! répondit la comtesse en retirant ses mains avec vivacité et jetant un coup d'œil oblique du côté où était Norberg. Non, certainement, répéta-t-elle; je parle en général, et point pour moi-même.

— Et quand cela serait ainsi, chère comtesse, reprit Sophie, pourquoi ne me parleriez-vous point de vos

peines?... On trouve toujours de la sympathie pour ses souffrances dans les êtres qui souffrent aussi! D'après cela, une souveraine proscrite, persécutée, est faite exprès pour le rôle de confidente. Et si vous connaissiez toute ma vie, ajouta la princesse avec un long soupir, je vous semblerais bien plus propre encore à comprendre toutes les douleurs.

— Madame, dit Ursule, toute mon existence s'est passée à l'abri de ces murs; aucun orage n'a pu la troubler.

— Mais l'ennui, du moins, a bien pu y régner... J'en demande pardon à ces nobles portraits de vos aïeux.

— Je ne l'ai jamais connu.

— Vos parents étaient sans doute bien tendres pour vous?

— Vous les voyez, madame, répondit la comtesse en étendant la main vers les pâles figures suspendues aux murailles; les voilà tels qu'ils ont toujours été; leur regard n'a jamais brillé de plus d'amour que dans cette peinture décolorée; jamais leur poitrine n'a battu pour leurs enfants plus que ne s'agite cette toile.

— Mais vous aviez du monde au château, des amis, des plaisirs?

— Rien n'a jamais interrompu la tristesse de notre horizon; c'était autrefois comme à présent : le silence et le désert.

— Pauvre femme!...

— Et j'étais bien heureuse, cependant!

— Heureuse?

— J'avais un frère! Tout ce qui m'était refusé de douces affections de famille, je le trouvais dans son cœur tendre, ardent, généreux; tout ce que j'ignorais de la vie et du monde m'était retracé par son imagination féconde, brillante, communicative; l'amour, que je ne devais jamais connaître ailleurs, m'est apparu, grâce à mon frère, dans toute sa pureté et sa candeur divines.

— Et il était toujours auprès de vous?

— Nous étions nés le même jour. Jumeaux, nourris ensemble, il y avait entre nous une extrême ressemblance de caractère et de visage, et un lien intime, mystérieux. J'étais toujours dans sa vie, comme lui dans la mienne. Quand ses rares voyages l'éloignaient du château, nos lettres entretenaient entre nous cette communication de pensées et de sentiments qui ne pouvait se briser qu'avec la vie.

— Et vous n'avez jamais aimé que lui?

— Pourquoi aurais-je séparé ma tendresse? je trouvais tout dans mon frère... Il était si noble, si sage, si vaillant, si beau!...

— Je le pense, chère comtesse, vous avez dit qu'il vous ressemblait, traits pour traits.

— Ah! madame, il n'y a pas là d'orgueil de ma part; je ne voyais rien de beau que dans mon frère.

— Je conçois maintenant votre bonheur.

— Non, jamais, à moins de l'avoir senti, on ne

comprendra le bonheur qu'il y a d'aimer un frère! L'existence est remplie : l'estime, la confiance, le dévouement, les ineffables sympathies, se trouvent à chaque pas; la puissance d'amour est comblée, et on n'a rien à cacher, rien à craindre, point de reproches à se faire, point de rougeurs qui vous viennent au front, point de coupables mystères... A chaque minute on peut dire : « Les anges du ciel peuvent regarder dans mon cœur. »

— Et ce frère?... demanda la princesse avec un intérêt extrême.

Le regard d'Ursule devint fixe, et des larmes se formèrent dans ses yeux égarés.

Sophie, à la vue de ces pleurs, pensa que la mort seule pouvait en faire couler d'aussi cruels, et elle se tut.

La châtelaine murmura d'une voix sourde :

— Nés le même jour, nous sommes morts en même temps.

Les trois jeunes femmes étaient seules dans la profondeur de la croisée; mais, en ce moment, l'ombre de Norberg se dessina sur le rideau de lampas rouge déroulé près d'elles. Elles se turent, à la présence de cette ombre, comme si un témoin survenu eût tout à coup comprimé l'abandon de leurs âmes.

Ursule tressaillit, et passa vivement son mouchoir sur ses yeux.

Au bout d'un instant, Edgard et le comte vinrent rejoindre les dames, et restèrent près d'elles jusqu'à l'heure où la princesse désira se retirer.

Léonore était demeurée silencieuse et pensive pendant toute la soirée, ayant l'esprit étrangement troublé au sujet de la châtelaine du lieu. Si la beauté, la douceur, la tristesse d'Ursule, devaient la faire juger seulement digne d'un tendre intérêt, la croyance dans laquelle Léonore demeurait toujours affermie d'avoir vu précédemment la comtesse de Norberg sous une forme bien différente de celle qu'elle revêtait alors, et surtout une inquiétude vague et pénible que la jeune Muller sentait en elle en présence de cette femme, en faisaient pour elle un objet de terreur et de répulsion.

Les mots prononcés à voix basse par Ursule, lorsqu'elle avait dit être morte en même temps que son frère, n'avaient pas été remarqués par l'impératrice; mais Léonore, toujours appuyée sur ce qu'elle avait déjà vu de la comtesse, pensait par instant, malgré elle, mais sous l'influence des idées répandues alors, que cet être mystérieux appartenait déjà à la tombe, et que son apparence présente n'était que la forme illusoire de sa jeunesse passée qu'un pouvoir magique lui permettait quelquefois de reprendre.

Pour l'impératrice, elle était entièrement revenue de ses préventions défavorables, depuis qu'Ursule lui avait laissé voir quelque chose de ses sentiments et de ses souffrances. Sophie de Bavière était si bonne et si tendre, qu'il suffisait de lui dire : « J'aime ou je souffre, » pour être recueilli par elle.

Cependant, au moment où on allait se mettre au lit,

Digitized by Google

une chose, dans la conduite d'Ursule, lui parut très-étrange.

La maîtresse du lieu avait naturellement cédé sa chambre, comme la mieux meublée du château, à l'illustre voyageuse. Il était d'usage, vers ces temps du xve siècle, d'offrir la moitié de son lit aux personnes qu'on favorisait, comme l'atteste encore l'extrême largeur des *couchettes* de cette époque. L'impératrice, pour ne point déranger les habitudes de sa noble hôtesse, lui offrit, d'après l'usage et de bon cœur, une place dans sa couche. Mais Ursule se refusa obstinément à cette faveur; ce qui était fort singulier et inconvenant dans les mœurs du temps, et se retira dans la pièce voisine.

En même temps, comme si les maîtres de ce château se fussent accordés pour avoir des fantaisies étranges pour leur coucher, on vit, par la fenêtre, le comte de Norberg, accompagné de deux domestiques qui portaient des flambeaux, sortir de l'habitation et choisir, pour aller y reposer, un pavillon isolé au milieu du parc.

Les autres personnes réunies dans cette demeure s'étaient déjà retirées dans leurs chambres particulières. Peu à peu, les lumières s'éteignirent, et la nuit commença dans le château.

XVIII

LA CHATELAINE

La princesse, demeurée seule dans cette chambre étrangère, ne put fermer l'œil de la nuit.

Tandis que Sophie se mettait au lit, elle avait à peine aperçu les objets qui l'entouraient. L'ameublement de cette pièce était si antique, que le luxe, fait pour charmer les yeux, ne leur peignait plus que la ruine. Les dorures des encadrements étaient entièrement noircies; les figures des pendentifs et des colonnes de lit, mutilées par le temps, offraient des traits hideux; les personnages des tapisseries rongées de poussière avaient une teinte morbide. Mais ce qu'il y avait de plus triste dans cette enceinte, c'est que, vu son immense étendue, les rayons des flambeaux n'en éclairaient qu'une faible partie, et que Sophie, n'apercevant pas le fond de cette chambre, ne savait trop où elle était, ni ce qui pouvait se passer vers ces limites ténébreuses.

L'imagination, qui, dans l'obscurité, peuple le vide à son gré, ne manque jamais d'y mettre les objets les

plus effrayants. La princesse, dont le dernier regard venait d'être frappé de sinistres images, créait, sous cette inspiration, les plus épouvantables visions qui puissent sortir des antres de la terre; et, tandis que tous ces fantômes s'agitaient autour d'elle, les profondeurs inconnues de l'enceinte la troublaient plus encore.

Elle entendait aussi des bruits très-faibles, mais étonnants, dans ce lieu où aurait dû régner un profond silence, et d'autant plus effrayants, qu'on les percevait moins nettement. C'étaient des sons vagues qui ne pouvaient s'appliquer à rien, des craquements de boiserie trop souvent répétés pour se produire d'eux-mêmes, des soupirs se dissimulant dans le bruit du vent. Enfin on distinguait, au-dessous du parquet, le piétinement continuel d'un cheval qui semblait s'agiter comme dans un mauvais rêve.

Pour entretenir encore ses terreurs, Sophie apercevait par instant un rayon de lumière sous la porte qui donnait dans la chambre de la comtesse, voisine de la sienne; elle se demandait sans cesse pourquoi cette lumière ne restait pas constamment allumée si la châtelaine veillait, ou tout-à-fait éteinte si Ursule était au lit.

Grâce à tout cela, la princesse eut des battements de cœur affreux toute la nuit.

Enfin, avec le premier rayon du jour, Léonore descendit près d'elle, et elle fut ramenée au monde réel par cette figure amie et charmante.

Après le succès qui était venu couronner son acte de vertu et de dévouement, la jeune fille avait goûté le doux sommeil d'un cœur satisfait et passé une excellente nuit. Elle entendit le récit de toutes les agitations qui avaient rempli celle de l'impératrice, tout en aidant à la toilette de sa maîtresse. Ce soin terminé, les deux dames pensèrent d'abord à descendre à la chapelle, pour faire leur prière du matin.

Elles entrèrent dans une nef étroite, profonde et assombrie par les couleurs foncées des vitraux. L'autel, nu et dégradé, semblait n'avoir vu depuis longtemps célébrer le service divin : toute l'étendue était remplie de monuments funèbres de la famille de Norberg. Un serviteur, d'une vieillesse très-avancée, était occupé à ranimer les lampes et à secouer la poudre des antiques mausolées.

Tous les domestiques du château étaient si âgés, qu'ils semblaient, comme les bastions et les ponts-levis, avoir toujours gardé la demeure nobiliaire. Ce vieillard, surtout, que sa faiblesse faisait employer aux fonctions de sacristain, connaissait les générations écoulées dans ces murs, comme s'il eût assisté à leur succession ainsi qu'un pilastre de l'édifice.

L'impératrice se fit donner par lui l'explication des figures et des symboles placés sur les tombeaux.

Le sacristain, pour la facilité de sa démonstration, étendait sa baguette, terminée d'une petite bougie allumée, vers les objets qu'il nommait.

— Voici, disait-il, *le cœur percé d'un trait*, qui

marque la tombe de Jean Guth de Norberg, assassiné à la chasse, à la place du roi Brzétislas, et qui se laissa tuer sans détromper les meurtriers, pour sauver son maître. — Ici, vous voyez *une branche de cyprès en croix sur une épée;* elle fut mise dans l'écusson de Rodolphe de Norberg, après la bataille de Maschek, où le haut baron alla seul, au milieu des ennemis, chercher le corps du roi Ottokar, qui venait d'être tué, pour lui donner la sépulture. — Ce *vautour sur un rocher* indique le mausolée du capitaine Ulric de Norberg, qui, avec une seule forteresse, défendit l'entrée de la Bohême contre toutes les forces d'Allemagne. — Cette tombe est celle du chevalier Henri de Norberg, qui, bien qu'aveugle, combattait aux côtés de Winceslas II, et lui faisait un rempart de son corps. — Voici, à côté, celle de son frère, évêque de Prague, comte de Norberg, qui resta attaché à ce même souverain, excommunié par le pape, au péril de la damnation éternelle!

Les effigies de pierre de ces preux couchés sur leurs tombeaux, et éclairés dans l'enceinte obscure de la chapelle par la flamme vacillante du cierge que le vieux serviteur promenait devant leurs figures en prononçant ces paroles d'une voix émue, semblaient se ranimer et sourire encore à leurs généreux exploits.

Sophie de Bavière, devant ces morts illustres, qui, presque tous, avaient perdu la vie pour le soutien d'un trône qu'elle occupait, était saisie d'un respect pieux et reconnaissant; elle se reprochait comme une

faute la terreur que lui faisaient éprouver ces murs où avaient battu tant de cœurs ardemment dévoués à leur pays et à leur prince.

Elle remarqua une tombe récente, à en juger par la blancheur de son marbre, dont le sacristain n'avait point parlé. Au milieu de ces sépultures, chargées de glorieux emblèmes, une pierre nue, sans inscription, sans armoiries, et marquée d'une simple croix noire, avait un aspect de réprobation et portait une tristesse plus grande que celle de la mort; mais, en même temps, elle était couverte de belles fleurs fraîchement cueillies, et qui n'appartenaient ni à cette partie de la Bohême, ni surtout à la saison stérile où on se trouvait.

La princesse s'était approchée et considérait avec beaucoup d'attention ce modeste monument et le contraste qu'il présentait. Le sacristain répondit à son interrogation muette :

— C'est ici que repose le chevalier Francis de Norberg, frère du comte actuel et de madame Ursule, et mort à vingt-deux ans.

— Ah ! dit Sophie en joignant les mains avec une tendre pitié; voilà donc l'objet de tant de regrets et de larmes de la part de la malheureuse Ursule !

— Et qui dureront peut-être au delà de cette vie! dit le serviteur à demi-voix, comme s'il faisait cette réflexion pour lui seul.

— De quelle manière a donc succombé le chevalier de Norberg, si jeune et si digne d'affection, à

ce qu'il paraît? demanda d'un ton pressant l'impératrice.

— Cet événement est enveloppé d'un mystère auquel il serait dangereux même de songer; je ne puis vous apprendre, madame, que le fait seul de la mort du chevalier, tel qu'il a été connu dans le pays.

— Je n'attends rien de vous qui sorte des devoirs de la discrétion, répondit la princesse.

— Il y a quatre années de cela, reprit le vieillard; les anciens maîtres du château vivaient encore. Depuis quelque temps on remarquait dans l'intérieur de la famille un air d'inquiétude et de tristesse, ainsi qu'une froideur plus grande de la part des parents envers leurs enfants, le chevalier Francis et la demoiselle Ursule, que, du reste, ils avaient toujours tenus éloignés d'eux et dans les bornes d'un respect austère, conservant toute leur affection pour le fils aîné de l'illustre maison.

— Connaissait-on, demanda Sophie, la cause de ce refroidissement de famille?

— Vous savez sans doute, madame, quelle tendre amitié unissait le chevalier de Norberg et sa sœur. Ils étaient jumeaux : les deux anges qui soutiennent ce tabernacle ne sont pas plus semblables qu'ils ne l'étaient de visage, et ils semblaient n'avoir qu'une âme à eux deux. Ils avaient toujours été seuls ensemble, voyant peu leurs parents, connaissant à peine leur frère aîné, plus âgé qu'eux de douze ans, et qui avait quitté de bonne heure le château pour suivre la

brillante carrière ouverte à l'héritier d'un grand nom. Livrés à eux-mêmes, ces chers enfants s'élevaient, s'instruisaient mutuellement; ils se nourrissaient de lectures et de méditations au-dessus de leur âge, trouvant dans l'étude des sciences abstraites et difficiles, qu'ils poursuivaient ensemble, un lien de plus pour leurs cœurs et un aliment pour leur jeune et active imagination...

— Voilà d'où viennent sans doute, interrompit un peu légèrement la princesse, quelques bruits répandus sur la jeune comtesse de Norberg... et qui tendraient à la supposer versée dans des connaissances interdites aux femmes... et... bien dangereuses pour elles.

— Je ne sais rien de ces choses, reprit le serviteur. Mais, en ce temps-là, le malheur voulut qu'il tombât entre les mains des deux jeunes gens un de ces livres remplis de doctrines pernicieuses, qui, depuis quelque temps, répandues en Allemagne, viennent corrompre notre sainte religion et la diviser en sectes ennemies; leurs jeunes esprits s'égarèrent sans doute de ces lectures funestes, si bien qu'ils en vinrent à mettre les simples principes de la religion naturelle à la place des dogmes consacrés par l'Église. Le chevalier Francis, plus en vue dans le pays que sa sœur, fut d'abord sourdement accusé d'hérésie. Il y avait alors pour desservant de l'église voisine un vénérable pasteur dont la tolérance, la douceur conciliante, couvraient les imprudences du jeune insensé. Mais ce saint vieillard

mourut. Il fut remplacé par un disciple fanatique du célèbre Jean Huss, qui ne voulait rien souffrir en dehors de la doctrine nouvelle et absolue dont son maître était l'auteur. Le prêtre de cette secte ardente et passionnée fut, dès le premier moment, en hostilité ouverte avec le chevalier de Norberg, qui refusait de recevoir les sacrements de sa main. Un jour... jour abandonné par le Seigneur! ce ministre portait le saint-sacrement parmi les fidèles; le chevalier Francis se trouva sur son passage; il lui enjoignit violemment de s'agenouiller devant l'eucharistie, comme les autres assistants; le malheureux Francis, exaspéré contre ce prêtre hautain, renversa de ses mains le saint ciboire, qui roula dans la poussière. Depuis ce moment, le plus funeste danger plana sur mon jeune maître. Le ministre novateur appartenait, disait-on, à une société secrète toute-puissante et qui vengerait cruellement ses outrages.

L'impératrice et Léonore éprouvèrent à ces mots un douloureux saisissement. Elles pressentaient déjà sous quels coups avait succombé le frère d'Ursule.

Le vieillard continua :

— Ce fut à dater de ce jour qu'une inquiétude profonde et toujours croissante vint régner dans le château, et que les parents du chevalier se montrèrent encore plus sévères pour celui qui attirait le scandale dans la demeure des ancêtres, vénérée depuis des siècles.

— Mais, enfin, comment arriva la catastrophe? insista la princesse.

— Comme si un ami secret eût connu le danger du malheureux jeune homme et eût voulu l'y soustraire, le chevalier reçut subitement une nomination de capitaine dans la garde du prince de Saxe, qui allait passer en Italie, avec une vive recommandation de partir de suite pour se rendre à son poste. Dans de telles circonstances, les parents, et même la sœur du chevalier, virent son éloignement avec la plus grande joie. Son équipage de guerre était prêt, et il allait se mettre en route, lorsqu'on apprit que le comte de Norberg arrivait au château vers la fin de la semaine où on se trouvait, pour y passer quelques jours. Mon jeune maître, avant de quitter la maison paternelle, peut-être pour toujours, voulut revoir une fois son frère aîné, qu'il avait si peu connu, et différa son départ de vingt-quatre heures. En vain une lettre du comte, qui semblait, de loin, pénétrer sa pensée, l'engageait à n'apporter aucun retard à l'exécution de son devoir, lui faisant sentir que, comme il n'avait pas encore paru sous les drapeaux, il allait de l'honneur de mettre tout l'empressement possible de s'y rendre. Il persista dans sa funeste résolution... C'était dans ce temps-ci, à la fin de l'automne. Le comte devait arriver à huit heures du soir. La nuit était déjà close, quand mon jeune maître voulut aller à la rencontre de son frère, qui venait de Prague, et devait arriver par les bords de la Muldaw. Les heures se passèrent, et nous ne vîmes revenir personne. L'anxiété commençait à se faire sentir au château. Mademoiselle Ursule veillait à

la fenêtre d'une tour qui dominait la campagne, le regard vainement plongé dans l'ombre, mais écoutant avec son cœur les moindres bruits qui pourraient lui annoncer le retour de son cher Francis. J'étais dans la pièce précédente, attendant avec les mêmes angoisses. Tout à coup je vis venir ma jeune maîtresse, pâle, égarée, et me demandant à grands cris : « Un cheval! un cheval!... » Elle disait, en frappant son front de ses mains : « Francis court un grand danger... je le sens... je le vois... Francis m'appelle... Francis m'appelle... » Je lui sellai un cheval en toute hâte, et elle s'élança, bride abattue, dans la campagne.

— Oh! quelle puissante révélation! s'écria la princesse.

— Oui, une révélation, répondit le vieillard, dont les pleurs, retenus dans son sein, faisaient trembler la voix. Et ce n'était pas étonnant, madame, moi qui ai souvent bercé ces deux enfants dans le même berceau et les ai vus grandir sous mes yeux, je sais bien qu'ils étaient unis par un lien intime : ils étaient malades ensemble, et ensemble guéris; ils pleuraient et se consolaient en même temps; ils n'avaient, à eux deux, qu'une seule existence, comme deux fleurs écloses sur une tige vivent de la même séve...

— Enfin!... enfin... qu'arriva-t-il? demanda vivement la princesse.

— Hélas! madame, il arriva que, dans cette nuit là, étant allés à notre tour, et pressés par l'inquiétude, sur le bord de la rivière, nous rapportâmes sur un

branchard de feuillage les corps pâle et glacés du frère et de la sœur... ma jeune maîtresse était arrivée trop tard... le chevalier Francis venait d'être assassiné, et avait encore un poignard plongé dans la poitrine... La malheureuse Ursule s'était sans doute évanouie en pressant son frère dans ses bras, car elle était ensanglantée et froide comme la mort... et bien plus à plaindre que lui, puisqu'elle devait rouvrir les yeux... Le comte de Norberg ne vint pas au château ce soir-là.

— Et on n'a jamais connu les auteurs de ce forfait? demanda en tremblant Sophie.

— Depuis ce temps, continua le vieillard sans répondre, il n'y a eu ici que de tristes jours : mes anciens maîtres sont morts dans les années suivantes; le deuil n'a pas cessé, et le malheur est venu habiter à l'aise dans le château désert.

— Mais ce meurtre, insista la princesse, on ne l'a donc jamais éclairci, jamais vengé?

Le vieillard fit le signe de la croix, baissa la tête et s'éloigna à pas lents.

Lorsque l'impératrice se retourna, Léonore n'était plus à ses côtés; elle la vit prosternée sur les marches de l'autel, le visage caché dans ses mains, et priant, moins dans l'attitude de la simple piété que dans celle de la détresse qui appelle Dieu à son secours. Sophie comprit que le récit de cette mort, dans laquelle on pouvait reconnaître le bras du terrible tribunal, avait rappelé la jeune fille à sa propre situation, et réveillé dans son sein des terreurs incessantes, dont il fallait

tout son courage pour triompher. Elle s'agenouilla à ses côtés, l'enlaça d'un de ses bras, et pria Dieu pour elle.

Dans la journée qui suivit, l'impératrice fut d'une bonté charmante pour le comte de Norberg, qu'elle aimait depuis longtemps, et pour sa sœur, qu'elle s'efforçait de juger d'une manière plus favorable. Elle aurait voulu récompenser, dans celui qui descendait d'une race de preux, les dévouements héroïques de ses ancêtres pour les souverains de Germanie; elle aurait voulu, surtout, témoigner à Ursule toutes ses sympathies pour les souffrances du cœur, et elle trouva pour ses hôtes mille preuves de bienveillance dans les inspirations de son âme tendre et généreuse.

Pendant le dîner et la promenade dans les jardins, qui vint ensuite, la princesse vit cette demeure sous un œil bien différent de la veille.

Le sombre délabrement de l'édifice, la vieillesse des serviteurs, l'antiquité des décorations, qui ne se composaient plus que de tristes vestiges, cet aspect de vétusté dans un séjour habité par une jeune femme, lui peignait maintenant la douleur d'Ursule, qui ne voulait vivre que dans le passé et repoussait tout ce qui aurait pu venir du temps actuel de l'existence de son âge.

Le parc lui-même était envahi par les ronces, qui jettent l'empreinte de la ruine sur les grands arbres comme sur les monuments. Il y avait seulement, dans une partie du jardin stérile, une serre chaude, dans

laquelle Ursule entretenait de belles plantes des climats étrangers. Cette jeune femme laissait la mort approcher de tous côtés autour d'elle, excepté dans cet étroit espace où elle cultivait des fleurs pour la tombe de son frère.

Le caractère de ce séjour, tout rempli de mélancolie et de douloureux souvenirs, était tout-à-fait en harmonie avec la nature et les dispositions de cœur de Sophie; car, elle aussi, elle n'avait d'amour que dans le tombeau...

Cependant, par un reste de préventions et de vagues terreurs plus fortes que sa raison, elle désirait vivement quitter cette retraite. Dès que l'ombre grise du soir se répandit dans l'antique manoir, cette disposition de son âme inquiète se fit plus vivement sentir, et elle annonça, à souper, qu'elle continuerait sa route dans peu de jours.

Malgré les efforts de la gracieuse princesse, une froide contrainte régna encore dans cette seconde soirée passée sous la voûte de la grande salle féodale. Les images pâlies des anciens seigneurs du lieu, leurs armures suspendues à la muraille et rouillées depuis des siècles, n'étaient guère plus immobiles, plus silencieuses que les personnes maintenant assises à leur place, et dont chacune, vivement absorbée dans son for intérieur, ne laissait échapper que des paroles indifférentes.

A neuf heures, les hôtes du château se retirèrent dans leurs chambres à coucher.

Une nuit profonde, où se détachait seulement le croissant argenté de la nouvelle lune, enveloppait le castel isolé.

Dès que Léonore et les femmes de service du château l'eurent quittée, Sophie de Bavière, seule dans cette vaste pièce, se sentit le cœur serré d'une tristesse irrésistible.

Enveloppée d'une robe de nuit et un flambeau à la main, elle commença par explorer dans son entier cette longue enceinte, interrogeant chaque panneau de boiserie, passant sa lumière devant chaque figure de la tapisserie, qui se mettait parfois à frissonner sous le vent et la faisait reculer d'un pas.

Elle ferma à clef sa porte d'entrée; mais, lorsqu'elle voulut prendre le même soin pour celle qui communiquait dans la chambre de la comtesse de Norberg, la grosse serrure, entièrement rouillée, résista à tous ses efforts.

Dès son arrivée dans le château, la pieuse princesse avait remarqué qu'on n'y voyait nulle part les symboles religieux, qui, à cette époque, décoraient et protégeaient le plus petit réduit; et cette observation n'avait pas peu contribué à augmenter sa répulsion pour cette demeure.

Sophie rappelait en ce moment dans son esprit toutes les circonstances qui mettaient la comtesse de Norberg en dehors de la ligne commune des femmes. Les études secrètes et audacieuses auxquelles elle se livrait avec son frère, le mépris que tous deux fai-

saient de la religion établie, l'assurance et l'espèce de volupté avec lesquelles Ursule parlait des apparitions de l'autre monde; enfin, l'abandon où demeurait la chapelle, dont la mousse couvrait les dalles, et l'absence de symboles chrétiens dans toute l'étendue du château...

La princesse n'avait donc dans sa chambre ni le christ, ni l'eau lustrale qui eussent pu la rassurer dans sa solitude.

Comme la Madeleine dans le désert s'était fait une croix avec deux bouts de roseaux, Sophie recueillit dans le foyer éteint deux petits morceaux de bois, en forma une croix qu'elle attacha au milieu avec un ruban de son corsage, et, à l'aide de ce même ruban, suspendit le pieux emblème au fond de son lit.

Cette couche, dont quatre grandes figures de bois sculpté soutenaient le dais, était placée en long contre le mur mitoyen à la chambre de la comtesse. Au pied, et à quelque distance, se trouvait la porte qui communiquait dans cette pièce.

Un instant après que la princesse fut couchée, ou, du moins, étendue sur son lit, tout enveloppée dans sa robe de chambre, son flambeau acheva de se consumer et la laissa dans une obscurité complète.

Elle entendit bientôt se renouveler les bruits dissimulés, les frémissements sourds qui l'avaient tant occupée la nuit précédente, et revit aussi les rayons de lumière qui venaient augmenter ses soucis au sujet de

la pièce voisine, où la comtesse veillait... Dieu savait pourquoi faire!...

Sophie se releva à demi, s'agenouilla sur son lit devant la petite croix faite de ses mains, et résolut de prier toute la nuit pour affermir son esprit et ne pas se livrer au sommeil, état de néant où on cesse de veiller sur soi-même, où l'instinct de conservation est anéanti, danger usuel auquel la pauvre princesse n'aurait pas voulu s'abandonner dans un tel lieu.

Cependant, au bout de quelques heures, un engourdissement profond anéantit tout son corps, sa pensée se paralysa et ne put plus suivre les prières que ses lèvres murmuraient encore; toujours agenouillée et les mains jointes, elle s'affaissa sur elle-même, et s'endormit dans l'attitude d'une pauvre naufragée, qui, sur une planche jetée au milieu des eaux, appelle Dieu à son secours.

Ce sommeil durait depuis on ne sait combien de temps, quand un bruit violent éclata au pied du lit de Sophie et l'éveilla en sursaut. Elle vit sa chambre pleine de lumière.

La porte qui donnait dans la pièce habitée par la comtesse était toute grande ouverte, et la clarté pénétrait par là. Un large rayon, mesuré par la grandeur de l'ouverture du chambranle dans un mur très-épais, coupait nettement les ombres de la chambre de l'impératrice, et allait donner dans une glace placée en face de la porte, où il allumait un foyer de lumière.

Sophie resta quelque temps immobile, les yeux fixes, les mains convulsivement serrées. Les battements de son cœur étaient si violents, qu'il semblait bondir dans sa poitrine. Énervée par ce flux de sang dans le sein, il lui était impossible de faire aucun mouvement.

Cependant, un air très-vif venait abondamment frapper son visage, et les rapides oscillations de la tenture montraient que ce vent sortait, ainsi que la lumière, de la porte qui venait de s'ouvrir, tandis que les battements d'une fenêtre se faisaient entendre dans la pièce voisine. Sophie, reprenant un peu de force, pensa assez sagement qu'une rafale d'air, ouvrant subitement cette croisée, avait dû, en même temps, pousser la porte rapprochée dont elle n'avait pu fermer la serrure, et qu'ainsi il n'y aurait rien que de naturel dans cet événement.

Sa poitrine se dilata à cette pensée, elle respira plus librement, et eut alors le courage de se glisser au bas de son lit.

Elle allait même, d'un pas furtif, la tête en avant, dans l'intention hardie de jeter un coup d'œil dans la chambre de la comtesse, et de juger enfin quelle occupation, innocente ou criminelle, occupait la veillée de cette femme.

Le battant de la porte, ouvrant de son côté, lui permettait de se livrer à cette investigation en restant cachée et en avançant seulement le regard.

Mais elle s'arrêta subitement... son front se mouilla

de sueur froide... On allait et venait dans la chambre voisine... on parlait bas... Les mots, on ne les distinguait point... mais les accents étaient si brisés, la vibration si différente de celle des voix humaines, qu'il était impossible de croire qu'il se trouvait là des êtres de ce monde.

Sophie frissonna et se rejeta en arrière. Elle regarda de tous côtés en cherchant du secours... mais rien!... rien, qu'une nuit profonde, ne l'entourait!

Une espérance mêlée de crainte revint dans son âme : elle pensa à gagner la porte qui donnait sur les corridors et à s'enfuir de ce côté. Elle tremblait cependant que le bruit de ses pas ne la trahît et fît venir celle dont elle surprenait, bien à regret, les funestes secrets... Car, loin que le moindre mouvement de curiosité fût encore en elle à cet instant, elle aurait préféré mille dangers réels à la vue de cet être mystérieux. Elle quitta sa chaussure pour marcher silencieusement; et, tremblante de froid et de terreur, tendant ses mains devant elle, elle chercha à se diriger, dans l'ombre, du côté de cette immense pièce où devait être la porte d'entrée.

Le bruit de la serrure s'ouvrant devait être aussi à redouter... mais, comme en ce moment Sophie serait près de la sortie, elle aurait le temps de s'évader avant qu'on pût la rejoindre, et gagnerait les lieux habités du château.

Elle avait enfin rejoint cette porte bénie, et cherchait à retrouver la clef; mais le tressaillement de ses

nerfs était si violent, que sa main tremblante ne pouvait la servir... elle frissonnait, palpitait, et répétait tout bas : « Mon Dieu !... mon Dieu !... »

Enfin un cri de joie fut prêt à s'échapper de son sein... elle venait de sentir le froid du fer, et tenait la clef secourable.

Elle la tourna d'abord doucement, puis avec plus de force, car la serrure résistait ; elle y mit ensuite les deux mains et toute l'énergie de son être ; ses veines se gonflèrent ; elle déchira ses doigts dans cette lutte avec le fer, et la clef resta fixe, sans rendre un son, sans faire le moindre mouvement.

La malheureuse femme, il fallait bien qu'elle se l'avouât, était enfermée !

Sophie, à son âge, avait encore, par sa nature sensible et frêle, quelque chose d'une grande jeunesse : elle s'appuya contre la muraille et se mit à fondre en larmes.

Au milieu de sa douleur muette et cruelle, un objet attira son attention. Elle crut voir des images se former dans la glace placée en face de la porte ouverte de la pièce adjacente et frappée par la zone lumineuse qui en sortait.

Elle était trop éloignée de ce point pour rien distinguer nettement. Aiguillonnée par un désir fiévreux d'éclaircir ce mystère, elle s'approcha doucement et se plaça à peu de distance du miroir.

La glace, de trois pieds de haut, était ovale, entourée d'une énorme bordure de cuivre sculpté et

noirci. A l'intérieur du cadre était un rang de facettes de glace, séparé de la pièce principale par un filet.

L'intérieur de la chambre d'Ursule, du moins de la partie qui était en face, s'y réfléchissait.

Le tableau offert par le miroir représentait des lambris de chêne, de grandes tablettes garnies de livres; au milieu, un piédestal de forme fantastique, sur lequel étaient posés un poignard et une tête de mort.

Personne ne paraissait dans l'appartement, mais des pas continuels se faisaient entendre dans le reste de la pièce.

Sophie tremblait de tout son corps; une attention palpitante la retenait cependant clouée à cette place et l'œil ardemment fixé sur le miroir.

Dans l'atmosphère lumineuse qui remplissait le tableau, elle vit d'abord passer une chauve-souris qui venait du fond de la chambre. L'oiseau de nuit décrivit deux fois l'orbe noir de son vol lent et appesanti, et alla se poser sur la tête de mort.

Ce qui parut ensuite était horrible.

Une femme vêtue d'une longue robe de laine grise s'avança lentement.

Elle avait le visage creusé, livide, sépulcral; ses yeux, enfoncés dans leurs orbites sombres, roulaient une prunelle terne et pâle; ses cheveux noirs, épars, étaient mêlés de brins d'herbe jaunie. Sous cette apparence morbide, le fantôme gardait encore quelque reste des formes humaines... une créature épouvantable, placée entre la vie et le néant.

Sophie se croyait sous la puissance d'une affreuse hallucination... Elle voulut porter ses mains sur ses yeux pour s'y soustraire... Mais une force invincible retenait ses mains tremblantes... la forçait à regarder. Elle voulait fuir, il lui était impossible de se mouvoir... les battements de son cœur étaient arrêtés... Un froid qu'elle n'avait jamais connu la changeait en marbre immobile... ses pieds, d'une pesanteur étrange, étaient fixés sur le plancher.

Le spectre vint se placer au centre de ce tableau fantastique. La grande figure était debout, roide, fixe; le corps rejeté en arrière, la tête relevée, comme dans un mouvement d'inspiration, la main posée sur le poignard; ses traits exprimaient une férocité sauvage; elle promenait dans l'espace ses yeux sans regards. A côté d'elle, se détachait, en sphère blanche, la tête de mort, dont les traits étaient dessinés par un filet de lumière glissant sur chaque saillie de l'ossement luisant. La chauve-souris, posée au-dessus de cette tête, la couronnait de l'ombre de ses ailes noires.

Ce groupe se développait dans la profondeur de la glace, tout ardente de lumière.

Tout à coup, Sophie sentit sous ses pieds une oscillation du plancher, la muraille trembla, les objets se confondirent dans la glace : il y eut une confusion éblouissante... Puis la lucidité revint... Alors, au lieu d'une seule et terrible figure, vingt spectres, semblables au premier, s'agitèrent un instant dans la glace, et disparurent dans le lointain.

Le miroir se voila... tout se perdit dans une nuit profonde.

La princesse était tombée à genoux, sans force, sans mouvement... Maintenant le charme était rompu; elle revenait à la vie, mais pour sentir la peur dans toutes ses angoisses. Les palpitations de son cœur avaient redoublé de violence; une agitation fébrile l'égarait; elle tournoyait dans cette chambre spacieuse, les pieds nus, précipitant ses pas, tendant ses mains dans l'ombre. Comme elle se heurtait à toutes les murailles, la porte de sortie, qu'elle n'avait jamais pu ouvrir, se trouva devant elle, et céda, en ce moment, à son premier effort.

Elle franchit ce seuil avec une joie indicible, et s'élança dans les sombres dédales du château.

FIN DU PREMIER VOLUME.

16[illegible]

16[illegible]45

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages
I. Au pied du chêne	1
II. Les noces impériales	16
III. Les noces impériales (*suite*)	28
IV. La nuit dans la forteresse	38
V. Le temps des amours	63
VI. Le temps des amours (*suite*)	72
VII. Le temps des amours (*suite*)	80
VIII. Le couvent de Saint-Bruneau	96
IX. Moines et soldats	107
X. L'initiateur	126
XI. Le tribunal secret	139
XII. L'épreuve	152

Pages
XIII. Un coup de tête. 170
XIV. Les prisonniers. 191
XV. La barque. 206
XVI. A travers champs 221
XVII. Le manoir. 235
XVIII. La châtelaine 250

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LE MANS. — IMPR. DEHALLAIS, DU TEMPLE ET Cᵉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIO

SCAR

PLUT

N.°